



BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET
ARCHÉOLOGIQUE DU
PÉRIGORD



TOME CXLIII
ANNÉE 2016
3^e LIVRAISON

SOMMAIRE DE LA 3^e LIVRAISON 2016

● Compte rendu de la séance	
du 4 mai 2016	279
du 1 ^{er} juin 2016.....	284
du 6 juillet 2016	290
● Éditorial : Diversité de nos actions (Gérard Fayolle)	297
● Programme de nos réunions. 4 ^e trimestre 2016.....	298
● Les bastides de la châtelainie de Puyguilhem (Catherine Paoletti).....	299
● Le château de Pluvinières à Piégut-Pluviers (Hervé Lapouge)	311
● Montaigne et ses lecteurs (Gérard Fayolle).....	317
● Une demeure de la distinction disparue : le chalet de Bassy (1875-1908) à Saint-Médard-de-Mussidan (Francis A. Boddart).....	329
● Les prêtres du monument aux morts 1914-1918 de la cathédrale Saint Front de Périgueux d'après les archives diocésaines (Huguette Bonnefond)	349
● Dans notre iconothèque : La découverte de Lascaux en 1940. Du nouveau avec les Alsaciens (Brigitte Delluc, Gilles Delluc et Jean-Philippe Strauel)	361
● Notes d'épigraphie du Périgord – 6. Annibert le centenier et le domaine franc du Villadeix (François Michel).....	375
● Petit patrimoine rural : La croix du bourg de Cendrieux (La Pierre angulaire).....	397
● Notes de lecture : 1940 en Dordogne, année de ruptures (C. et F. Schunck) ; Les Mémoires de ma famille (B. de Lécluse-Trévoëdal née Labrousse de Beauregard, éd. S. de Lestrade de Conty) ; Jean-Louis Dubut de Laforest : un écrivain populaire (F. Salaün)	403
● Courrier des chercheurs et petites nouvelles (Brigitte Delluc)	405

Le présent bulletin a été tiré à 1 000 exemplaires.

Photo 1^{re} de couverture : *La célèbre scène homme-bison du Puits de Lascaux.* Des Alsaciens ont participé à sa découverte le 14 septembre 1940 (d'après cliché coll. A. Leroi-Gourhan).

Comptes rendus des réunions mensuelles

SÉANCE DU MERCREDI 4 MAI 2016

Président : Dr Gilles Delluc, président d'honneur

Présents : 96. Excusés : 3.

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

NÉCROLOGIE

- André Meunier

Le président présente les condoléances de la SHAP.

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées de livres

- De Stael (Madame), 2015. *Quatre histoires d'amour*, suivi de *De l'amour de la vanité chez les femmes*, Église-Neuve-d'Issac, éd. Cyrano (avant-propos d'Erik Egnell) (don de l'éditeur)

- Mireur (Didier), 2015. *Daumesnil d'Arcole à Vincennes*, Église-Neuve-d'Issac, éd. Cyrano (don de l'auteur et de l'éditeur)

- Gontier Le Varlet (Henriette), 1940. *Souvenirs d'une aïeule*, Périgueux, imprimerie Ribes (don de Brigitte Le Varlet)

- Massénat (Michel), 2015. *Monsieur le Président Sylvain Floirat*, Hautefort, éd. association Hautefort, notre Patrimoine (don de l'auteur et de l'éditeur).

Brochures, tirés-à-part et documents

- Geneste (Olivier), 2013. « Les Tournié, une dynastie de sculpteurs à l'œuvre entre Quercy, Périgord et Bas-Limousin », extrait de : Les espaces du sacré, de la Renaissance à la Révolution, actes du colloque de Troyes 2010, *Art sacré, Cahiers de rencontre avec le patrimoine religieux*, volume 30, p. 236-247 (don de l'auteur)

- Geneste (Olivier), 2014. « La reconstruction et le réaménagement de la cathédrale Saint-Étienne de Périgueux au XVII^e siècle », extrait de : Reconstruire, restaurer, renouveler, actes du colloque de Poitiers 2011, *Art sacré, Cahiers de rencontre avec le patrimoine religieux*, volume 31, p. 198-211 (don de l'auteur).

REVUE DE PRESSE

- *Hautefort notre Patrimoine*, t. 6, 2016. Recueil de documents : « Encore du Bonaparte ou le Champ-de-mars à la distribution des Aigles le 14 Frimaire en 13 » (N.-J. Faure) ; « Le mystérieux Périgordin Veysset » (B. et G. Delluc, reprise de *BSHAP*, 2011) ; « André Malamaire » (M. Massénat) ; « Tragédie au pont Lasveyras » (Dr Sardin d'Enjoy) ; « Marcelino Eynard, émigrant périgourdin en Argentine (1889-1921) » (P. Laguionie-Lagauterie) ; « Abbé Henri Nardou (1927-2014) » (O. Chassain et P. Villot) ; « Boisseuilh » (P. Villot)

- *Les Amis de Saint-Pardoux-de-Mareuil*, janvier 2016 : note sur les translations du corps d'Antoinette de Lageard, martyre de la Révolution sous la Terreur

- *GRHiN*, CR 459, 2015 : « De la difficulté des restaurations des monuments historiques » (A. de La Ville)

- *GRHiN*, CR 460, 2015 : « Mémoires d'un maquisard, le groupe Phiphi » (F. Goulandris-Papon)

- *GRHiN*, CR 462, 2016 : « Louis Catoire, architecte départemental » (N. Buisson)

- *GRHiN*, CR 463, 2016 : « Les marques postales en Nontronnais, des origines à 1900 » (J. Gay-Chaperon) ; « Lettre de l'archiprêtre de Nontron Lafaye au maire Mazerat, le 6 janvier 1853 au sujet de la nouvelle église »

- *Église en Périgord*, n° 7, 2016 : « Nouvelle lecture du vitrail de la guérison du paralytique à Capharnaüm dans l'église Saint-Sulpice du Bugue » (J.-C. Massou).

COMMUNICATIONS

Le Dr Gilles Delluc présente les excuses de notre président, retenu par un petit ennui de santé. C'est aujourd'hui un double anniversaire : lui-

même n'a pas présidé une réunion de notre compagnie depuis 25 ans et notre secrétaire, Sophie Bridoux-Pradeau, y œuvre depuis 18 ans. Notre trésorière s'inquiète du retard dans le recouvrement des cotisations. Notez bien les dates de notre prochain congrès organisé avec la Fédération historique du Sud-Ouest, à Périgueux, les 10 et 11 septembre prochains sur « Les écrivains en Aquitaine ». Plus de 50 communications sont programmées. Le samedi 14 mai aura lieu à Bergerac la remise de la médaille de la ville de Bergerac à Caroline de Costa pour son ouvrage *Sarah Bernhardt et le docteur Pozzi*.

Gilles Delluc annonce la sortie de son dernier livre *Cro-Magnon* (Homo sapiens), *le premier d'entre nous* aux éditions Sud Ouest, dont il fait circuler des exemplaires. Il signale l'entrée dans notre bibliothèque de l'ouvrage manuscrit *Les chemins de fer pour découvrir le Périgord de 1850 à 2014*, offert par son auteur, Claude Mocquet, qu'il remercie vivement. Ce livre illustré est riche de nombreux documents, d'anecdotes, de descriptions des travaux pharaoniques exécutés pour établir le réseau ferré, des monuments et des cartes superbes des 15 lignes, dont 5 lignes de tramways reliant une cinquantaine de cantons et de villages. Le prochain colloque des Amis de Cadouin, le 23^e, aura lieu le samedi 20 août sur « Les maladies au Moyen Âge et Cadouin », avec la projection de 2 films de Louis Delluc durant l'après-midi (voir le détail du programme dans les « Petites Nouvelles » du *BSHAP*, 2016, 2).

Gilles Delluc, avec la collaboration de Brigitte Delluc, présente *Les phanères humains dans l'art préhistorique*. Les phanères sont les cheveux et les coiffures ; la barbe et les sourcils ; les pilosités corporelle et sexuelle ; les ongles. Un dernier chapitre concernera les dents. De nos jours, ces éléments sont régulièrement figurés sur les représentations humaines. Dans les sépultures paléolithiques, on retrouve souvent des vestiges de coiffes richement décorées de perles cousues, les mâchoires sont refermées sur des dents régulières, en plus ou moins bon état : on n'observe pas d'extraction de dents volontaires, sauf dans l'Ibéro-maurusien d'Algérie. Les perles cousues sur des peaux, aujourd'hui disparues, matérialisent parfois des vêtements complexes, tels des vestes, des pantalons. Parfois, on observe des représentations de capuches bien adaptées à la tête, avec un visage absent (statuette de Bédeilhac, « Femme à la capuche » de Gabillou). Les têtes des rares sujets masculins gravés sont le plus souvent arrondies sans aucun cheveu (Saint-Cirq et Sous-Grand). En fait, les représentations de chevelure sont relativement rares et témoignent toujours d'une pilosité peu abondante, tout particulièrement sur les plaques gravées magdaléniennes de La Marche, minutieusement analysées par le Dr Pales. Parfois, on hésite entre chevelure et bonnet ou coiffe compliquée (Vénus de Lespugue, Brassempouy, Laussel, Malta en Russie). Deux statuettes (Kostienki 2 en Russie et Willendorf en Autriche) ont même la tête entièrement

couverte d'une coiffe y compris sur la face. Sur les représentations féminines gravées dans les grottes, on observe parfois la figuration d'une mince coiffure, type « queue de cheval », tombant sur la nuque (Pech-Merle, Cussac). Il en va de même pour la barbe, exceptionnellement figurée, toujours courte et pointue : deux hommes à La Marche, au crâne nu ; un homme gravé sur un galet à La Madeleine. Les sourcils sont encore plus rarement figurés : un visage de face à Bernifal et un masque en haut d'une cheminée dans la même grotte. La pilosité corporelle, qui est liée à certains gènes, comme le gène MC1R (cheveux roux et peau pâle) retrouvé chez les Néandertaliens d'El Sidròn (Espagne) et Monti Lessini (Italie), est rarement figurée, en particulier la pilosité pubienne. On ne connaît aucune représentation de la pilosité pubienne masculine. La pilosité pubienne féminine est plus fréquente mais loin d'être systématique. On peut citer les vulves gravées sur incisives de poulain des sites du Magdalénien moyen de la Vienne. Enfin, au fond de la grotte Chauvet, un panneau est centré sur un ensemble extraordinaire : une vulve colorée de noir, avec la fente vulvaire figurée, entre deux jambes de femme. Tout aussi surprenant, est l'absence de représentations des ongles. Quand les doigts sont détaillés (La Marche), ils se terminent par des arrondis sans autre détail. En revanche, on note parfois des entailles faites par des ongles dans l'argile, comme à Paulin-Cournazac (24), et l'argile de Fontanet (09) conserve l'empreinte de deux doigts aux ongles rongés. Pour les représentations de dents humaines, on est aussi démuné, alors qu'elles sont nettement plus fréquentes pour les animaux (dents de carnivores, défenses d'éléphants). On peut citer une tête humaine bestialisée aux dents filiformes gravée au Ker de Massat. En général les bouches paraissent édentées (résumé revu et corrigé par l'intervenant).

Françoise Raluy nous présente *Léguillac-de-l'Auche, 1615. « Émotions et troubles de guerre », l'affaire Vigier*. Cette affaire a été connue grâce aux comptes rendus du procès qui eut lieu en 1618 entre le sieur Joseph Vigier et les deux prieurs successifs du prieuré de La Faye. En effet, les relations entre eux étaient mauvaises : Vigier refusait de payer ce qu'il devait aux prieurs ou bien il les payait avec des biens dégradés. L'histoire se passe au moment de la Régence et du mariage de Louis XIII. Des troupes de Mareuil stationnaient au prieuré de La Faye. Pour se venger, le prieur invitait les officiers à s'installer dans la maison de Vigier et à le rançonner. Vigier s'est bien sûr défendu de ces incursions des troupes qui ont dégradé et pillé ses bâtiments. Les comptes rendus donnent des quantités d'informations sur les armoires pillées, sur leur contenu, sur les coffres dévalisés : argent, vaisselle, nourriture, volaille. Dans le même temps, les gens du prieur faisaient pression pour empêcher les témoignages susceptibles de mettre à mal le prieur, si bien que Vigier fut débouté du remboursement des dommages malgré l'importance des dégâts subis. L'intervenante a travaillé sur 2 épais dossiers conservés aux

Archives départementales, dont l'importance est sans doute due à la position des protagonistes.

Olivier Geneste, à la suite de sa thèse de doctorat à l'université de Bordeaux, nous présente *La sculpture religieuse en Périgord aux XVII^e et XVIII^e siècles*, avec de superbes photographies issues du bel ouvrage qu'il vient de publier. « L'importante production de retables baroques en Périgord témoigne, après un siècle de violences et de destructions, du renouveau progressif de l'église catholique. L'ancienne cathédrale de Périgueux et l'abbatiale de Chancelade symbolisent à la fois cette violence et les restaurations de grande ampleur menées par des figures telles que François de La Béraudière ou Alain de Solminihac. À ces noms, doivent être ajoutés ceux des artistes qui ont réalisé ces œuvres nouvelles, dans leur conception formelle comme dans leurs fonctions liturgiques, notamment ceux de François Béchet (retable du Séminaire aujourd'hui à la Cité), de Jean Perny (chaire de Champevinel) ou de Jean Chaminade (Savignac-de Miremont, Villeteureix, Saint-Romain...). Les artistes issus des régions proches sont également présents, en particulier les Tournié, sculpteurs à Gourdon, auxquels il est possible d'attribuer 18 retables, 14 tabernacles, 4 chaires et un ensemble de stalles. D'un point de vue chronologique, la production antérieure à 1650 est principalement issue de la tradition gothique, illustrée par les œuvres de François de Journiac à Cherveix-Cubas, Nanthiat ou Thiviers. Vers 1650 apparaissent des premiers retables dits « baroques », comme celui de l'abbaye de Ligueux (aujourd'hui à Mareuil), inspiré par un modèle gravé datant des années 1640. Il est en outre possible de replacer à la même époque l'apparition de la colonne torse, de constater son emploi systématique durant les décennies suivantes, et son abandon au début du XVIII^e siècle.

Outre le rôle des estampes, se pose naturellement la question de la part de création qui revient en propre aux artistes locaux. On voit en effet qu'ils s'en inspirent sans en être dépendants, et que chaque atelier, sur la base de ce répertoire commun, est capable de concevoir ses propres formules, ce qui nous permet aujourd'hui de distinguer aisément la main d'un Tournié de celle de Jean Chaminade, par exemple. Enfin, quelques sites majeurs méritent notre attention : qu'il s'agisse du chœur de l'église de Saint-Cyprien, probablement dû à la présence vers 1758 de l'archevêque de Paris ; de la Chartreuse de Vauclaire, dont le mobilier détruit ou dispersé permet de suivre l'implication successive des meilleurs ateliers de Bordeaux ou de Toulouse ; ou encore du retable des Jésuites de Périgueux sculpté par Charles Belleville, qui s'embarque pour la Chine en 1697 et termine sa vie au Brésil en 1730. Dessiner les contours d'un "Périgord baroque" équivaut ainsi à dresser le portrait d'une région qui, bien qu'éloignée des grands centres urbains, a bénéficié de personnalités importantes sur le plan artistique et religieux, qui lui ont permis

de ne rien ignorer du grand art européen, et de nous livrer aujourd’hui, dans leurs expressions les plus locales, mais également nationales et internationales, les témoignages d’un art baroque pleinement reçu » (résumé de l’intervenant).

Vu le président
Gilles Delluc

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

SÉANCE DU MERCREDI 1^{er} JUIN 2016

Président : Gérard Fayolle, président

Présents : 95. Excusés : 2.

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées de livres

- Schunck (Catherine et François), 2015. *1940 en Dordogne, année de ruptures*, Périgueux, éd. ARKA (don des auteurs)
- Escande (Jean-Joseph), 1936 (3^e édition). *Histoire de Sarlat*, Sarlat, éd. Lafaysse (don de Gérard Berton)
- Delluc (Gilles), avec la col. de B. Delluc, 2016. *Cro-Magnon (Homo sapiens). Le premier d’entre nous*, Bordeaux, éd. Sud Ouest (don de l’auteur)
- Figeac-Monthus (Marguerite) et Lachaud-Martin (Stéphanie), 2015. *Patrimoines viticoles. Les lieux et les objets de la vigne et du vin de l’Antiquité à nos jours*, colloque tenu à Saint-Émilion les 6 et 7 septembre 2014, Bordeaux, éd. Fédération historique du Sud-Ouest (« Sur les coteaux du Céou en Périgord noir : renaissance d’un vignoble », par N. Mainet-Delair ; « Le chai de Lardimalie, musée de la vigne et du vin », par J. de Mullenheim).

Brochures, tirés-à-part et documents

- Duverneuil (Gabriel), 2016. *Pierre-Aloys Boutin. Enfant de La Tour-Blanche (1673-1742). Jésuite, missionnaire à Saint-Domingue. L’église et l’esclavage*, brochure multigraphiée, éd. Histoire Mémoire Patrimoine (don de l’auteur)
- Étiquettes de vin du Domaine de Vignaud de Léparon (commune de Saint-Michel-l’Ecluse) (don de Frédéric Duhard)
- Extrait du *Bulletin municipal de Domme*, mai, août et novembre 2015 : tableaux de Lucien de Maleville.

REVUE DE PRESSE

- *Église en Périgord*, n° 10, 2016 : « Dédicace d'église à Échourgnac » ;
« La communauté de La Peyrouse commémore les 300 ans de la mort de Louis-Marie Grignon de Montfort, leur fondateur »

- *Bulletin de la Société d'archéologie et d'histoire de la Charente-Maritime*, n° 42, 2015 : « Visite de Brantôme » (Y. Olivet), avec des commentaires sur le Jugement dernier et une photo d'une « nouvelle sculpture » rudimentaire représentant un personnage levant les bras en orant

- *GRHiN*, CR 464, 2016 : « Sur les prisonniers de la guerre 39/45, le secteur de Nontron » (J.-J. Gillot) ; « La commanderie de Saint-Paul-de-Rupe et son annexe de Puy-Martin » (M. Bost)

- *GRHiN*, CR 465, 2016 : « Pierre-Louis Boutin (1673-1742), enfant de La Tour-Blanche, Jésuite missionnaire à Saint-Domingue » (G. Duverneuil)

- *Bulletin du GRAHC*, n° 46, 2016 : « Les avaries aux écluses de l'Isle, suite aux crues de 1824, 1825 et 1826 » (M. Girard de Caudemberg)

- *Taillefer*, n° 39, 2016 : « De Vergt à Bergerac par le tacot » (P. Belaud) ; « La prise de possession symbolique » (C. Paoletti) ; « Les monuments aux morts du Pays de Villamblard » (G. Faurie) ; « Les comices agricoles de Villamblard » (Y. Gault)

- *Saint-Orse. Mémoire et Patrimoine*, n° 12, 2016 : « Le maréchal, le garde à pied et le hasard » (P. Spieser) ; « Une Saintorsaise au destin hors du commun : Marguerite Bonnet (1896-1968) » (J. Froidefond) ; « Récit du passage des Allemands le 1^{er} avril 1944 par l'instituteur Henri Lamoure ».

COMMUNICATIONS

Le président annonce les nombreuses manifestations organisées dans le département au cours des semaines à venir : le 2 juin, conférence de Gérard Fayolle pour le GRHiN de Nontron sur « Le Périgord des Trente Glorieuses » ; le 9 juin, découverte des coulisses des Archives départementales de la Dordogne ; le 10 juin, à Sarlat, vernissage d'une exposition sur « Les Périgords de Lucien de Maleville » (11 juin-15 août) ; du 9 au 11 juin à Périgueux, la fête de l'Histoire, avec notamment une conférence de Gérard Fayolle sur « Montaigne et ses lecteurs » à la SHAP et une autre de Xavier Darcos sur « Montaigne face-profil » à Vesunna ; le 25 juin, à Lanouaille, le 4^e salon du livre Périgord-Limousin, co-présidé par Gérard Fayolle, avec une exposition sur « Charles de Gaulle et ses nombreux voyages en Périgord » et la participation de Yves de Gaulle, petit-fils du général, président d'honneur, et plusieurs membres de notre compagnie parmi les auteurs ; une nouvelle installation au château de Castelnaud, une peinture murale représentant « les Neuf Preux », réalisée par Pascal Fournigault.

Le président rappelle que le prochain congrès de la Fédération historique du Sud-Ouest, co-organisé par notre compagnie, aura lieu les 10 et 11 septembre à Périgueux sur le thème « Les écrivains en Aquitaine ». Le programme, avec 54 intervenants répartis en ateliers, est disponible sur notre site Internet et imprimé dans la 2^e livraison de notre *Bulletin*. Il rappelle aussi la nécessité de finaliser les inscriptions aux repas.

Les horaires d'ouverture de notre bibliothèque changent. Désormais, elle sera ouverte tous les vendredis de 14h à 17h30. Exceptionnellement, elle sera fermée le 10 juin en raison de la fête de l'Histoire.

Gilles Delluc présente *Jean Secret (1904-1981)*. Celui, qui fut son prédécesseur à la présidence de la SHAP, a été aussi son professeur de lettres au lycée de garçons de Périgueux et aussi son maître en archéologie. Et aussi son parrain en 1955, pour son entrée à la SHAP. Jean Secret est né à Aix-les-Bains en Savoie et a fait des études classiques à Grenoble (une licence ès Lettres classiques et un diplôme d'Études supérieures de Philosophie). C'était un alpiniste averti, avec son frère Bernard, historien de la Savoie et du Jura. Il devient professeur de lettres successivement à Nyons (Drôme, 1928), puis à Auxerre (Yonne, 1929-1932). En 1929, il épouse Georgette Ribes, fille de l'imprimeur Ribes (14, rue Antoine-Gadaud à Périgueux), qui imprimait notre *Bulletin*. Son fils Bernard naît en 1930 (il vient de mourir). À partir de ce moment, il cherche à se rapprocher du Périgord, enseigne à La Réole (1932-1934), au collège Henri IV de Bergerac (1934-1937), avant d'être nommé au lycée de garçons de Périgueux (octobre 1937), où il enseignera jusqu'à sa retraite en 1965. En 1926-1928, il avait effectué son service militaire dans l'artillerie de montagne (Alpes) puis dans l'artillerie coloniale (Toulon) et avait poursuivi par l'École de guerre en 1935-1936 : il était breveté officier d'État-major (cartographie et photos aériennes). Son premier livre, *L'alpiniste*, est couronné par le Prix Kastner-Boursault de l'Académie française en 1938. Il avait été élu membre de la SHAP, le 8 novembre 1934 (parrains : Joseph Durieux et Géraud Lavergne), sous la présidence du chanoine Joseph Roux. Il en sera successivement secrétaire adjoint en 1945 (président Dr Ch. Lafon), vice-président en 1951 (président Dr Ch. Lafon), puis président (1971-1981) (succédant au Dr Lafon). De 1937 à 1939, il parcourt la Dordogne avec sa Licorne et écrit ses *Promenades littéraires en Périgord*, éditées par son beau-père, et de nombreux courts articles. Après un dur hiver passé en Lorraine au début de la guerre, il reçoit la croix de guerre avec deux citations et sera fait chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire. Malheureusement, par trahison, il est fait prisonnier en juin 1940 sur la colline de Sion et enfermé dans l'*Oflag* VI-D à Münster, Westphalie, où il demeure jusqu'en avril 1945. C'est une caserne allemande récente où sont logés les officiers français prisonniers. Très vite, il fonde une véritable université dont il est le recteur, avec près de 500 enseignants, 16 000 livres. On enseigne la musique, le théâtre. On

prépare l'agrégation, les concours. Plusieurs Périgordins ont fait partie de cette université : Jean-Marie Bélingard, Pierre Miremont, Marcel Fournier. Il évoquera cette époque dans un ouvrage *Les Classiques embarbelés* en 1947 : une illustration émouvante à la page 38 le représente debout, appuyé sur son lit, en train de lire, entouré de livres (fig. 1). De retour à Périgueux, il enseigne pendant encore 20 ans au lycée de garçons. Il habite rue Lamartine. Il reprend ses promenades en Périgord et réunit de précieux inventaires avec fiches, clichés et plans. En 1938, avec Georges Rocal, il avait publié *Châteaux et manoirs en Périgord*. Suivra une série de beaux ouvrages publiés par son ami, l'éditeur Pierre Fanlac, qui feront connaître la grande richesse du patrimoine monumental du Périgord, certains en collaboration, notamment avec Jacques Lagrange, Alain Roussot et Gilles Delluc. On lui doit le *Périgord roman* aux éditions du Zodiaque. Pour faire connaître la richesse monumentale du Périgord et pour veiller à sa conservation, il a fait partie de quantité de commissions, sans négliger le tourisme, et a rédigé d'intéressantes plaquettes consacrées à tel ou tel monument, et cela jusqu'à sa mort en juin 1981, au terme d'une longue vie studieuse et généreuse, toujours attentif à la diffusion de la connaissance, notamment à la SHAP. L'intervenant cite encore trois curiosités bibliographiques. Sa thèse de doctorat ès-lettres sur les églises romanes du Ribéracois n'est connue que par un résumé publié par lui en 1958, car c'était une « chasse gardée » d'Élie Lambert. En second lieu, dans le *Guide de la nature et de l'art Dordogne*, publié par la Banque nationale de Paris, les textes archéologiques sont dus à Jean Secret alors que la plaquette est signée Michel de la Torre. Enfin Pierre Fanlac a publié en 1988 un dernier livre de Jean Secret *Vieilles demeures de Périgueux* : le manuscrit avait été égaré. L'intervenant termine en montrant la dédicace du dernier cadeau que Jean Secret lui fit en lui offrant en 1980 l'ouvrage *Les Astres de Borbon* du chanoine Tarde (pour plus de détails bibliographiques, voir la plaquette *Hommage au président Jean Secret* édité par la SHAP en 1982) (résumé revu et corrigé par l'intervenant).

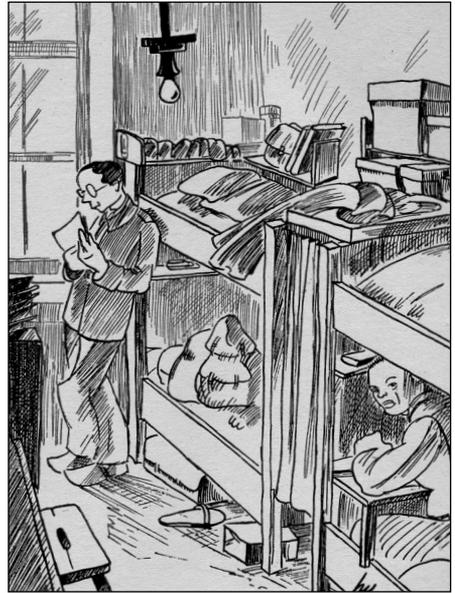


Fig. 1.

Jean-Jacques Gillot souligne l'importance de l'université de l'Oflag créée par Jean Secret, à l'origine d'une confraternité très particulière entre ces lettrés. Il cite, parmi ces prisonniers de guerre, des personnalités bien connues, comme « Marcel Fournier et Pierre Miremont du Félibrige, Pierre Beaucornu

dit Fanlac, auteur, éditeur et résistant à l'Armée secrète, Maurice Albe qu'il a eu comme professeur de dessin au lycée national devenu Bertran de Born, Jean-Marie Bélingard et André Chastel » et indique qu'il continue à rechercher des informations même sommaires sur les prisonniers de guerre du Périgord.

Pierre Besse nous présente ensuite *la collection de cartes postales du père Pommarède, des milliers de cartes visibles sur le site Internet de la SHAP*. Cette collection, que nous a léguée notre ancien président, comprend environ 20 000 cartes postales sur le Périgord. Elle comprend aussi d'autres séries sur des thèmes divers, qui seront traitées ultérieurement. Les cartes sont conservées dans des pochettes classées dans des albums. On en retrouve certaines publiées dans des ouvrages du père Pommarède comme *Le Périgord oublié*, avec une préface de Jean Secret qui y souligne leur intérêt. Elles permettent, en effet, de suivre l'évolution des bâtiments, de l'organisation des villages... Ainsi la construction de l'église de Ribérac a donné lieu à un véritable reportage photos. La période 1900-1920 a été l'âge d'or des cartes postales et cette collection constitue un véritable reportage sur le Périgord au début du XX^e siècle. L'intervenant a commencé la numérisation il y a près de 18 mois et actuellement il a traité la moitié de la collection. Il travaille dossier après dossier, en suivant le classement effectué par Pierre Pommarède. Il explique comment il a organisé la base de données sur le site www.shap.fr. Chaque carte est numérisée sous forme d'un fichier léger, tramé et identifié par plusieurs mots-clés pour faciliter les recherches. La rubrique « cartes postales anciennes » se trouve dans « Documents ». On peut alors lancer une recherche sur le thème choisi : nom du village, gare, église... Pierre Besse reste à la disposition de chacun pour le guider dans l'utilisation du site (résumé relu et corrigé par l'intervenant).

Gilles Delluc félicite Pierre Besse pour ce magnifique travail qui permettra de consulter cette belle collection sans la mettre en danger. Il ajoute que la collection de photos de grottes ornées du marquis de Fayolle n'a pas eu cette chance : il s'est aperçu il y a une vingtaine d'années qu'elle avait disparu, sans laisser de traces.

Gérard Fayolle nous présente ensuite son livre *Le Périgord des Trente Glorieuses. Chronique du temps des changements*, en illustrant son propos avec une série de superbes photos très bien choisies. Le point de départ est son idée de raconter ses souvenirs d'enfance, au cours de cette période de trois décennies (1944-1974), immédiatement après la fin de la guerre. Cette période correspond à une formidable révolution des mentalités et des modes de vie. C'est aussi une époque marquée par les guerres de décolonisation en Indochine et en Algérie. Les photos font alterner le monde rural encore engourdi dans la tradition et évoluant lentement, les villes qui se modernisent, les vieux quartiers qui disparaissent, les vélos puis les voitures qui envahissent les rues,

les barrières au passage à niveau qui vont disparaître, les poubelles qui sont longtemps ramassées avec une charrette à cheval, alors que les encombrants sont jetés dans la rivière, les parkings souterrains qui creusent les sous-sols, et les évènements qui jalonnent ce temps, comme les défilés pleins de liesse sur les boulevards, en 1944, pour célébrer la Libération, les courses de vélos, de chevaux... autour de la place Francheville, les manifestations agricoles en 1963, les manifestations des cheminots, celles des tabatiers. Les souvenirs de l'enfant puis du jeune adulte, que l'auteur était à l'époque, ponctuent le tableau qu'il dresse du Périgord. Son premier souvenir de 1944, c'est celui d'un soir du mois de juin. Il était sur le balcon de la maison familiale au Bugue ; soudain une rafale vers un petit groupe de personnes ; 3 collaborateurs sont tués sous les yeux de l'enfant. Les cadavres sont jetés dans la Vézère. Mais la rivière est alors presque à sec. Il se souvient qu'ils sont restés ainsi pendant 3 jours avant d'être enterrés dans la fosse commune. Quelques jours plus tard, un camion conduit par des miliciens est venu à la recherche des 3 cadavres. Un groupe de Buguois, dont l'instituteur Laval, a été arrêté pendant une quinzaine de jours avant d'être libéré accompagné de malédictions, en particulier contre les enfants Laval. Triste concours de circonstances : deux fils de Laval seront tués en Indochine. L'auteur est entré à l'école normale à Périgueux en 1953, dans les vieux bâtiments qui disparaîtront en 1970 : rude discipline et rudes conditions de vie dans des bâtiments mal chauffés, avec seulement un retour au village par mois. C'était le Moyen Âge, a commenté le fils de Xavier Darcos en entendant raconter cette histoire. C'était aussi une époque où la langue d'usage à la campagne était l'occitan, le patois. Tout le monde était bilingue. Le majoral Fournier est le symbole d'une civilisation qui s'évapore. À l'époque, les pièces de Fournier étaient jouées avec succès dans tous les villages. Les



Fig. 2.

Félibrées se maintiennent mais elles ont évolué. Notre compagnie continue ses activités imperturbablement : un premier jeudi du mois en 1955, Jacques Lagrange photographie le bureau présidentiel avec le Dr Lafon, entouré de Géraud Lavergne et de Hippolyte Corneille (fig. 2). C'est aussi l'époque de l'éditeur Pierre Fanlac, celle du journaliste Jean-Louis Galet et du dessinateur Maurice Albe. Sylvain Floirat symbolise le progrès. Joséphine Baker choisit le château des Milandes et le Périgord pour y installer sa famille multicolore. De nombreux Périgordins occupent une place importante dans la politique nationale. C'est le temps des radicaux, Georges Bonnet et Yvon Delbos, celui des socialistes Robert Lacoste et Henri Laforest, celui du communiste Lucien Dutard, celui du moment où Yves Guéna et le parti gaulliste entrent en jeu et bousculent le système établi. C'était le temps où les gens regardaient vers le haut (résumé revu par l'intervenant).

Vu le président
Gérard Fayolle

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

SEANCE DU MERCREDI 6 JUILLET 2016

Président : Gérard Fayolle, président

Présents : 90. Excusés : 3.

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

NÉCROLOGIE

- Robert Joudoux

Le président présente les condoléances de la SHAP.

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Brochures, tirés-à-part et documents

- *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, 2016 : Table des matières du tome LXVIII des *Bulletins* 2007, 2008, 2009

- *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, 2016 : Table des matières du tome LXIX des *Bulletins* 2010, 2011, 2012

- Société des Beaux-Arts du Périgord, 2015. *82^e salon biennal, Périgueux 2015* (don de J.-C. Allard).

REVUE DE PRESSE

- *Hautefort, notre Patrimoine*, CR n° 45, 2016 : « Présentation du tableau de l'église de Nailhac et note sur la chapelle Notre-Dame de Pitié » (O. Chassaing) ; « L'émergence de la médecine moderne au XIX^e siècle et quelques éléments de l'histoire de l'Hôtel-Dieu de Hautefort » (Dr L.-Ch. Barnier)

- *Chroniques nontronnaises*, n° 31, 2015 : « Destins de femmes en Périgord Vert » (F. Gérard) ; « Les quatre dynasties des seigneurs de Varaignes » (J.-M. Warembourg) ; « De la cathédrale Saint-Front à l'ancienne cathédrale Saint-Étienne, l'histoire de l'orgue de Marin Carouge » (H. Aristizabal) ; « Jean Lapeyre Mensignac » (collectif)

- *Art et Histoire en Périgord Noir*, n° 145, 2016 : « Les seigneurs de Bayac et autres places du XIV^e au XVIII^e siècle (2^e partie) » (J. Darriné) ; « Molières : du presbytère du XVIII^e siècle à la mairie actuelle » (C. Veaux) ; « Les péripéties du pont de Daglan du XVIII^e au XIX^e siècle » (O. Deltheil)

- *Cercle d'histoire et de généalogie du Périgord*, n° 117, 2016 : « Une société urbaine au XVI^e siècle : les paroissiens de Saint-Silain de Périgueux au travers des actes de baptême » (G. Faurie-Lajonie) ; « Acte de la translation d'une coste de saint Sillain [...] 1633 » (G. Ravon) ; « Léon Bloy (1845-1917) » (la rédaction et J.-F. Denoyer) ; « Droit de boucherie et marchands bouchers au XVIII^e siècle » (collectif) ; « Enquêtes sur les terres de Chancelade » (G. Ravon) ; « Altercation sur la voie publique » (G. Ravon) ; « Des auberges : des étapes reposantes » (M. Gossare) ; « Méthodes et instruments de recherches » (L. Duclaud et L. Dumarche).

COMMUNICATIONS

Le président rappelle que les programmes des nombreuses manifestations de l'été sont disponibles sur le bureau. Il précise à nouveau : les dates du congrès que nous co-organisons avec la FHSO : 10 et 11 septembre 2016 (programme détaillé sur notre site Internet et dans la 2^e livraison 2016 de notre *Bulletin*) ; le colloque des Amis de Cadouin du samedi 20 août sur le thème « Les maladies au Moyen Âge en relation avec l'abbaye de Cadouin » ; les Estivales de Saint-Front (association des Amis de la cathédrale Saint-Front de Périgueux) ; les conférences d'été de la vallée de la Couze, sur la Préhistoire, du 8 au 12 août.

Puis le président présente trois nouveaux adhérents, élus par les membres présents. Après lecture et approbation du compte rendu de la réunion précédente, un appel aux dons de cartes postales, même récentes, est lancé : elles seront très utiles aux chercheurs dans le futur pour étudier l'évolution du bâti et du paysage.

Catherine Larcher, présidente de l'association Mémoire de l'Art, de Bergerac, annonce que le 16 juillet et le 20 août, un ensemble de manifestations auront lieu dans le centre historique de Bergerac autour du thème « Aliénor d'Aquitaine et les dames de Bergerac » (défilé musical, banquet médiéval, conférences et spectacle nocturne). Francis Bernier précise ensuite que, le 24 juillet à 15 heures, sur l'invitation de M^{me} et M. Thierry de Vendeuil, au château de Longa, auront lieu deux conférences, à l'occasion de la commémoration du passage dans ce château de Catherine de Médicis : Anne-Marie Cocula sur « La Boétie et le *Traité de la servitude volontaire* » ; Francis Bernier et Étienne Meunier sur « Catherine de Médicis et la famille Cyrano expliqués par l'enfance du mousquetaire ».

Guy Penaud, qui vient de publier aux éditions IFIE un nouvel ouvrage sur *Philippe Maine, caporal à Camerone*, évoque « le destin hors du commun de ce Périgordin. Il est né le 4 septembre 1830 à Mussidan de Joseph Mena, sujet espagnol, qui s'était installé comme maître-bottier dans cette commune, et de Thérèse Félix, née elle aussi en Espagne, mais fille d'un ancien officier de l'armée napoléonienne. Elle tenait l'auberge du Cheval Blanc, près du pont qui enjambe l'Isle. Lorsque Joseph Mena, le père, mourut en 1850, son fils s'engagea dans l'armée et rejoignit l'Algérie. Après le déclenchement de la guerre de Crimée en 1854, Maine fut affecté au 4^e bataillon de chasseurs à pied. Le 7 juin 1855, lors de l'assaut du Mamelon Vert, devant Malakoff, il fut blessé au dos. Juste récompense, il fut promu sergent. Le 8 septembre 1855, il participa à l'assaut final de Malakoff et planta sur la redoute le drapeau français. Il reçut quelques mois après la Légion d'honneur. Après avoir servi dans diverses unités, ayant appris que le régiment étranger devait rejoindre le Mexique, il se porta volontaire. Mais la Légion lui fit savoir qu'elle n'engageait que les hommes de rang. Alors Maine rendit ses galons le 10 janvier 1863 et intégra trois jours plus tard le régiment étranger, comme simple légionnaire mais le ruban rouge accrochée à la poitrine ! Le 29 avril 1863, la 3^e compagnie du régiment étranger, auquel il appartenait, fut désignée pour aller au-devant d'un convoi français susceptible d'être attaqué par les troupes mexicaines. Le lendemain, après être passé à Camerone sans encombre, la 3^e compagnie aperçut des cavaliers mexicains, repoussa une première charge et vint se réfugier dans cette hacienda. Dès lors une troupe importante (1 200 Mexicains) cerna cette bâtisse qui fut soumise à un déluge de tirs. À 18 heures, il n'y avait plus que cinq légionnaires valides dont Philippe Maine. Ils partirent pour un assaut ultime : deux légionnaires furent encore tués, l'officier grièvement blessé (il décèdera peu après). Quant à Philippe Maine, miraculeusement, il sortit indemne et négociera les conditions de la reddition des hommes encore valides. Ce fait d'armes est toujours célébré par la Légion chaque année. Philippe Maine fut promu sous-lieutenant et resta au régiment étranger jusqu'en avril 1867. Au retour du Mexique, son régiment ayant été dissous, Philippe

Maine fut affecté au 3^e régiment d'infanterie de Marine de Rochefort. Début 1869, il partit donc avec sa compagnie pour Saigon, mais malade, il revint début 1870 en France avec un congé de maladie de 6 mois. La guerre de 1870 allait le ramener au service actif. Le 8 août, il rejoignit le dépôt de son unité à Rochefort. Le 17 août, le 3^e régiment d'infanterie de marine partit sur le front et inscrivit une nouvelle page glorieuse de l'armée française à Bazeilles du 31 août au 1^{er} septembre 1870. Cette bataille reste encore de nos jours le symbole des troupes de marine. Au moment où Bazeilles fut repris une dernière fois, l'ordre parvint de mettre bas les armes. Miraculeusement, Maine était indemne mais, pour la seconde fois de sa vie, il était prisonnier. Il allait voler un costume de laitier, traverser les lignes ennemies, parcourir de ferme en ferme le nord de la France puis la Belgique, avant de demander à rejoindre rapidement Rochefort. À la suite de cette audacieuse évasion, il sera nommé capitaine et, dès le 8 octobre 1870, il prendra le commandement de la compagnie des francs-tireurs de Rochefort. Il faut croire qu'il donna entièrement satisfaction puisque, le 3 janvier 1871, il fut promu lieutenant-colonel à titre provisoire et commandant du 8^e régiment des mobiles de la Charente-inférieure, qu'il rejoignit à Laval dans la Mayenne. On sait que la capitulation de la France fut signée le 28 janvier suivant. Le régiment de Maine rendit les armes le 17 mars 1871. Maine restera capitaine, avec toutefois une promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur puisqu'il reçut la rosette d'officier. Après une affectation au Sénégal, son état de santé s'étant aggravé, il revint en France en 1873. Il épousa à Bordeaux Marie Marguerite Duverger de 15 ans sa cadette et fut mis à la retraite le 19 janvier 1878. Il avait 48 ans à peine, après une carrière militaire particulièrement fournie et glorieuse. Il séjournera d'abord à Bordeaux, puis à Saint-Jean-de-Luz et enfin à Douzillac en Dordogne, où il s'installa en 1884 dans quelques pièces du château des Chauveaux. Usé, Philippe Maine est décédé le 27 juin 1893 à Douzillac, à 63 ans » (résumé de l'intervenant).

Christian Mouyen, organiste à la cathédrale Saint-Front, présente ensuite *l'orgue de Saint-Front au début du XXI^e siècle*. « Parmi les milliers d'orgues que l'on compte en France – 8 700 orgues répertoriées – se trouve l'orgue de Saint-Front de Périgueux sur lequel rejaillit aussi le prestige architectural de la cathédrale. Construit par Joseph Merklin en 1869 pour l'Exposition Universelle de Paris, ce grand-orgue est donc au goût de son époque, c'est-à-dire symphonique et romantique, évoquant l'orchestre et bénéficiant des inventions et progrès techniques du XIX^e siècle. Mais qu'en est-il de l'orgue Merklin de Saint-Front en ce début du XXI^e siècle ? Outre l'invention de l'électricité et du ventilateur soufflant l'air par de multiples conduits dans l'instrument, à la place des hommes, ce qui rendait à une époque antérieure l'organiste totalement dépendant de l'humeur de ses souffleurs, qu'en est-il aujourd'hui ? Un buffet en chêne massif de 11 mètres de haut et

10 de large, une soufflerie très silencieuse alimentée par un ventilateur non moins silencieux assurant une pression calculée pour qu'il y ait le moins possible d'irrégularités dans le son, une disposition intérieure très bien équilibrée et deux étages de tuyaux dont les plus gros font 6 mètres de haut et les plus petits à peine quelques centimètres, une grande aération interne de façon à ce qu'aucun tuyau ne se trouve gêné par un autre dans son épanouissement harmonique. Posé au sol, un déshumidificateur régule les excès d'humidité et, devant la console des claviers, un organiste qui, tous les trois jours, descend 12 litres d'eau de façon à maintenir l'orgue en bon état de marche et, par là même, en profite pour maintenir sa forme physique. Devant cette console justement, l'organiste ne peut s'empêcher d'avoir un regret : celui de constater avec un peu d'amertume le manque de registres sur certains gradins latéraux. En effet, il manque des tuyaux et le troisième clavier, bien que posé par Merklin, ne sert à rien : il est injouable car vide de tuyaux. 146 ans après sa construction initiale et 18 ans après sa reconstruction dans un buffet neuf, en ce début du XXI^e siècle, alors que l'on s'évertue à faire des "ersatz" à l'ancienne qui ne sonnent et ne sonneront jamais comme aux oreilles des hommes du XVIII^e siècle, le grand-orgue de Saint-Front, en ce temps où l'immédiateté semble régner, nous conduit par la patience vers des chemins de contemplation intérieure et extérieure. Le son produit par l'air nous traverse et, comme l'intangible et l'ineffable, il est infini. Cet orgue nous appartient et nous lui appartenons. Cet échange, au cœur de la ville de Périgueux du XXI^e siècle, n'est en fait d'aucun siècle, il est hors du temps. Ktésibios, son génial inventeur, ingénieur grec, fils d'un modeste coiffeur d'Alexandrie, l'inventa en 270 av. J.-C. Pouvait-il se douter de la pérennité de son œuvre ? Le désir d'avoir un souffle constant, régulier, sans limite, n'est-il pas aussi pour les humains du XXI^e siècle, un désir d'éternité ? » (résumé de l'intervenant).

Puis Catherine et François Schunck présentent l'année **1940 en Dordogne, année de ruptures**. « 1940, est une année dont on parle peu, mais dont l'étude est pourtant intéressante car cette année porte en elle toute la suite des événements : après l'armistice du mois de juin, tout change brutalement, provoquant une série de ruptures présentées au travers d'un diaporama et illustrées de lectures de témoignages. Depuis le 3 septembre 1939, la France est en guerre avec deux conséquences pour la Dordogne : le départ d'environ 40 000 mobilisés qui va priver de bras l'agriculture au moment des récoltes ; et l'arrivée de près de 100 000 Alsaciens du Bas-Rhin, évacués de leurs demeures dès le 1^{er} septembre 1939, jour de la mobilisation générale. Après trois mois difficiles, les problèmes de langue, d'hébergement et d'approvisionnement ont été résolus pour la plupart. En janvier 1940, la Dordogne vit en partie à l'heure alsacienne... Le 10 mai, les Allemands attaquent sur leur front ouest. Les populations fuient devant l'avance rapide de la Wehrmacht. C'est l'exode,

qui jette des millions de personnes sur les routes. Aux civils qui vont vers le sud se sont bientôt ajoutés des soldats en pleine débâcle. La population de la Dordogne double et dépasse 800 000 personnes à la mi-juillet. L'armistice est signé le 22 juin 1940. Les ruptures vont résulter de la défaite et des conditions d'armistice. Rupture géographique : c'est la plus immédiate et la plus voyante. La France est coupée en deux par la ligne de démarcation et la zone occupée est elle-même morcelée en plusieurs zones. L'existence de zones interdites empêche certains réfugiés du nord et de l'est de rentrer chez eux : ils restent en Dordogne. La ligne de démarcation passe en Dordogne, l'amputant de 46 communes situées en zone occupée ; en contrepartie, les cantons girondins de Pujols et Sainte-Foy-la-Grande, restés en zone libre, sont rattachés administrativement à la Dordogne. Rupture militaire : avant-guerre, l'armée française est considérée comme la plus forte du monde. Les généraux Gamelin et Weygand, qui la dirigent, ont fondé leurs plans sur une guerre de position comme en 1914. Mais les Allemands imposent une guerre de mouvement sous l'impulsion en particulier du général Guderian dont les colonnes de chars avancent très rapidement : les combats durent moins de deux mois et 1 500 000 soldats français sont faits prisonniers dont 12 342 Périgordins. Les conditions d'armistice réduisent l'armée française à 100 000 hommes dont la mission est le maintien de l'ordre. Rupture politique : le 10 juillet, les deux chambres réunies donnent tous les pouvoirs au maréchal Pétain qui va légiférer par actes constitutionnels. Les conseils généraux sont dissous, des conseils municipaux sont déchus, des maires sont remplacés par des délégués désignés. Le pouvoir s'appuie sur la Légion française des Combattants présidée par le maréchal Pétain qui désigne directement les présidents départementaux (Henri Rials pour la Dordogne). Rupture sociale : des mesures discriminatoires sont prises contre certaines catégories de Français : principalement les francs-maçons et les juifs, écartés d'un certain nombre de fonctions. Un premier statut des Juifs est promulgué le 3 octobre 1940. Enfin une rupture s'instaure entre ceux qui adhèrent à la politique de Vichy et ceux qui veulent continuer la lutte et créent les premiers réseaux de résistance, comme Louis de La Bardonnie. Fin 1940, les évacués alsaciens qui le veulent peuvent enfin rentrer chez eux tandis que la Dordogne accueille ceux que le régime nazi expulse massivement d'Alsace et surtout de Moselle : environ 6 000 Lorrains arrivent en novembre et décembre 1940. En janvier 1941, selon une statistique préfectorale, il reste 45 000 réfugiés en Dordogne dont 15 000 Alsaciens Lorrains. Pour conclure sur une note optimiste, il faut rappeler que 1940 est l'année de la découverte de la grotte de Lascaux, devenue l'emblème de notre département » (résumé des intervenants).

À la fin de l'intervention, Thérèse Ronot rappelle que sa famille, venue elle aussi de l'Est, a connu les affres de l'exode ; elle était jeune mais elle se souvient des difficultés.

Jeannine Rousset évoque la Vierge sculptée au-dessus du porche de l'église de Sainte-Marie-de-Chignac : elle a été offerte par des Alsaciens lors de leur départ en 1940.

Vu le président
Gérard Fayolle

Jeannine Rousset
en l'absence de la secrétaire générale

ADMISSIONS du 27 juin 2016. Ont été élus :

- M. Bugeaud Jean-Paul, avenue Eugène-Le-Roy, 24170 Pays-de-Belvès, présenté par M. Gérard Fayolle et M. Jean-Jacques Gillot
- M^{me} Gaillard Geneviève, 30, cours Tourny, 24000 Périgueux, présentée par M^{me} Marie-Rose Brout et M^{me} Annie Bélingard
- M^{me} Keravel Francine, 13, rue Dagorno, 75012 Paris, présentée par M. François Michel et M. le président

ADMISSIONS du 5 septembre 2016. Ont été élus :

- M. Grangier Christian, 13, rue des Patureaux, 24400 Saint-Front-de-Pradoux, présenté par M. Guy Penaud et M^{me} Thérèse Ronot
- M. de La Poterie Michel, La Garaubie, 24140 Saint-Martin-des-Combes, présenté par M^{me} Huguette Bonnefond et M^{me} Micheline de La Poterie
- M. et M^{me} Lecat Michel et Claire, Les Graves, 24520 Saint-Agne, présentés par M. Pierre Blanc et M. Jean-Pierre Boissavit
- M. Pasquet Michel, 5, chemin du Han, 54170 Allain, présenté par M^{me} Rolande Larralle et M^{me} Françoise Lavergne
- M. Petit Romain, 56, rue du Marais, 69100 Villeurbanne, présenté par M. Frédéric Duhart et M. le président
- M. Touraine Michel, château des Jumeaux, 24270 Saint-Cyr-les-Champagnes, présenté par M. Gérard Fayolle et M. Michel Testut

ÉDITORIAL

Diversité de nos actions

Nos activités au cours de l'année 2016 continuent à se développer dans différentes directions.

Le présent *Bulletin* prouve la diversité de nos recherches, tant géographiques – Puyguilhem, Piégut-Pluviers, Mussidan, Cendrieux, etc. – que chronologiques – la découverte de Lascaux, une centaine franque, Montaigne, la guerre de 14 et plusieurs autres sujets.

Le *Bulletin* présente aussi les comptes rendus de nos réunions, nos courriers de chercheurs, les notes de lecture qui en font un document indispensable pour ceux qui aiment l'histoire du Périgord.

À cette publication s'ajoutent cette année, outre nos excursions en Dordogne, notre participation au salon du livre de Lanouaille et aux Journées du Patrimoine, notre voyage en Italie, devenu rituel, et la très importante réunion d'historiens à Périgueux les 10 et 11 septembre sur le thème des « écrivains en Aquitaine », dont les Actes seront édités en 2017.

L'année 2016 voit donc, grâce à la participation et au soutien de tous nos membres, une importante activité de recherches et de diffusion des connaissances qui enrichit le Périgord.

Gérard Fayolle

PROGRAMME DE NOS RÉUNIONS

4^e trimestre 2016

5 octobre 2016

1. Gilles et Brigitte Delluc : *Des Périgordins provoquent le premier détournement d'avion*
2. Henri-Pierre Millescamps : *Le livre ancien et son marché aujourd'hui*
3. Richard Seiler : *Charles Mangold, chef de l'Armée secrète en Périgord. Vie et mort d'un grand résistant alsacien*

2 novembre 2016

1. Gilles et Brigitte Delluc : *La SHAP sauve la tour Mataguerre*
2. Dominique Audrerie : *Les églises à coupoles en Ribéracois et l'influence orientale*
3. Xavier Cahuet : *Albéric Cahuet (1877-1942), un écrivain épris du Périgord*

7 décembre 2016

1. Gilles et Brigitte Delluc : *Le sang, la souffrance et la mort dans l'art préhistorique*
2. Hervé Gaillard : *La chapelle Saint-Jean-Baptiste à Périgueux*
3. Michel et Joëlle Bernard : *1914-1918 : Croix de bois, croix de guerre, Périgourdins en enfer*

Les bastides de la châtellenie de Puyguilhem

par Catherine PAOLETTI

Le Puyguilhem qui nous intéresse ici n'est pas le plus connu. Il est occulté par le château Renaissance du même nom, situé à Villars, au nord de la Dordogne. À l'opposé, aux confins du Périgord et de l'Agenais, se dressait autrefois un château médiéval dont l'enceinte fortifiée, fossés, tours, courtines et châtelet d'entrée témoignent encore de l'importance passée (fig. 1). Son histoire n'a jusqu'alors soulevé que peu d'intérêt bien qu'il ait appartenu à des familles importantes, entre autres, Périgord, Goth, Nompard de Caumont, Roquelaure et au fameux duc de Lauzun. Un bienheureux hasard, ce hasard qui fait souvent le bonheur des chercheurs quand apparaît, au détour de quelques feuillets, un document inédit, nous a poussé à remonter dans le temps.

Cet acte, la prise de possession de la châtellenie de Puyguilhem par le marquis de Larrard, en 1756, a fait surgir des paroisses, des bastides oubliées ou effacées de la carte¹. Cartulaires, rôles gascons, reconnaissances féodales ont permis de retracer ici quelques pages du passé de Puyguilhem.

1. Archives départementales de la Dordogne (ADD), 3 E 5437, 24 novembre 1756.



Fig. 1. Château de Puyguilhem (Sigoulès).

Origine de la châtellenie de Puyguilhem

Les premières mentions de Puyguilhem, relevées par le vicomte de Gourgues² et par Jean-Paul Laurent³, remontent au XIII^e siècle : *Poiguilem*, 1209 ; *castrum de podio Willelmi* 1265 ; *Pugh Wuilhem* 1265 ; *castrum de Podio Guillelmi* 1274⁴ ; *Puch Guillem* 1293 ; *Puy Guillem* 1330 ; *Puyguillem* 1541...

Quelques éléments nous permettent cependant d'envisager sa présence dès le XI^e siècle.

Le cartulaire d'Uzerche nous apprend qu'en 1094, Rainaldus, évêque de Périgueux, donne l'église Saint-Jean-Baptiste de *Podio Girolmi* à l'abbaye d'Uzerche⁵. L'an suivant, c'est au tour des frères Clairac de donner à l'abbaye tous les droits qu'ils possèdent sur cette église⁶. Les témoins sont le comte Audebert et Hélié, comte de Périgord. Dans ce même cartulaire, la chapelle du château de Puyguilhem est associée, en 1105, à cette église⁷. On note donc la proximité de *Podio Girolmi* (Puyjérôme) avec Puyguilhem, Saint-Jean-Baptiste de Puyjérôme étant l'église paroissiale, l'autre la chapelle castrale

2. GOURGUES, 1873.

3. LAURENT, 1948.

4. *Rôles gascons* (BÉMONT, 1900, p. 225, f^o 802).

5. *Cartulaire d'Uzerche*, charte 36 (CHAMPEVAL, 1901).

6. *Cartulaire d'Uzerche*, charte 37 (CHAMPEVAL, 1901).

7. *Cartulaire d'Uzerche*, charte 38 (CHAMPEVAL, 1901).

Sainte-Marie-Madeleine. On peut donc présumer que le château existait avant 1105. Audebert en était vraisemblablement le comte. Puyjérome est donnée en 1153 à l'abbaye de Sarlat⁸ par le pape Eugène III.

Territoire

Puyguilhem est cernée par les seigneuries de Bergerac, Bridoire, Montcuq, Saussignac, Gageac, Eymet et dans l'Agenais par la seigneurie de Théobon. Ses pouvoirs s'étendent sur un nombre de paroisses qui varie au cours des siècles : Puyguilhem, Fonroque, Sainte-Innocence, Saint-Julien, Sainte-Eulalie, Coutures, Flaageac, Mescoules, Le Sigoulès-Pertus et Beaulieu, Lestignac, Thénac, Monbos, Cunèges, La Bastide et, dans la paroisse de Monestier, les villages du Clos et des Quantins⁹. Elle avait intégré Flaageac, le siège de l'archiprêtre, en 1541.

Au XII^e siècle, les églises des paroisses Saint-Jean-Baptiste-de-Puyjérome, Saint-Martin-de-Pertus, Saint-Martin-de-Lenville, Saint-Julien-d'Eymet, Sainte-Eulalie-de-Puyguilhem, ainsi que les églises voisines de Saint-Pierre-de-Monestier, Sainte-Croix et Saint-Martin-de-Saussignac sont données par le pape à l'abbaye de Sarlat. Saint-Martin-de-Thénac dépend en 1109 de l'abbaye de La Sauve-Majeure (Gironde). L'église de Monbos est évoquée en 1135 lorsque Boson de Grignols, comte de Périgord, avec l'accord de son frère Audebert, comte de Puyguilhem, y fait don à l'abbaye de Cadouin de plusieurs biens qui relevaient de son domaine de Périgord¹⁰.

Des paroisses disparues

La terre ou juridiction de Puyguilhem s'étendait donc sur seize paroisses dont certaines ont totalement disparu. Deux villages, Puyjérome et Lenville, dont il ne restait déjà plus de vestiges au XVIII^e siècle, mais dont l'emplacement était revendiqué par le seigneur en 1754, ne figurent plus aujourd'hui sur aucune carte ni même dans la mémoire des villageois voisins.

Paroisse de Puyjérome

On vient de le voir, la paroisse de Puyjérome est attestée au XII^e siècle. Les registres paroissiaux de Sigoulès font état d'une publication de bans dans la paroisse de Puyjérome en mai 1679. Les registres paroissiaux de

8. TARDE, 1981, p. 63.

9. ADD, 3 E 5438, f° 107, notaire Grilhé, vérification des limites du Clos de Monestier, 1759.

10. *Cartulaire de l'abbaye de Cadouin* (MAUBOURGUET, 1926, p. 73, LXXIII).

Puyguilhem, dont nous disposons, enregistrent de 1680 à 1688 plusieurs actes, mariages ou abjurations passés dans l'église de Puyjérome-le-Puyguilhem, ainsi qu'ensevelissements dans le cimetière. En 1687, un « Mémoire des églises à bastir à neuf » la signale en ruine et éloignée d'un quart de lieu du bourg. Les habitants proposent de la démolir et d'en utiliser les matériaux pour construire une nouvelle église dans Puyguilhem¹¹. En 1756, l'emplacement où se trouvaient l'église et le cimetière sont signalés comme « vacants¹² ». Au début du XIX^e siècle, il n'en reste qu'une parcelle¹³ plantée de peupliers et portant le nom occitan de *Pechgérolme*. Aujourd'hui les inévitables pins ont remplacé les peupliers et il ne reste aucune trace de l'église ni du cimetière.

Paroisse de Saint-Martin-de-Lenville

Dans le même acte, la prise de possession de la châellenie de Puyguilhem en 1754, la paroisse de Lenville, près de Monestier, est qualifiée de terrain « vacant où se trouvaient autrefois l'église et le cimetière ». Cette église figurait dans la donation citée précédemment sous le vocable de *Sancti Martini de Lenvila*. Lenville est représentée sur la carte de Belleyme, à la fin du XVIII^e siècle, en tant que paroisse ruinée. Elle n'a sans doute pas résisté à la concurrence de sa nouvelle voisine, la bastide de Villefranche, qui subsiste de nos jours sous le simple nom de La Bastide (commune de Monestier).

Population : le fouage de 1365

En 1365, le fils du roi d'Angleterre, Édouard, dit le Prince Noir, fait établir une liste des habitants de son domaine aquitain afin de les soumettre à un nouvel impôt¹⁴. Cet impôt s'établit sur chaque « feu » (foyer). Les chiffres qui suivent ne représentent donc pas le nombre d'habitants, mais de foyers. Les historiens le multiplient généralement par quatre pour obtenir une évaluation plus précise de la population. Les nobles et le clergé, n'étant pas soumis à l'impôt, ne sont pas comptabilisés ici. Les paroisses les plus peuplées sont en tête de liste. Que Sigoulès, l'actuel chef-lieu de canton, n'y figure pas ne peut qu'intriguer.

Le Pertus et la bastide de Beaulieu : 76 feux
Puyguilhem : 72
La Bastide de Villefranche et la paroisse de Lenville : 43
Fonroque : 41

11. VALETTE, 1976, p. 121.
12. ADD, 3 E 5437, notaire Grilhé.
13. Cadastre 1830, sec B n° 75.
14. HIGOUNET-NADAL, 1965.

Saint-Julien : 39
Thénac : 26
Sainte-Eulalie : 24
Coutures : 22
Sainte-Innocence : 21
Lestignac : 21
Cunèges : 21
Monestier : 20
Mescoules : 14
Monbos : 17

La population correspondant à 457 foyers s'élèverait donc à plus ou moins deux mille habitants.

Puyguilhem : une situation géopolitique particulière, entre Périgord anglais et Agenais français

Les bastides

Les rois de France n'ont cessé de vouloir annexer l'Aquitaine à leur royaume et particulièrement depuis le XII^e siècle qui a vu Henri Plantagenêt, époux d'Aliénor, duc d'Aquitaine, d'Anjou et de Normandie, s'emparer du pouvoir en Angleterre (1154). Au milieu du XIII^e siècle, les rois d'Angleterre-duc d'Aquitaine ont perdu beaucoup de terrain. La bataille de Bouvines, en 1214, marque la fin de leur domination. Cependant en 1259, le roi de France Louis IX (Saint-Louis) cède le Périgord, le Limousin et Cahors au roi d'Angleterre et, de plus, lui promet l'Agenais à la mort de son frère le comte de Toulouse.

En cette deuxième moitié du XIII^e siècle, la seigneurie de Puyguilhem se trouve dans une zone frontalière, entre Dropt et Dordogne, entre Périgord désormais anglais et Agenais encore français. La promesse faite par Louis IX n'est pas du goût des Agenais ni de son frère le comte de Toulouse, Alphonse de Poitiers, qui va donc peupler et renforcer ses possessions aux limites du Périgord. C'est ainsi que vont être édifiées les bastides « Alphonsines » de Sainte-Foy-en-Agenais (Sainte-Foy-la-Grande), Castillonès, Villefranche-du-Périgord, Villeréal et Eymet (en 1270). Le roi-duc en fait alors de même et de nombreuses bastides « anglaises » sont alors construites. Les plus connues sont Beaumont, Monpazier, Lalinde et Molières. Dans la seigneurie de Puyguilhem, quatre bastides apparaissent : Vaccaferra¹⁵ ou Vascaferra dans la paroisse de

15. TRABUT-CUSSAC, 1972, p. 57 et HIGOUNET, 1992, p. 31, 34-35.

Sainte-Eulalie en 1265 dont nous n'avons plus de trace, Fonroque, Villefranche et Beaulieu en 1284. Le nombre d'habitants des paroisses de la juridiction de Puyguilhem montre l'importance prise par ces villes nouvelles près d'un siècle après leur fondation. Pertus et la bastide de Beaulieu, Villefranche de Lenville, Fonroque et Sainte-Eulalie figurent dans le haut du classement. Fonroque est bien présente de nos jours, Villefranche de Lenville est identifiée à La Bastide.

La bastide de Beaulieu

Une bastide nommée *bello Loco* (Beaulieu) a été fondée par des officiers du roi-duc dans la paroisse de Pertus¹⁶. On peut ainsi lire qu'Henri le Waleys (ou Le Gallois), citoyen de Londres, était « le châtelain de Puyguilhem » et des bastides de Fonroque, Beaulieu et Villefranche ainsi que de celles de Beaumont et Molières¹⁷. Il est aussi fait mention du sceau de la bastide de *Bello Loco* autrement dit « Beau Lieu », en 1289¹⁸. Elle figure aussi dans le fouage de 1365. L'existence de cette ville nouvelle n'est donc pas contestable, même si elle ne figure sur aucune carte. Qu'est-il donc advenu de cette ville qui, avec le bourg de Pertus, était la plus peuplée de la seigneurie et comptait environ 300 habitants en 1365, soit 80 ans après sa fondation ? Pertus aujourd'hui est un hameau dont l'église a totalement disparu. Beaulieu aurait-elle tardivement avorté alors que le bourg ancien périlait lui aussi ? C'est peu probable. Et que penser de ce Sigoulès, inexistant à l'époque, qui est aujourd'hui le chef-lieu de canton ?

Urbanisation des bastides

On le sait, les fondateurs de villes neuves entouraient celles-ci de soins particuliers. Véritable urbaniste, l'agent du fondateur prévoyait tout, il en dessinait le plan à l'avance suivant un tracé précis et bien ordonné. Le contraste entre les ruelles étroites et sinueuses des bourgs médiévaux et le plan géométrique de la plupart des bastides est frappant. Il semble que la première ville à avoir été ainsi organisée suivant ce plan qui évoque les villes antiques soit Montauban en 1144. Le schéma de ces bastides s'organise généralement autour d'une place centrale d'où partent des rues carrossables et des ruelles piétonnières qui se croisent à angle droit. Ce plan n'est pas là seulement pour des raisons pratiques. On sent qu'une volonté esthétique a prévalu, comme en témoigne parfois le nom donné à ces fondations. Certaines portent le nom de grandes villes célèbres qui témoignent des ambitions des fondateurs : Barcelonne (Gers), Grenade (Garonne), Cologne (Tarn) ou Tocane (Toscane)

16. *Rôles gascons* (BÉMONT, 1900, n° 802).

17. *Rôles gascons* (BÉMONT, 1900).

18. *Rôles gascons* (BÉMONT, 1900, n° 1719).

en Dordogne. D'autres portent un nom évocateur tel Beauregard, Beaumont ou Beaulieu dans le cas qui nous intéresse. Charles Higounet¹⁹ note que les bastides ont été souvent créées à proximité d'un bourg déjà existant, sans doute dans le but d'y regrouper les habitats dispersés. Le regroupement a été effectif, mais parfois au détriment de l'ancien bourg. C'est le cas pour la bastide de Villefranche près de Lenville que certains pensaient avortée alors qu'en réalité, c'est l'ancienne paroisse qui a disparu.

Al Sigolés, Le Sigoulet, Sigoulès

Il est un autre lieu proche dont on a fait peu cas pour la bonne raison qu'il ne figure pas, ou du moins très rarement, dans les documents les plus anciens, c'est Sigoulès, ou plutôt Le Sigoulet ou Le Sigoulès, ainsi qu'il est nommé dans les textes antérieurs au XX^e siècle. Nous l'avons signalé, Sigoulès ne figure pas sur la liste des paroisses en 1365. Nous sommes donc face à un sérieux paradoxe. Beaulieu existe dans les textes, mais pas sur le terrain aujourd'hui. Sigoulès est bien présent sur le terrain, mais les documents administratifs les plus anciens l'ignorent. Il est cependant fait une fois état du Sigoulès en 1380 : « le Captal de Puch Agut étant alors seigneur d'Eymet et Bridoire va la même semaine Al Sigolés²⁰ »... Le lieu existait donc bien en même temps que Pertus et Beaulieu. Les siècles suivants, la paroisse dite de « Pertus et Beaulieu » devient celle de « Pertus-Le Sigoulès ». Beaulieu a disparu au profit du Sigoulès.

Les textes n'offrant aucune réponse définitive, même si une certaine évidence semble apparaître, nous avons décidé d'étudier le site en espérant que l'observation des lieux nous apporterait quelques informations. La ville est installée sur une hauteur à l'extrémité d'un plateau. On voit encore au tout début du XX^e siècle les habitants du village voisin, Cunèges, contester la place de chef-lieu de canton qu'on veut donner à Sigoulès en raison de la difficulté à y parvenir. La ville n'est accessible que d'un seul côté en raison de la forte déclivité qui la cerne en grande partie. La forte pente a été créée par deux ruisseaux qui y ont creusé leurs vallées. Ces vallées offrent donc, ce qui n'est pas négligeable, une protection et, de plus, permettent une vue dégagée sur les collines avoisinantes.

Nous espérions trouver quelques linteaux médiévaux, quelques vestiges romans ou gothiques qui nous auraient permis de mieux établir la fondation de ce bourg. La visite fut probante, mais c'est son plan (fig. 2) qui fut déterminant. L'urbanisme de Sigoulès est similaire à celui d'une ville nouvelle telle que nous l'avons précédemment décrite. Les rues se croisent à angle droit. Deux larges

19. « Les bastides du Périgord, une révision » dans HIGOUNET, 1992, p. 41.

20. LABORIE, ROUX et LESFARGUES, 2002, p. 121, VIII 3.

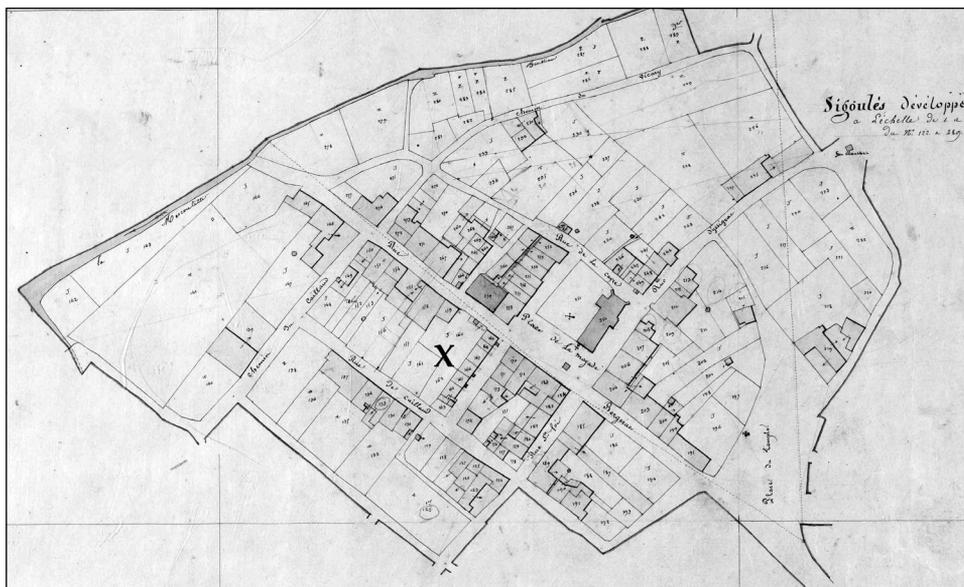


Fig. 2. Cadastre de Sigoulès, 1830.

artères perpendiculaires se rejoignent au centre. Nous avons bien sûr vérifié sur l'ancien cadastre que ces deux grandes voies rectilignes ne résultaient pas d'une modification du tracé ancien. Étrangement, la place « à couverts » emblématique des bastides est absente. On le sait, dans les bastides, l'église ne se trouve pas sur la place centrale, ce qui exclut la place de l'église actuelle, qui de plus était occupée par le cimetière. Où donc se trouvait la place centrale ?

Le plan de Sigoulès présente un plan assez semblable à celui de la bastide de Molières (fig. 3). Par comparaison on peut envisager qu'elle se soit trouvée sur l'actuelle place du Relais de poste. Il est en effet très étrange que bien qu'inscrite au cœur du bourg on n'y voit aucune façade, aucun « pignon sur rue ». Seuls y figurent l'arrière des édifices donnant sur les autres rues. Comment ce « vide » (marqué X sur le plan) peut-il s'expliquer ?

Lors de la révolte des croquants de 1637, le duc d'Épernon, gouverneur de la Guyenne, envoie son fils, le marquis de La Valette, réduire les insurgés. 4 000 croquants tenaient Bergerac, 6 000 étaient dans la campagne et 2 000 s'étaient retranchés dans le village de La Sauvetat-du-Dropt. Le 1^{er} juin La Valette les attaque, incendie une partie de la ville et fait massacrer les croquants. Suivant les textes, il est fait mention de 1 000 à 2 000 morts. Élie de Biran évoque la terrible répression et la poursuite des rebelles qui s'étaient réfugiés dans d'autres lieux²¹. La Valette va aussi occuper le château et la ville

21. BIRAN, 1877, p. 338.

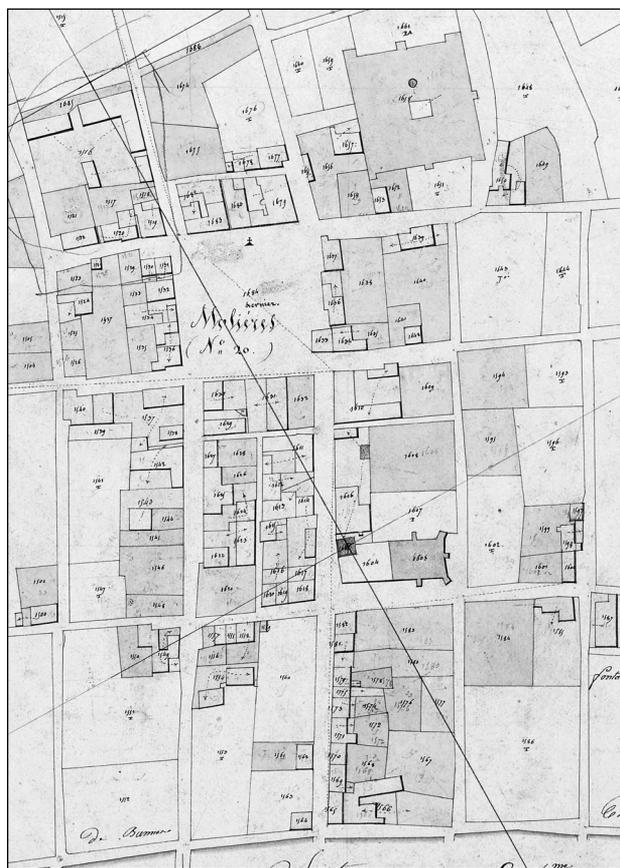


Fig. 3. Cadastre de Molières, 1830.

d'Eymet puis le château de Puységarnon. Il se dirige ensuite vers Bergerac. Les communes de Théobon et Puységarnon s'étaient, elles aussi, soulevées. Leur destin n'est pas évoqué, mais il est bien évident que La Valette n'a pas laissé faire et s'est rendu maître des lieux avant son arrivée à Bergerac, où les croquants capitulent. Dans un procès qui opposa plus tard La Valette à Léon de Laval de Madaillan ²², qui était à la tête des révoltés, mais avait réussi à quitter La Sauvetat à temps, il est fait état de « la démolition de Sigoulès » que fit La Valette lors de son passage. Cette destruction aurait-elle concerné cette partie du bourg ?

22. ANDRIEU, 1894, p. 41.

Autre argument en faveur de la « bastide de Sigoulès » : un fondateur de bastide, Bertrand de Panissals

Un certain Bertrand de Panissals, agent du sénéchal de Gascogne pour le roi d'Angleterre, Jean de Grailly, est connu pour avoir été le promoteur et le constructeur de trois bastides : Roquépine (1283), Molières (1278-1284) et Monpazier (1285). Qui était-il et d'où venait-il ?

Les Panissau ou Panissals figurent dans les rôles gascons, les reconnaissances féodales et le cartulaire de Cadouin. Ces textes nous permettent de les localiser au XIII^e siècle. En 1274, Bertrand de Panissau et ses frères rendent hommage au roi d'Angleterre pour leurs biens à Puyguilhem, mais en excluent leurs possessions à Lestignac et à Lenville²³. Puyguilhem, Lenville et Lestignac sont proches de Sigoulès.

En 1304, Bertrand de Panissau, prisonnier de guerre, chevalier, ayant perdu à cause des Français ses biens aux environs du Sigoulès et vers le Dropt, reçoit une « indemnité » de 50 livres d'Édouard 1^{er}²⁴. Bertrand est lieutenant pour le roi d'Angleterre entre Dropt et Dordogne en août 1281, bailli de Monpazier en 1286, bailli de Lalinde et Molières de 1287 à 1290, bailli de Molières de 1303 à 1304.

En avril 1484, un seigneur de Panissau rend hommage au seigneur de Puyguilhem en lui offrant une paire de gants blancs²⁵. En 1585, « Jean

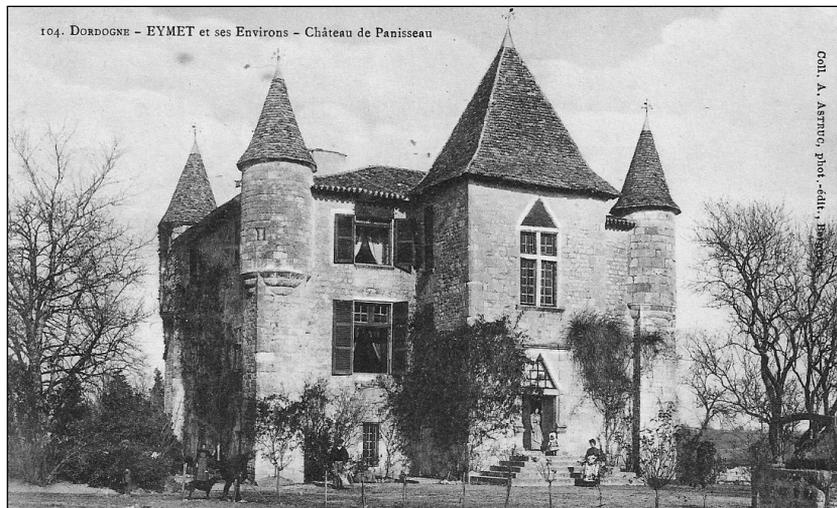


Fig. 4. Château de Panisseau (Thénac).

23. Reconnaissances féodales, 20 mars 1274 (BÉMONT, 1914, p. 94, n° 265).

24. TRABUT-CUSSAC, 1972, p. 116.

25. Archives départementales de la Gironde, C 2271, aveu et dénombrement de Puyguilhem, 1767, f° 200.

d'Alba, sieur de Panissau, capitaine protestant, prit Beaumont et pilla la ville et brûla quelques maisons²⁶ ». On trouve en 1596 et 1597 un « Gabriel d'Alba, seigneur de Panissauld, entre Dordogne et Gardonnette, et y demeurant²⁷ ».

Il existe à quelques kilomètres de Sigoulès sur la commune de Thénac, un château de Panisseau (fig. 4). Il semble bien être celui que les Français avaient confisqué au fidèle serviteur du roi-duc. Son architecture, bien que remaniée au XIX^e siècle, présente les caractéristiques d'une maison forte et une fenêtre trilobée aujourd'hui bouchée (fig. 5). Il n'est donc pas présomptueux de penser que Bertrand ait été aussi le promoteur de la bastide de Beaulieu située à seulement six kilomètres de son domaine.

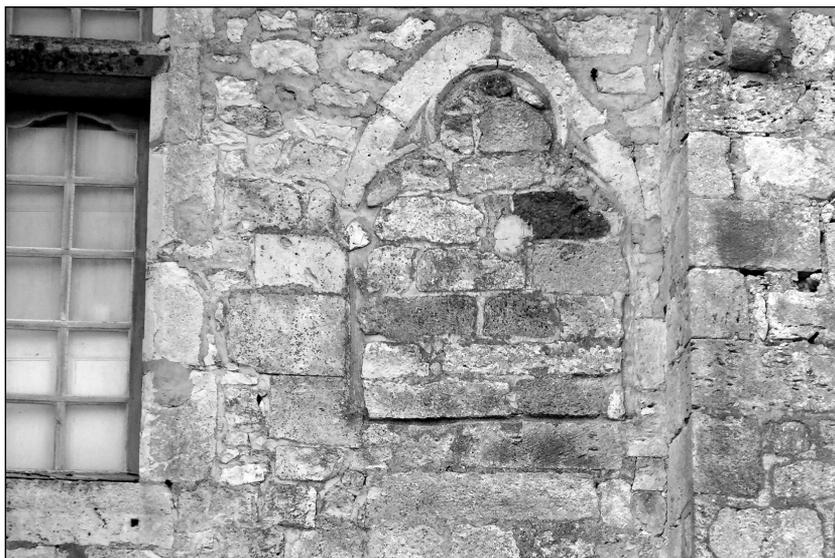


Fig. 5. Château de Panisseau (Thénac), fenêtre trilobée.

Conclusion

Peut-on raisonnablement supposer que Sigoulès et la bastide de Beaulieu ne sont qu'une et même ville comme le laisse suggérer le plan et la chronologie des actes ? Comment expliquer autrement le tel développement d'une ville inconnue des documents administratifs de l'époque ? Et comment expliquer la totale disparition de la bastide de Beaulieu, rayée de la carte malgré son départ encourageant ? Reste le problème de cette appellation

26. TARDE, 1981, p. 284.

27. ADD, J 2127, vente d'un moulin par B. de Larmandie à G. d'Alba.

« Beaulieu » qui est depuis bien longtemps oubliée. Ce nom honorifique dont les fondateurs l'avaient baptisée n'a sans doute pas réussi à supplanter celui que ce lieu portait peut-être auparavant, « le Sigoulet », et qui n'évoque sans doute qu'une banale plantation de seigle.

C. P.

Sources et bibliographie

- ANDRIEU Jules, 1894. *Madaillan de la Sauvetat et les ducs d'Epéron* (bibliothèque municipale Bordeaux).
- BÉMONT Charles (éd.), 1900. *Rôles gascons*, t. 2, 1273-1290, Paris, Imprimerie nationale (consultable sur gallica.bnf.fr).
- BÉMONT Charles, 1914. *Recueil d'actes relatifs à l'administration des rois d'Angleterre en Guyenne au XIII^e siècle : recogniciones feodorum in Aquitania*, Paris, Imprimerie nationale.
- BIRAN Élie de, 1877. « Soulèvement des croquants en Périgord (1636-1637) », *BSHAP*, t. IV.
- CHAMPEVAL J.-B., 1901. *Cartulaire de l'abbaye d'Uzerche (Corrèze) : avec tables, identifications, notes historiques, du X^e au XIV^e siècle*, Paris, éd. A. Picard.
- GOURGUES vicomte A. de, 1873. *La Dordogne, dictionnaire topographique du département*, Paris, Imprimerie nationale.
- HIGOUNET Charles, 1992. *Villes, sociétés et économies médiévales*, Bordeaux, éd. FHSO.
- HIGOUNET-NADAL Arlette, 1965. *Un dénombrement des paroisses et des feux de la sénéchaussée de Périgord en 1365*, Paris.
- LABORIE Yan, ROUX Jean et LESFARGUES Bernard, 2002. *Le Livre de Vie, 1379-1382*, Gardonne, éd. Fédérop.
- LAURENT Jean-Paul, 1948. *Géographie historique du Périgord du milieu du XIII^e s. à la fin du XVI^e s. Les châtelainies périgourdines*, Paris (consultable aux ADD, BIB A 1404).
- MAUBOURGUET Jean, 1926. *Cartulaire de l'abbaye de Cadouin*, Bayac, éd. Roc de Bourzac (rééd.).
- TARDE Jean, 1981. *Les Chroniques de Jean Tarde*, éd. Laffitte Reprints.
- TRABUT-CUSSAC J. P., 1972. *L'administration anglaise en Gascogne, 1254-1307*, Paris / Genève, éd. Droz.
- VALETTE Jean, 1976. « Étude sur l'état des églises du Périgord et sur le nombre des nouveaux convertis », *BSHAP*, t. CIII.

Le château de Pluviniers à Piégut-Pluviers

par Hervé LAPOUGE

Au nord-est de Piégut, le château de Pluviniers ou de Fornel (fig. 1), situé au centre du bourg de Pluviers, en face de l'église Saint-Étienne et en bordure de la route reliant Nontron, en Dordogne, et Saint-Mathieu, en Haute-Vienne, est un bel exemple de ces manoirs périgordins édifiés au XVI^e siècle. La proximité du Limousin apparaît notamment dans l'usage du granit dont la dureté empêche la sculpture d'éléments de décor complexes.



Fig. 1. Pluviniers au début du XX^e siècle.

Une solide tour circulaire flanque la façade (fig. 2). Elle contient l'escalier (fig. 3) qui dessert les étages. Elle s'ouvre au rez-de-chaussée par une simple porte dont le linteau porte un écu à pointe sans mention apparente (fig. 4). Le haut de l'escalier est voûté d'ogives retombant sur une colonne centrale ; les ogives reposent sur quatre corbeaux arrondis. Deux corbeaux sont sommairement sculptés de visages (fig. 5).



Fig. 2. La tour.



Fig. 3. L'escalier de la tour.

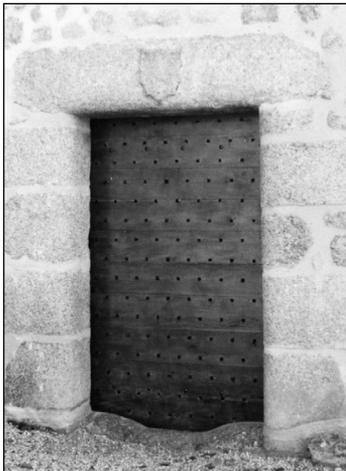


Fig. 4. La porte de la tour et son écu.



Fig. 5. Ogives et corbeaux sculptés de l'escalier.

Une tourelle en surplomb renferme un petit escalier conduisant à une pièce située au-dessus de l'escalier. Cette pièce est également voûtée d'ogives. Près de la fenêtre a été retrouvé un bol en étain pris très curieusement dans le mur. De simples pierres plates, encastrées dans le mur, permettent d'accéder au grenier.

Le rez-de-chaussée du logis comprend deux pièces généreusement éclairées par des ouvertures pratiquées aux XVIII^e et XIX^e siècles. À l'étage, on retrouve ces deux pièces s'ouvrant sur l'escalier. Dans le mur extérieur, on aperçoit encore l'encadrement des grandes fenêtres d'origine, aujourd'hui obturées. Au second étage, une vaste pièce occupe tout l'espace.

Au XVII^e ou au XVIII^e siècle, le logis a été allongé d'un corps de bâtiment en légère saillie.

Le rez-de-chaussée du logis s'ouvre, à l'opposé de la tour, d'une porte arrondie surmontée d'un écu sans mention, entouré d'une cordelière (fig. 6).

La tour est couverte de tuiles plates, alors que le logis possède un toit plat à tuiles rondes, comme la plupart des maisons alentour.

Une cave voûtée court sous la demeure (fig. 7).

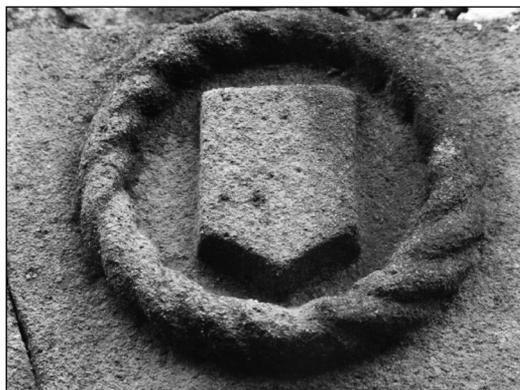


Fig. 6. Écu au-dessus de la porte du logis.

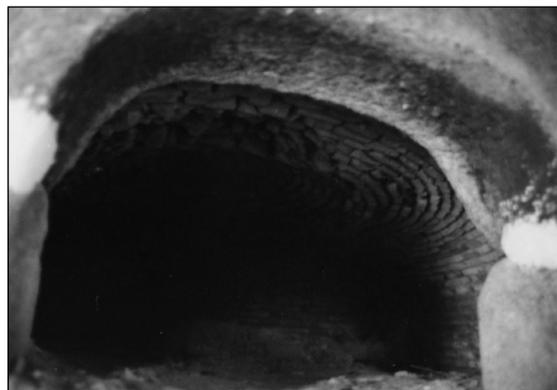


Fig. 7. Cave voûtée.

Sur la grange (fig. 8), une pierre, qui semble rapportée, est ornée d'un blason portant la date de 1607 et des initiales difficilement lisibles (fig. 9).

À l'origine, la demeure est celle de la famille de Pluviniers dont l'un des membres, le troubadour Jean de Pluviniers, aurait chanté jadis, selon la chronique locale, les charmes de son village.

Elle passe ensuite aux Fornel. En effet, Paul de Fornel, gentilhomme ordinaire et homme d'armes du prince de Salerne, ayant reçu le 27 septembre 1558 du maréchal de Brissac commission de maréchal des logis de l'infanterie



Fig. 8. Grange.



Fig. 9. Pierre sculptée de la grange.

italienne, épouse suivant contrat du 22 octobre 1562, ratifié par son père, à Bologne, le 15 décembre de la même année, Marie de Pluviers ou de Pluviniers.

La famille de Fornel, dont les armes sont « d'azur au vol d'or », puise ses origines dans les États pontificaux. Établie dans le Languedoc au début du XVI^e siècle, elle vient rapidement s'installer dans le Périgord pour y fonder de nombreuses branches, alliées à de multiples familles nobles de l'Angoumois. Ainsi, du XVI^e au XIX^e siècle, les Fornel titrent : seigneur de La Grelière (Pluviers), de Limérac (Marthon), de La Faucherie, de La Laurencie, de Malègue, de Minzac et autres lieux...

Au XIX^e siècle, la famille Faure-Dumaine devient propriétaire du château et du domaine agricole qui en dépend alors.

Pierre Faure-Dumaine (1769-1843), fils cadet de Jean Faure, sieur du Maine (au nord-est de Saint-Pardoux-la-Rivière), marchand, et de Marie Delapouyade, épouse Marguerite Lajassée (ou La Jassex) le 18 mai 1790 suivant contrat passé devant maître Grolhier, notaire à Nontron, le 5 mai 1790 au château de La Vallade, paroisse de Romain.

Le couple a quatre enfants : Jean, Pierre, Pierre-Vincent-Justin et Marguerite. Il réside alors au château de Pluviniers. Marguerite Lajassée teste le 13 avril 1823, veille de son décès, devant maître Puibaraud, notaire à Pluviers. Elle donne et lègue la jouissance et l'usufruit de ses biens meubles, immeubles et effets à son mari, « pour preuve de l'amitié et de l'attachement » qu'elle a pour lui et « nomme et institue pour héritiers » ses quatre enfants.

Pierre Faure-Dumaine, adjoint puis maire de la commune de Pluviers (qui deviendra Piégut-Pluviers en 1862), meurt le 22 octobre 1843 à l'âge de 74 ans.

Le 14 décembre 1843, un jugement du tribunal civil de Nontron désigne maître Marvaud, notaire à Saint-Barthélemy-de-Bussière, pour procéder au partage des biens, forts conséquents, de Pierre Faure-Dumaine et de son épouse

entre leurs cohéritiers (les trois fils et Pierre-Adrien Soury, fils de Marguerite Faure-Dumaine, décédée au moment du partage, et Léonard Justin Soury, propriétaire à Marval).

Enfin, le 14 juillet 1844, après estimation et répartition en quatre lots égaux du patrimoine familial, le tirage au sort attribue le premier de ces lots, essentiellement composé du château de Pluviniers avec terres et dépendances, à Pierre-Vincent-Justin Faure-Dumaine, propriétaire et marchand, alors domicilié à Saint-Saud-Lacoussière.

Le 10 août 1864, par devant maître Sarlange, notaire à Saint-Barthélemy-de-Bussière, Pierre-Vincent-Justin Faure-Dumaine, époux de Anne-Pétronille-Eugénie Martinot, vend en deux parties son domaine de Pluviers.

La famille Marcillaud qui occupe une partie du château en perpétuel son usage à vocation agricole. Par alliance, les familles Vilette et Viroulaud lui succèdent.

De son côté, François Soumagnes épouse, suivant contrat du 14 juin 1866 passé devant maître Sarlange, Marguerite « en famille Anaïs » Roux (30/09/1845-28/07/1930), fille de Jean Roux et de Catherine Danthieux. La partie du château qu'occupe le couple, et qui comprend notamment la tour, devient alors un relais de diligences et une auberge.

La fille unique de François et de Marguerite, Marie-Amélie Soumagnes (12/05/1873-07/01/1956), mariée le 9 février 1896 à Pierre Métifeu, hérite ensuite de la propriété.



Fig. 10. Pluviniers avant restauration.



Fig. 11. Pluviniers après restauration par la famille Bost.

De cette dernière alliance naissent deux enfants : Joseph dit Ernest et Marie-Louise (04/05/1905-1980) qui, par son mariage le 30 juillet 1932 avec Gabriel Bost (27/04/1903-1986), fait passer la demeure au sein de cette dernière famille ; laquelle eut le bon goût de réunifier et de restaurer la demeure avec une incontestable réussite (fig. 10 et 11).

H. L.

Sources

État civil commune de Piégut-Pluviers.

Inventaire sommaire des Archives départementales antérieures à 1790.

Archives et actes notariés privés.

NADAUD Joseph, 1863-1872. *Nobiliaire du diocèse et de la généralité de Limoges*, t. II, Limoges, imprimerie De Chapoulaud frères (publié sous les auspices de la Société archéologique et historique du Limousin par l'abbé A. Leclerc).

Montaigne et ses lecteurs

par Gérard FAYOLLE

Du 19 au 11 juin, a eu lieu à Périgueux la « Fête de l'histoire », organisée par le service Ville d'Art et d'histoire. La deuxième édition de cette fête avait cette année pour thème « Montaigne, gentilhomme dans son siècle, penseur du temps présent ». Outre de nombreuses festivités (itinérances artistiques, expositions, parades musicales, banquet...), plusieurs conférences furent proposées au public. Comme l'an passé, la SHAP s'est investie dans cet événement : voici le texte de la conférence présentée le 10 juin dans notre salle de réunions.

L'œuvre de Michel de Montaigne, *Les Essais*, est devenue un des grands succès mondiaux de l'édition. Pourtant, si l'on en croit leur auteur, ce n'était pas le but poursuivi. Alors qu'il se retirait, en 1571 dans sa propriété du Périgord, loin des charges publiques et de leurs tracasseries, il n'aspirait pas à la gloire littéraire ou à un supplément de notoriété. Il voulait écrire pour son plaisir personnel et pour quelques amis.

Ce projet très modeste, au titre d'ailleurs lui-même modeste et prudent, allait pourtant attirer dès sa parution de nombreux lecteurs et il appellera constamment le succès, en France, bien sûr, mais aussi, bien au-delà de nos frontières. De plus, le livre de Montaigne a séduit un public exigeant et d'une grande diversité d'opinions. Le survol des diverses éditions des *Essais* et de divers commentaires écrits durant plus de quatre cents ans de présence chez les libraires en témoignent.

I. Un projet initialement dépourvu d'ambition



Fig. 1. Michel de Montaigne
(lithographie, coll. SHAP, iconothèque, BA 50).

Montaigne (fig. 1) explique à plusieurs reprises la modestie de son projet d'écriture. Mais outre les raisons philosophiques qui le conduisent à l'envisager ainsi, on peut aussi imaginer le contexte de l'époque qui ne favorise certainement pas l'édition et la diffusion d'ouvrages. Dans les années 1580, la paix civile a bien été rétablie, notamment au traité du Fleix, mais cette paix est fragile. Pour la huitième fois, la guerre civile reprend en 1585 et va durer jusqu'à l'Édit de Nantes en 1598. L'écrivain est mort en 1592. Il est sans doute difficile, même si la littérature est parfois un refuge, d'imaginer des foules de lecteurs et de commentateurs dans un pays ravagé et déchiré.

Mais ce sont d'autres raisons qu'invoque Montaigne lorsqu'il parle de ses ambitions limitées. Et ceci dès qu'il s'adresse au lecteur : « Je n'y ai aucune préoccupation de ton service, ni de ma gloire. Je l'ai consacré à la commodité

particulière de mes parents et mes amis... » Voilà le lecteur prévenu. Il reviendra sur la question : le livre, indique-t-il dans « le démenti », « ne s'occupe que de moi qui est un membre de ma vie, qui ne s'occupe pas des tiers et n'a pas de fin extérieure comme les autres livres ».

Montaigne l'a dit et répété, il est lui-même le sujet de son livre. Et en l'écrivant, c'est à lui qu'il s'adresse. « Nous autres principalement, qui vivons une vie privée que nous sommes les seuls à voir ». Et plus loin, dans le même chapitre sur le repentir : « J'ai mes lois et mon tribunal pour juger de moi, et je m'y adresse plus qu'à d'autres ».

Il est donc convaincu que ce livre sera unique en son genre et que sans doute, il n'offrira pas d'intérêt. « C'est le seul livre au monde de son espèce : le dessein en est bizarre et extravagant. Il n'y a rien dans ce travail qui soit digne d'être remarqué... »

On sait que de nombreux lecteurs et non des moindres trouveront aussi que ce livre « est le seul au monde de son espèce » mais ils ne seront pas d'accord pour dire qu'il n'est pas digne d'être remarqué, tout au contraire.

On peut d'ailleurs se demander si Montaigne est tout à fait sincère lorsqu'il écrit que finalement son livre ne devrait pas attirer l'attention. Son propos se nuance et il lui arrive quand même de penser à ses éventuels lecteurs. Il lui arrive même de parler de son public, car il sait bien que son livre est édité, qu'on le trouve, comme on dit aujourd'hui, dans « toutes les bonnes librairies », et qu'il connaîtra, nous le verrons, le succès. Il le reconnaît d'ailleurs, lorsqu'il parle de la vanité : « Amusante extravagance : beaucoup de choses que je ne voudrais dire à personne, je les dis au public, et, sur mes plus secrètes connaissances ou pensées, je renvoie mes amis les plus intimes à la boutique du libraire ».

Il notera que sa notoriété littéraire s'étend au loin, et que s'il participe aux frais d'édition, il empoche des droits d'auteur, souvent loin de chez lui : « Dans mon pays de Gascogne on considère comme une drôlerie de me voir imprimé. Autant la connaissance que l'on prend de moi s'éloigne de mon gîte, autant ma valeur s'améliore. Je paie les imprimeurs en Guyenne, ailleurs ils me paient¹ ». Si Montaigne veut bien rappeler que nul n'est prophète en son pays, il évoque quand même ses succès littéraires, loin de sa chère Gascogne. Pas mal pour un livre qui ne devait être réservé qu'à son propre usage !

Et pas mal pour un livre dont il ne pensait pas qu'il ferait une longue carrière ! Car Montaigne paraît bien convaincu que son texte ne mérite pas d'accéder à la postérité. Il le prouve en écrivant en langue française. Il pense que cette langue n'a que peu d'avenir : « J'écris mon livre à peu d'hommes et à peu d'années. Si c'eût été une matière de durée, il l'eût fallu commettre à un langage plus ferme : selon la variation continuelle, qui a suivi la nôtre jusques à cette heure, qui peut espérer que sa forme présente soit en usage d'ici à cinquante ans ? Il écoule tous les jours de nos mains : et depuis que je vis, s'est altéré de moitié. » Pour Antoine Compagnon, Montaigne « parle sérieusement lorsqu'il conclut de l'évolution du français durant sa vie à l'improbabilité qu'on le lise longtemps. Il s'est heureusement trompé sur ce point² » (notons que l'on pourrait reprendre aujourd'hui en 2016 les inquiétudes de Montaigne qui déplorait une langue française qui s'altérait très vite). En tout cas, le choix du français dans les années 1580 prouve bien, comme il le précise, qu'il n'écrivait pas pour l'éternité. Ce choix prouve cependant qu'il s'adressait à un public déterminé. Selon Antoine Compagnon, « si Montaigne, qui a parlé le latin avant le français, écrit en français c'est parce que cette langue est celle du public qu'il souhaite ». Et Compagnon de poursuivre : « Si Montaigne a décidé d'écrire en français, c'est bien parce que ses lecteurs rêvés sont des femmes, moins familières des langues anciennes que les hommes³ ». Cette hypothèse, si nous l'acceptons, nous conduirait à affirmer que Montaigne écrivait tout

1. Chapitre sur le repentir.
2. COMPAGNON, 2013.
3. COMPAGNON, 2013.

simplement pour les femmes de son temps. Disons pour les femmes et pour quelques amis. C'est déjà une belle ambition !

Quelles que soient les motivations de l'auteur, on peut aujourd'hui reconnaître son apport unique dans la vie littéraire, comme le disait l'auteur anglais Sarah Bakewell en 2010 : « Cette idée, écrire pour soi pour tendre aux autres un miroir où ils reconnaissent leur propre humanité, n'a pas toujours existé. Il a bien fallu l'inventer. Et, à la différence de maintes inventions culturelles, on peut l'attribuer à une seule personne : Michel Eyquem de Montaigne ; noble, magistrat et viticulteur qui vécut dans le Périgord de 1533 à 1592⁴ ».

II. Un succès d'édition

Montaigne a déjà publié en 1569 la théologie de Raymond Sebond et en 1571 les œuvres de son ami La Boétie. Mais les *Essais* vont l'accaparer jusqu'à sa mort en 1592. D'édition en édition, il en modifie sans cesse le contenu.

La première paraît à Bordeaux en 1580, chez l'éditeur Simon Millanges, puis en 1582 chez le même éditeur⁵. Puis viennent les éditions parisiennes, comme celle de 1588, à Paris, chez Abel L'Angelier dont un des exemplaires va devenir ce que l'on appelle « l'exemplaire de Bordeaux ».

L'exemplaire de Bordeaux

Cet exemplaire mérite une place à part dans l'histoire de l'édition car il a fait l'objet de très nombreux et très importants ajouts au texte antérieur, ajouts écrits pour la plupart de la main même de Montaigne et augmenté d'un troisième livre. Cette édition étudiée par Pierre Botineau⁶ est d'autant plus précieuse qu'elle sera la dernière que l'auteur ait achevée. Pierre Botineau donne les précisions suivantes : « quelques chiffres permettent de se rendre compte de la tâche accomplie par l'ancien maire de Bordeaux entre 1588 et 1592 : les seules additions représentent sans doute l'équivalent d'un tiers du texte publié en 1588 ; il y a par ailleurs plus de 3 000 modifications et le nombre de citations passe de près de 900 à plus de 1 300, dont, en définitive, plus de 1 250 en latin, les autres étant par ordre d'importance numérique décroissante, en italien, français, langue d'oc et une seule, espagnol. Montaigne a supprimé, en les raturant les 29 sonnets de La Boétie insérés jusque-là dans les *Essais* ».

Ce très précieux exemplaire appelé parfois à juste titre « le manuscrit de Bordeaux » car il s'agit d'une véritable réécriture de l'œuvre, a été acheté lors

4. BAKEWELL, 2010.

5. Millanges fut l'éditeur des essais du physicien du Bugue Jean Rey en 1630.

6. BOTINEAU et LOURENÇO, 1992.

d'une vente publique en 1991 pour la bibliothèque municipale de Bordeaux, chez Drouot, par la ville avec le soutien du ministère de la Culture pour la somme de 1 470 000 francs (210 000 euros).

L'exemplaire de Bordeaux apparaît comme un document capital. Pierre Botineau nous explique pourquoi. « Il convient de considérer l'Exemplaire de Bordeaux, non comme la version définitive des *Essais*, mais seulement comme un registre des ultimes réflexions sur l'homme et sur lui-même du philosophe, comme un témoin de ses dernières recherches et hésitations, un miroir d'autant plus précieux qu'il permet [...] de suivre la pensée dans sa genèse et son cheminement et de voir le texte admirable sortir progressivement de sa gangle⁷ ».

L'édition des *Essais*

Montaigne pensait que son texte, puisqu'il était écrit en français n'aurait pas une longue vie. Il se trompait. Tant mieux. Son texte est arrivé jusqu'à nous grâce à de multiples éditions.

En 1580, l'éditeur bordelais tire une première édition estimée à cinq ou six cents exemplaires qui seront vite vendus (cette édition a toujours du succès puisqu'en décembre 2015 un exemplaire a été mis à prix lors d'une vente chez Drouot à Paris 250 000 euros). Même succès de la deuxième édition deux ans plus tard. En 1587, c'est Jean Richer, éditeur parisien, qui publie une édition enrichie. En tout cas, le succès est déjà reconnu. Un bibliographe, La Croix du Maine, présente alors Montaigne comme le seul auteur qui mérite une place aux côtés des anciens⁸. Montaigne sera étonné par le nombre de ses lecteurs, dont Henri III qui le félicitera lors de leur rencontre (Henri de Navarre, futur Henri IV, que Montaigne reçoit à deux reprises sur ses terres, sera aussi un admirateur).

L'ouvrage va donc poursuivre sa carrière de best-seller avec une nouvelle édition en 1588 chez Abel L'Angelier. Puis la vie de l'ouvrage suivra un nouveau cours avec l'intervention de la jeune Marie de Gournay, admiratrice de l'écrivain et passionnée d'édition, qui travaillera à la fin de la vie de Montaigne à une édition qui paraîtra en 1595, trois ans après la mort de Montaigne. C'est cette version sur laquelle Marie de Gournay a travaillé avec passion, qui sera régulièrement rééditée pendant plus de trois siècles. C'est seulement en 1906 que Strowski publiera une version fondée sur l'exemplaire de Bordeaux.

Nous savons que l'ouvrage a été mis à l'index en 1676, interdit valable bien sûr dans tous les pays catholiques. Il restera frappé d'interdit jusqu'en 1854. Cependant, il trouve quand même des lecteurs francophones. En 1724, le réfugié Pierre Costes le publie à Londres en français. Il a d'ailleurs déjà

7. BOTINEAU et LOURENÇO, 1992.

8. BAKEWELL, 2010.

été édité hors de France, comme à Leyde en 1602, ou à Anvers en 1617, à Bruxelles et à Amsterdam en 1659, La Haye en 1727, Londres en 1745 et 1754. C'est ce qu'indique l'Inventaire des fonds Montaigne conservés à Bordeaux et inventoriés par l'archiviste Louis Desgraves. Mais à côté de ces éditions en langue française paraissent des traductions. La première traduction en langue anglaise date de 1603. Il convient de rappeler qu'à partir de la Révolution, les éditions se multiplient en France et plus encore après la levée de l'interdit. L'inventaire de Louis Desgraves démontre le succès permanent de l'ouvrage, édité par les universités américaines et partout dans le monde, puis sous des formes populaires, en classiques pour les lycéens, en livres de poche comme dans les études pour spécialistes, les publications pour bibliophiles ou encore la Pléiade dès 1939 où l'édition de Marie de Gournay paraît en 2007.

III. Quelques lecteurs célèbres

Il se trouve qu'à chaque époque de notre histoire littéraire, le texte des *Essais* a trouvé des lecteurs, très souvent des admirateurs et parfois de sévères critiques. Mais Montaigne n'est jamais oublié. Son œuvre ne connaît pas le purgatoire dont sont parfois punis certains auteurs.

Sarah Bakewell dans son livre très complet présente les grandes écoles de pensée qui ont été successivement ses lectrices. Après les premiers lecteurs « qui louaient sa sagesse stoïcienne », viennent les admirateurs de Descartes et de Pascal qui le trouvent ou « fascinant » ou « répugnant ». Les libertins du XVII^e siècle reconnaissent en lui un semblable. Au siècle suivant, les auteurs des Lumières admirent son scepticisme comme ensuite les romantiques qui apprécient sa liberté de ton. Sarah Bakewell nous dit aussi que les moralistes du XIX^e siècle « réussirent à le réinventer sous les traits d'un monsieur aussi respectable qu'eux ». Cet écrivain anglais nous dit que les essayistes de son pays et les philosophes, même « accidentels », furent ses lecteurs pendant quatre siècles. Et elle cite aussi, sans jamais donner de noms, « les interprètes de la fin du XX^e siècle qui, partant d'une poignée de mots de Montaigne, échafaudèrent des constructions extraordinaires » et de conclure avec son humour britannique : « En cours de route nous en avons croisé qui estimaient qu'il écrivit trop sur son système urinaire, ceux qui pensaient que son style avait besoin d'être retouché, et ceux qui le trouvaient trop chochette, sans oublier ceux qui virent en lui un sage, ou un second moi, si proche qu'ils ne savaient plus trop s'ils lisaient les *Essais* ou les écrivaient eux-mêmes ».

Mais, parmi tous les lecteurs qu'elle cite, retenons son compatriote, un lecteur de poids, le grand Shakespeare. Elle indique en effet : « Shakespeare fût parmi les premiers lecteurs des *Essais* en traduction. Peut-être même a-t-il lu des parties du manuscrit avant qu'il ne fût donné à l'imprimeur ; on discerne vaguement des échos de Montaigne dans Hamlet ».

Les grands noms de la littérature figurent donc dans le cercle de ces lecteurs aussi nombreux que divers. On connaît la sentence de Pascal : « Le sot projet qu'il a de se peindre, et cela non pas en passant et contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir, mais par ses propres maximes et par dessein premier et principal. Car de dire des sottises par hasard et par faiblesse, c'est un mal ordinaire, mais d'en dire par dessein c'est ce qui n'est pas supportable⁹ ». Voltaire prend avec plaisir le contre-pied de Pascal : « Le charmant projet que [...] Montaigne a eu de se peindre naïvement comme il a fait : car il a peint la nature humaine [...] un gentilhomme campagnard du temps de Henri III, qui est savant dans un siècle d'ignorance, philosophe parmi les fanatiques, et qui peint sous son nom nos faiblesses et nos folies, est un homme qui sera toujours aimé¹⁰ ».

Comme Pascal, Nicolas Malebranche se méfie de Montaigne dont il redoute le charme : « Ses idées sont fausses, mais belles. Ses expressions irrégulières ou hardies, mais agréables¹¹ ». Le philosophe chrétien dénonce le danger : « Il n'est pas seulement dangereux de lire Montaigne pour se divertir [...] parce que ce plaisir est plus criminel qu'on ne pense [...] et qu'il ne fait qu'entretenir et que fortifier les passions ; la manière d'écrire de cet auteur n'étant agréable que parce qu'elle nous touche, et qu'elle réveille nos passions d'une manière imperceptible¹² ». Malebranche écrit en 1674 ; en 1676, les *Essais* seront mis à l'index.

Les philosophes des Lumières seront, on s'en doute, beaucoup plus proches de Montaigne sans être des admirateurs béats. Diderot le cite dans ses nombreux écrits et Rousseau a annoté son exemplaire des *Essais* qui se trouve aujourd'hui à l'université de Cambridge. Mais il n'éprouve pas une totale admiration. Il est même sévère : « Je mets Montaigne à la tête de ces faux sincères qui veulent tromper en disant vrai. Il se montre avec des défauts, mais il ne s'en donne que d'aimables¹³ ». Plus tard, Georges Sand se dira parfois « blessée » par les propos de Montaigne sur les femmes mais reconnaît avoir été charmée par le récit de son amitié avec La Boétie¹⁴. De même que Lamartine : « tout ce que j'admire en lui, c'est son amitié pour La Boétie », écrit-il à un ami.

Arrivons à Flaubert. Il écrit lui aussi à un ami : « Mais ne le lisez pas, comme les enfants lisent, pour vous amuser, ni comme les ambitieux lisent, pour vous instruire. Non. Lisez pour vivre¹⁵ ». En revanche, Jules Michelet n'est pas tendre ; écoutons encore Sarah Bakewell : « L'historien Jules

9. *Pensées.*

10. *Lettres philosophiques.*

11. *De la recherche de la vérité.*

12. *De la recherche de la vérité.*

13. *Confessions.*

14. *Histoire de ma vie.*

15. *Correspondance.*

Michelet, un des plus rudes critiques que Montaigne ait jamais trouvés, pensait que la faute en était que Montaigne avait reçu une éducation trop libre, destinée à produire “un idéal faible et négatif” de l’être humain, plutôt qu’un héros ou un bon citoyen¹⁶ ».

Soulignons encore cette diversité d’opinions en citant, plus près de nous, André Gide : « À quel point je le fais mien [...] il me semble que c’est moi-même¹⁷ ». On retrouve une proximité plus spectaculaire encore entre Montaigne et un de ses lecteurs avec le livre que lui consacre Stephan Zweig pendant la dernière guerre. Juif autrichien réfugié en Amérique du Sud, il recherche la paix intérieure en écrivant sur Montaigne. Lui qui l’avait lu dans sa jeunesse sans y prêter une très grande attention découvre alors une proche parenté, à cause de la guerre qui ravage l’Europe : « Ce n’est que quand le destin nous rendit frères que Montaigne m’apporta son aide, sa consolation, son amitié irremplaçable¹⁸ ». Le fugitif va tirer de son étude un certain nombre de règles de vie : « Être libre de la vanité, ou être libre des habitudes, ou encore être libre des ambitions et de toute forme d’avidité et [...] la liberté devant la mort ». Stephan Zweig se suicidera en 1942.

IV. Montaigne aujourd’hui

On ne peut citer tous les travaux consacrés aujourd’hui à Montaigne. Nous devons signaler, bien sûr, nos compatriotes aquitains, comme le *Montaigne à cheval* de Jean Lacouture et le *Montaigne aux champs* d’Anne-Marie Cocula et rappeler que notre collègue de la SHAP, l’académicien Xavier Darcos évoque aujourd’hui à Périgueux la pensée de Michel de Montaigne, ancien conseiller à la Cour des Aides de notre ville.

Mais l’écrivain se trouve souvent classé comme philosophe. Dans la lignée de Descartes, de Diderot et de Malebranche, les philosophes contemporains trouvent matière à recherches dans son œuvre, et publient des essais sur les *Essais*, comme Maurice Merleau Ponty ou André Comte-Sponville.

Nous pouvons encore évoquer, lors de ce survol, l’existence d’un prix littéraire qui porte son nom et qui est décerné, comme il se doit, à Bordeaux. En 2012, pour le dixième anniversaire de ce prix, plusieurs lauréats ont accepté d’évoquer cet auteur. Jacques Rigaud, président du jury cette année-là, commence cette sélection par ce portrait : « À la fois, inventeur et précurseur de l’esprit européen, maître de vie, apôtre de la tolérance et de la modération, tour à tour distancié et engagé par rapport aux affaires du monde dont il donne

16. BAKEWELL, 2010.
17. *Suivant Montaigne.*
18. *Montaigne.*

des clés de lecture valables pour son temps comme pour le nôtre, Montaigne est tout cela... »

Pour Michel Winock, l'apport de Montaigne, c'est l'esprit de modération. « Pourtant, dit-il, la modération n'a pas été le modèle de l'histoire politique des Français, chez lesquels les guerres de Religion du temps de Montaigne n'ont cessé de se perpétuer en prenant d'autres couleurs et d'autres discours [...] Montaigne était bien placé pour en dénoncer autant dans le Bien que dans le Mal, les effets mortifères ».

Élie Barnavi voit lui aussi en Montaigne un des maîtres de l'esprit européen : « Rien de plus européen que les *Essais*, de plus caractéristique de cette réalité fuyante et pourtant bien réelle qu'on appelle "l'esprit européen". Allons droit à l'essentiel, à ces trois traits de caractère sans lesquels la civilisation de l'Europe ne serait pas ce qu'elle est, et dont les *Essais* restent une indépassable défense et illustration : l'individualisme, l'universalisme et le doute philosophique ».

Citons encore l'historienne Mona Ozouf qui commence ainsi son éloge de l'écrivain : « Il y a des jours qui filent un mauvais coton [...] ces jours décolorés, quand le soir vient, nous arrachent un soupir, mi-résignation, mi-remord : "Je n'ai rien fait aujourd'hui". Et c'est ici que Montaigne nous attend avec une interrogation en forme de vive remontrance : "Eh quoi, n'avez-vous pas vécu ?" Qui vous parle d'utilité, d'efficacité, de résultats ? Vivre et sentir qu'on vit, est de toutes les occupations "la plus illustre et la plus fondamentale" ».

Autre historien prestigieux, Pierre Nora lui donne un rôle fondamental dans notre histoire : « S'il est un homme à qui l'on doit l'union étroite de la littérature, de la philosophie, des langues anciennes et de l'histoire dans ce bloc consolidé des humanités qui a fait le socle, aujourd'hui menacé de l'enseignement républicain et de la culture nationale, c'est bien lui ».

Pour conclure cette sélection, nous pouvons écouter le lointain successeur de Montaigne et actuel maire de Bordeaux, Alain Juppé, fondateur de ce prix : « Au-delà des siècles qui nous séparent de cet écrivain, sa voix est capable de résonner en chacun de nous et de nous interroger encore et encore dans une réflexion dont nous sortons grandis ».

V. Rencontrer Montaigne

Les lecteurs, dans leur diversité, auraient aimé et aimeraient sans doute rencontrer l'écrivain. Certains ont souhaité rendre visite à son château (fig. 2) et surtout à sa librairie devenue aujourd'hui un véritable lieu de pèlerinage. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Au XVIII^e siècle, seuls quelques voyageurs cultivés connaissaient ce lieu.

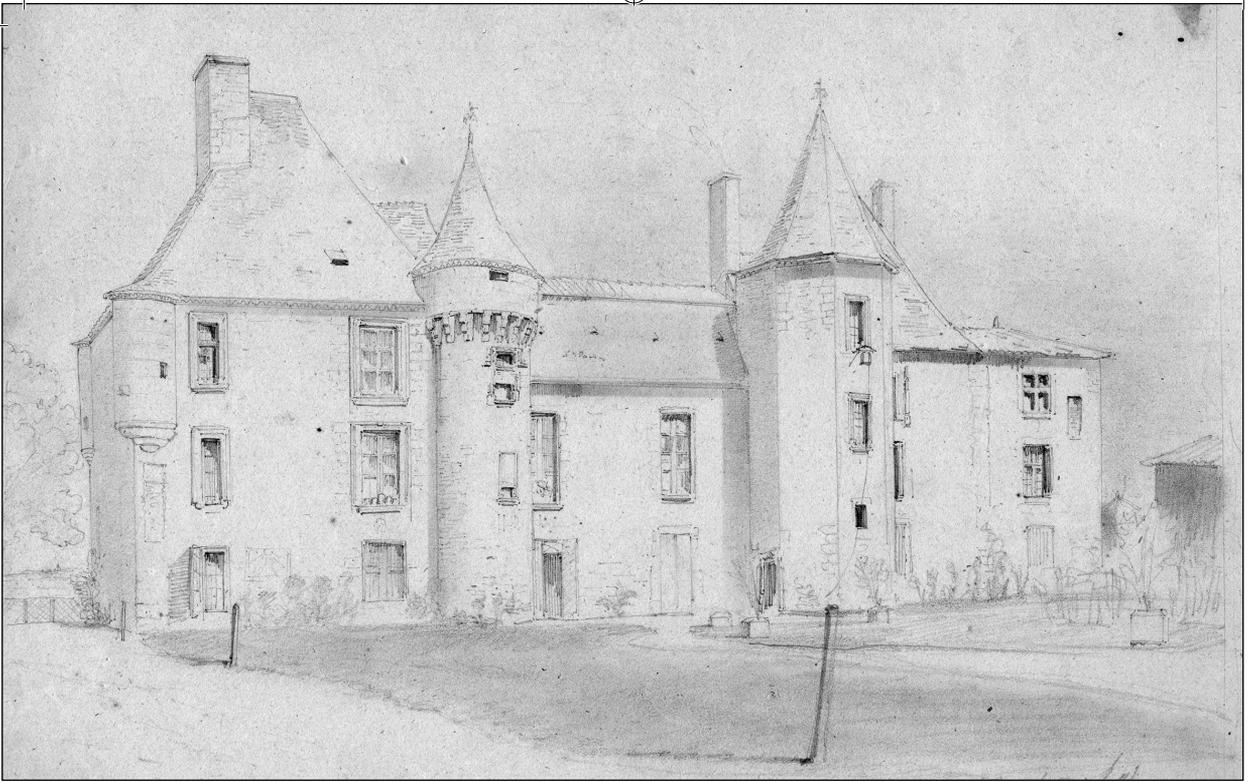


Fig. 2. Le château de Montaigne
(19 juillet 1846, mine de plomb, coll. SHAP, fonds Léo Drouyn, 51-0).

Il en est ainsi de François de Paule Latapie, inspecteur des manufactures qui rédigera en 1778 un très précieux compte-rendu de son voyage d'inspection en Guyenne¹⁹. Il constate l'ignorance locale quand il demande des renseignements pour atteindre le château. Il note : « Les écrivains, même du premier ordre, doivent être, ce me semble, un peu humiliés lorsqu'ils voient les 19\20^e des humains nés dans leur propre pays ignorer jusqu'à leur existence ». Mais lorsqu'il atteint son but, Latapie, qui est bien reçu, peut visiter la librairie et il l'a décrit dans plusieurs pages de son journal sans oublier les moindres détails. Y compris les citations gravées sur les poutres qu'il recopie avec soin. Il termine son rapport (qui n'a rien à voir avec sa mission d'inspection des manufactures) par cette remarque : « La Brède et Montaigne seront très certainement, dans quelques siècles, les deux points de la Guyenne dont les gens doctes parcourront les ruines avec les sentiments du regret et de l'admiration ».

Citons, bien plus tard, un autre voyageur qui a laissé ses souvenirs de la visite dans le *Bulletin du bibliophile* de 1863, le marquis de Gaillon : « Mais il faut quitter cette librairie, cette chambre, cette chère tour enfin. Adieu Montaigne car il me semble que quitter ces lieux, c'est me séparer de toi²⁰ ».

On retrouve, quelques années plus tard, une autre description très précise de la tour et des citations. Elles sont cette fois relevées par un voyageur

19. *Archives historiques du département de la Gironde*, éd. Féret, 1903.
20. BAKEWELL, 2010.

anglais qui descend la vallée de la Dordogne et qui a tenu lui aussi un journal extrêmement précieux. Il s'agit du journaliste anglais Edward Harrison Barker qui publie ce récit de voyage à Londres en 1894 et qui sera traduit par M. François Raillon et édité par les éditions Fanlac en 2013. Il sera alors reçu par le ministre Magne qui a reconstruit le château après l'incendie, incendie qui avait épargné la célèbre tour. Il consacre lui aussi plusieurs pages à la description des lieux.

Les admirateurs de l'écrivain, s'ils ne pouvaient se rendre à Saint-Michel, pouvaient se recueillir sur son tombeau. Le cénotaphe était à l'église des Feuillants, à Bordeaux et, après diverses péripéties, il a été installé en 1886, au temps de la République triomphante, dans le hall d'entrée de la nouvelle faculté des lettres de Bordeaux, construite sur l'emplacement du couvent des Feuillants. Nous l'avons connu étudiant et nous avons anxieusement révisé nos cours adossé à lui avant d'affronter les pages blanches des jours d'examen. Actuellement, il orne toujours ce lieu devenu le musée d'Aquitaine. Mais nous avons déjà eu l'occasion de lui rendre hommage en fréquentant les cours d'un grand lycée bordelais qui porte son nom, comme peuvent le faire les lycéens parisiens et les élèves d'un collège de Périgueux et beaucoup d'autres élèves dans toute la France. Sans parler des nombreuses avenues, rues et places qui portent son nom.

Les lecteurs de Montaigne peuvent aussi lui adresser un petit salut respectueux en de nombreux lieux de notre pays, du moins saluer sa statue que l'on rencontre sur le cours Tourny à Périgueux ou sur la place des Quinconces à Bordeaux ou encore à Paris à deux pas du Collège de France et de la Sorbonne. La Société des amis de Montaigne veille sur sa mémoire et encourage les recherches et le Prix Montaigne, nous l'avons vu, récompense les écrivains.

Et nous découvrons tous les jours des nouvelles raisons d'admirer ses écrits. Rappelons qu'un de ses lointains successeurs à la mairie de Bordeaux, Jacques Chaban-Delmas répétait avec humour qu'en tant que joueur et qu'amateur de rugby il ne pouvait qu'être passionné par un livre intitulé les *Essais* ! Et notre compatriote Michel Testut, qui décrit toujours avec talent ses souvenirs d'enfance, raconte, dans son dernier ouvrage²¹, que son père était un admirateur de Montaigne. « Il en parlait, dit-il, avec un tel naturel, une telle familiarité, qu'enfant j'ai longtemps eu la conviction que ce Montaigne était de notre famille ». Le jeune Testut, élève de neuvième, avait donc décidé d'annoncer à ses camarades de classe que Montaigne était son oncle !

Nous avons aujourd'hui, nous le voyons, de nombreuses occasions de fréquenter l'écrivain. Et les innombrables visiteurs de Paris qui s'émerveillent devant les prestigieuses boutiques de la prestigieuse avenue Montaigne établissent peut-être inconsciemment un lien entre ce haut-lieu du luxe

21. GONTHIER et TESTUT, 2016.

international et le célèbre écrivain. Ils reliront alors avec intérêt le passage où le gentilhomme périgourdin annonce qu'il préfère être second ou troisième à Périgueux que premier à Paris.

G. F.

Bibliographie

- BAKEWELL Sarah, 2010. *Comment vivre ? Une vie de Montaigne*, Paris, éd. Albin Michel.
- BOTINEAU Pierre et LOURENÇO Edouardo, 1992. *Montaigne 1533-1592*, éd. L'Escampette/ Centre régional des lettres d'Aquitaine.
- COCULA Anne-Marie, 2011. *Montaigne aux champs*, Bordeaux, éd. Sud Ouest.
- COLLECTIF, 2012. *Autour de Montaigne*, Bordeaux, éd. Le Festin.
- COMPAGNON Antoine, 2013. *Un été avec Montaigne*, Paris, éd. des Equateurs.
- DESGRAVES Louis, 1995. *Inventaire des fonds Montaigne conservés à Bordeaux*, Paris, éd. Honoré Champion.
- GIDE André, 1929. « Suivant Montaigne », *Nouvelle revue française*.
- GONTHIER Pierre et TESTUT Michel, 2016. *De la douceur des choses*, Couze-et-Saint-Front, éd. Secrets de Pays.
- LACOUTURE Jean, 1996. *Montaigne à cheval*, Paris, éd. Seuil.
- « Journal de tournée de François-de-Paule Latapie », *Archives historiques du département de la Gironde*, 1903.

Une demeure de la distinction disparue : le chalet de Bassy (1875-1908) à Saint-Médard- de-Mussidan

par Francis A. BODDART

Avant le château, bâti à l'initiative de Marius Grosjat et abritant aujourd'hui un centre médical, se dressait à Bassy (Saint-Médard-de-Mussidan) une maison de maître dénommée entre 1875 et 1908 « chalet de Bassy » par son propriétaire Marie-Christian Labrousse de Beauregard (1841-1908), passionné par le sport hippique. Il s'agissait à la fois d'une « demeure de la distinction¹ » de la Belle Époque, où résidèrent Jeanne Wlgrin de Taillefer (1844-1878) puis la princesse russe Marguerite Troubetzkoy (1857-1938), et d'un domaine agricole, avec une importante jumenterie, qui participa au mouvement de « métamorphoses du rural en Périgord² ». Y séjourna plusieurs étés le dandy littéraire Gilbert de Voisins. Depuis Bassy, fut aussi lancé, en 1883, le projet de redéploiement de l'usine de Neuvic qui servit d'assise à l'usine de chaussures Marbot.

1. GRANDCOING, 1999.
2. MARACHE, 2006, p. 111.

I. Origines du domaine de Bassy : des Latané aux Amblard

Géographiquement, le lieu-dit de Bassy est situé dans l'ancienne paroisse et commune de Saint-Médard-de-Mussidan, dans la vallée de l'Isle au contact de la Double périgourdine et du Landais. Sur la carte de Belleyme (fig. 1), il est désigné par « Barthe de Bassy ». Au XIX^e siècle, le domaine présente une superficie un peu inférieure à cent hectares (fig. 2). La propriété est bornée au nord par l'axe utilisé pour la ligne de chemin de fer de la Compagnie d'Orléans, au sud par la vieille route de Mussidan à Beaupouyet, à l'est par le chemin de Saint-Médard-de-Mussidan aux Lèches et enfin à l'ouest par diverses propriétés.



Fig. 1. Bassy sur la carte de Belleyme (fin du XVIII^e siècle)
(coll. Archives départementales de la Dordogne (ADD)).

Au milieu du XIX^e siècle, Bassy appartient à Mathilde de Latané de Puy-Foucault. La famille de Latané provient anciennement de Nérac (Lot-et-Garonne), dont la population se convertit au protestantisme, pour être entièrement huguenote au début des guerres de Religion. Dans la première moitié du XVI^e siècle, Pierre de Latané (av. 1600, ap. 1652), pasteur de Briat, puis de Montcaret et Mussidan, s'implante à Fournil (Mussidan). Ses descendants, hormis une branche qui émigre en Hollande pour échapper aux persécutions³, feront partie des principaux notables de la région de Mussidan et seront pourvus de charges administratives ou de judicatures : avocat au parlement, conseiller du roi, receveur des consignations de la ville et sénéchaussée de Périgueux, juge de Mussidan⁴. Suivant Saint-Saud, les

3. NAPJUS, 1938, p. 5760-5764. Pierre de Latané (1658-1726) s'est réfugié à Franeker (Pays-Bas) où il épouse Margareth Steindam. Physicien, professeur de médecine et de botanique, il sera nommé « medicus extraordinarius » de la princesse d'Orange-Nassau et de ses enfants.

4. BOUQUET, 2014, p. 51-52.

Latané s'agrègent dès le début du XVIII^e siècle à la noblesse⁵ et Froidefond de Boulazac établit qu'ils sont électeurs aux États Généraux⁶. L'acquisition de la terre de Bassy par la famille Latané, qui déclare posséder ce bien de temps immémorial⁷, n'est pas bien établie⁸. Elle ne donne pas de fonction résidentielle à sa propriété de Bassy qui, comme d'autres biens fonciers lui appartenant, est exploitée par des métayers. Un « citoyen Lattané de Bassy » se signale en 1793⁹ par un don patriotique de 250 livres en assignats. L'ascension sociale des Latané se poursuit après la Révolution à laquelle ils ont marqué une certaine adhésion¹⁰. Pierre Isaac de Latané de Puy-Foucault (1786-1843), dont le père¹¹ est avocat à Bergerac, épouse vers 1812 Césarine Cottin de la Barre de Joncy (1793-1867), fille de Jacques, baron de Joncy¹² (1756-1798), et d'Anne Jeanne Catherine Choart de Crécy (1765-1830). Dans la dot de la mariée, se trouve le château de Chanteau (Saint-Didier, Côte-d'Or), où Pierre Isaac de Latané est signalé à la fin de sa vie correspondant de l'académie des sciences, des arts et belles-lettres de Dijon¹³. Deux enfants naissent de ce mariage : Anne Charlotte Suzanne¹⁴ (1813-1885) et Anne Césarine Mathilde (1818-1876) à qui va échoir la terre de Bassy. Mathilde de Latané du Puy-Foucault épouse le comte Roger François du Boisjourdan (1812-1844), héritier du château éponyme, dont la famille d'origine chevaleresque possède un patrimoine relativement important, principalement situé sur les paroisses de Fromentières, Grez-en-Bouère et Bouère, puis Longuefuye en Mayenne. Le jeune ménage réside à Chanteau mais Mathilde de Latané perd

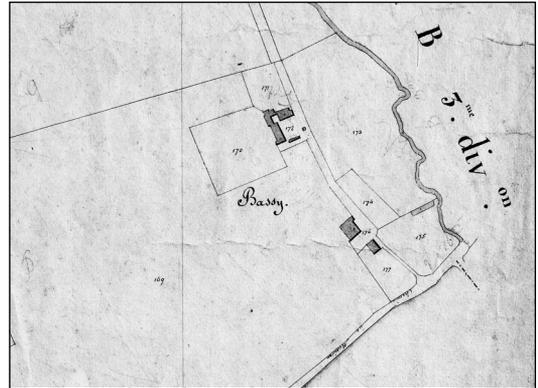


Fig. 2. Bassy sur le cadastre dit napoléonien (début du XIX^e siècle) (coll. ADD, 3 P 3 5166).

5. SAINT-SAUD, IV, t. 1, p. 90.
6. FROIDEFOND DE BOULAZAC, 1891, vol. 2, p. 378.
7. Archives départementales de la Dordogne (ADD), 3 E 15759.
8. Signalons que les Bilhaud, qualifiés de sieur de Bassy (XVII^e siècle), se sont alliés aux Chaussade, eux-mêmes alliés aux Latané.
9. *Archives parlementaires de 1787 à 1860*, 1969, p. 362.
10. LABROUE, 1913, p.23.
11. Pierre de Latané (1748-1821), fils de Gédéon, sieur de la Valette, et de Jeanne de Chaussade, est avocat au Parlement quand il épouse le 11 octobre 1781 à Bergerac, paroisse Sainte-Foy-des-Vignes, Suzanne du Peyrou.
12. En 1740, le duc d'Aumont vendit la baronnie de Joncy à Octave Cottin de La Barre, conseiller au Parlement de Bourgogne, aïeul de Jacques Cottin de la Barre de Joncy.
13. *Mémoires de l'Académie impériale des sciences arts et belles-lettres de Dijon*, 1836, Frantini & J.E. Rabutot Éditeur.
14. Anne Charlotte Suzanne (1813-1885) épouse Constantin Tailhardat de la Maisonneuve le 20 mai 1833 à Saint Didier.

successivement son mari, en 1844, et son jeune fils, en 1849. Désormais attachée à la Bourgogne, Mathilde de Latané du Puy-Foucault décide de céder, conjointement avec sa fille unique¹⁵, le domaine de Bassy, le 17 septembre 1852, pour 65 000 francs¹⁶. Elle mandate¹⁷ un homme de confiance pour cette opération, Nicolas Paradol, dit Chassaing Paradol, un ancien géomètre résidant dans la commune voisine de Saint-Géry (Dordogne).

Les deux acheteurs associés, qui résident alors à Paris, sont Jean Amblard (1798-1866), conducteur des Ponts et Chaussées¹⁸ et François Renier, employé au Jardin des Plantes. Jean Amblard connaît bien le domaine de Bassy. Il est mussidanais et s'est marié en 1829¹⁹ avec Marie Lavignac (1808-1882) dont la famille a ses racines à Saint-Médard-de-Mussidan et dans la vallée de l'Isle. Dès 1853, Amblard s'engage à acheter la totalité du domaine auprès de son associé. L'opération est soldée en 1857. Cette nouvelle assise foncière permet à Jean Amblard, qui occupe la maison de maître de Bassy²⁰, d'accéder à la mairie de Saint-Médard-de-Mussidan (1857-1866). Après avoir testé quelques jours plus tôt, Jean Amblard décède à Bassy le 28 avril 1866 au cours de son mandat municipal. La vente de cette propriété devient bientôt inévitable. Marie Savignac, héritière de sa fille, cède le 11 février 1875 devant le notaire de Savignac-les-Églises les sept-huitièmes du domaine à Marie-Christian Labrousse de Beauregard pour 90 000 francs²¹. Le huitième restant, propriété de Bernard Alfred Amblard, est joint peu après par adjudication aux criées du tribunal de Ribérac pour 15 000 francs. Cette opération en deux temps vaudra d'ailleurs au nouveau propriétaire un différend fiscal sur l'assiette des frais de formalités de transcription avec l'administration de l'enregistrement²².

Lors de la vente, la propriété comprend : « maison de maître avec ses dépendances, cours, communs, jardin, verger, potager et bosquet, remises, écuries, granges et divers autres bâtiments d'exploitation, pièce d'eau, prairies et réserves, terre et bois d'agrément, trois métairies consistant chacune en bâtiments d'habitation et d'exploitation, jardins, prés, terres, vignes, bois, friches et autres natures de fonds, et appelées, l'une de Bassy, la seconde de la Cour ou la réserve, la troisième de la Barde et un moulin alimenté par un cours d'eau dit la Beauronne ». Au moment de la vente, le domaine de Bassy

15. Mathilde-Marie de Boisjourdan est née quelques jours après le décès de son père. La famille du Boisjourdan s'éteint en 1918, avec le décès à Rome de Mathilde, religieuse du Sacré-Cœur.

16. ADD, 3 E 15917, minutes Bessine.

17. Archives départementales de Côte-d'Or, 3 E 125, minutes Pierre Roy, notaire à Saulieu. Le mandat, passé devant M^e Mugnier, notaire à Dijon, est daté du 24 mars 1852.

18. Il a également été régisseur comptable de la Compagnie d'Orléans.

19. ADD, 5 E 294/10, 3 août 1829. Contrat de mariage dans les minutes Jacques Buisson, 3 E 15731.

20. ADD, 6M18-342, liste nominative des recensements, Saint-Médard-de-Mussidan, 1861.

21. ADD, 3 E 15038, minutes Jouvot, notaire à Savignac-les-Églises.

22. L'affaire est jugée au tribunal de Ribérac le 30 août 1879 et au tribunal de Montargis le 23 juin 1879. *Journal du Palais*, 1879, p. 1292-1294. Me Boyer, avoué, et M. Labrousse de Beauregard sont condamnés conjointement au paiement des frais de 1968,75 francs à l'Administration.

est exploité par des colons : Sinsou, Bordas et Borderie. Lavignac est désigné meunier fermier²³.

II. Une demeure de la distinction

Marie-Christian Labrousse de Beauregard (1841-1908) et son épouse Jeanne Wlgrin de Taillefer²⁴ (1844-1878) (fig. 3), petite-fille du grand archéologue périgourdin, s'installent à Bassy au printemps 1875.

Né à Paris dans un milieu intellectuel²⁵ et légitimiste, Christian Labrousse de Beauregard connaît bien la Dordogne rurale. Les Labrousse appartiennent à une ancienne bourgeoisie marchande de Montignac²⁶ qui a cherché à s'agréger à la noblesse au XVIII^e siècle. Chaix d'Est-Ange mentionne imprudemment qu'un titre de comte leur aurait été concédé par le Saint-Siège²⁷. Le grand-père de Christian, ancien garde du corps de Louis XVI, a pu récupérer après son retour d'émigration la maison de maître et le domaine de Larre (Châtres), transmis par les Beauregard²⁸. Christian et son frère, Adolphe, ont rendu régulièrement visite à leur oncle, Édouard Labrousse de Beauregard, « infatigable planteur de vigne [à Larre]... depuis 1847 » qui tient un vignoble « admirablement situé », d'une surface de près de 100 hectares, et « cultivé à moitié fruits par des colons et des vigneron au nombre de 70²⁹ ». Ils ont aussi pour quartier de campagne le château d'Artigeas (commune de Châtres mais paroisse de Badefols-d'Ans), qui fut aux Bonneguise. Leur mère, née Cécile de Monès d'Elboux, y passe une partie de l'année depuis son veuvage.

Le désir de posséder une résidence champêtre digne de leur position sociale et de leurs ambitions conduit les deux frères Labrousse de Beauregard, après leur mariage³⁰, à rechercher un château dans la région de leur origine



Fig. 3. Jeanne Labrousse de Beauregard née Wlgrin de Taillefer (1844-1878). Elle résida à Bassy de 1875 à 1879 (coll. Lestrade de Conty).

23. ADD, 3 E 15038.

24. Thérèse Sidonie Jeanne Wlgrin de Taillefer est la fille de Charles-Alduin Wlgrin de Taillefer et de Sidonie de Lestrade de La Cousse (1823-1860).

25. Son père est normalien, lauréat du concours de l'agrégation (grammaire) en 1837. Après un premier détachement à Strasbourg, il fait une carrière d'enseignant au lycée Henri IV (alors lycée Cornelle) à Paris avant de diriger l'institution Favard implantée dans l'ancien hôtel de Mayenne aujourd'hui occupé par l'école parisienne des Francs-Bourgeois.

26. FOURNIOUX, 2002, p. 160.

27. CHAIX D'EST-ANGE, 1908, p.229.

28. LE NAIL, 2000, p. 172.

29. *Annales agricoles et littéraires de la Dordogne*, 1874, t. 35, p. 779.

30. Les deux frères Labrousse de Beauregard qui réalisèrent de beaux mariages furent parfois qualifiés en Périgord de « coureurs de dot ». Témoignage du colonel Raoul Helme-Guizon, de Nailhac, à l'auteur, 1990.

familiale. Marie-Christian et Jeanne Wlgrin de Taillefer, qui se sont mariés le 21 novembre 1863³¹ au château de La Borie Saulnier (Champagnac-de-Bélair³²) en présence d'Alfred de Froidefond de Boulazac, s'installent dès 1864 au château de Mayac³³. Le château, qui fut anciennement aux Taillefer, possède une belle histoire. Il leur est vendu le 29 avril 1866³⁴ pour 175 000 francs par Léon Chanard-Lachaume, avocat à Périgueux, qui a réorganisé le parc et construit une orangerie³⁵. Ils ont bientôt pour voisin le vicomte de Lastic³⁶, qui prend possession du château et domaine de Saint-Privat (en Savignac-les-Églises), après avoir épousé, le 5 février 1866, Thérèse Marguerite Wlgrin de Taillefer, sœur de Jeanne. Le même jour, Albéric de Gaillard de Vaucocour (1844-1890), en froid avec sa mère et au cœur d'une vive polémique sur l'usurpation de titre³⁷ qui s'expose dans *L'Écho de Vésone*, s'était uni à Augustine Wlgrin de Taillefer, cadette des filles du marquis Charles-Alduin de Taillefer. Christian Labrousse de Beauregard est témoin de la mariée.

Adolphe Labrousse de Beauregard et son beau-père, Gustave-Adolphe Boersch³⁸, qui résident à Paris dans l'élégant square d'Orléans³⁹, se portent acquéreurs en 1869, moyennant 300 000 francs, du château et de la terre de Badefols-d'Ans comprenant 333 hectares⁴⁰. En attendant d'occuper leur nouvelle résidence périgordine, Pierre Adolphe et sa femme, Jennie Boersch, sont invités au château de Mayac où naît leur première fille, Christine⁴¹. Les Labrousse de Beauregard revendent leur propriété de Mayac dès 1872 au docteur Armand Leblanc-Girard⁴², beau-fils du général d'Exéa⁴³. Les circonstances de cette revente demeurent mal connues. C'est néanmoins à cette époque que Christian Labrousse de Beauregard ambitionne de créer une petite écurie de chevaux de course. L'analyse de son portefeuille financier met

31. ADD, 3 E 12606.

32. L'oncle de Marie-Christian, le vicomte Hyppolyte-Léon de Siorac (1821-1863), capitaine au long-cours, était maire de Champagnac-de-Bélair au moment de son décès.

33. Une procuration établie par M^e François-Hippolyte Lefort, notaire à Paris, et datée du 2 décembre 1864, domicile déjà Marie-Christian Labrousse de Beauregard au château de Mayac.

34. ADD, 3 E 15025, minutes Rousset.

35. L. Chanard-Lachaume avait lui-même acquis la terre de Mayac en 1857 auprès du comte François de Lestrade de Conty dont l'épouse Suzanne Isabelle Wlgrin de Taillefer était la tante de Jeanne Labrousse de Beauregard.

36. Annet François Edouard de Lastic, ancien sous-lieutenant des chasseurs d'Afrique, a épousé Thérèse Wlgrin de Taillefer le 5 février 1866. Le couple s'installe d'abord rue Saint-Front à Périgueux.

37. JAMMES-DUMOURIEZ, 1862, p. 2-19.

38. Gustave Adolphe Boersch a fait une carrière de notaire à Strasbourg.

39. 80, avenue Taitbout. Les enfants (de Védrines, de Lécluse-Trévoëdal) résideront ensuite 36, rue du Colisée dans le faubourg du Roule (8^e arrondissement) dans un immeuble voisin de celui des Froidefond des Farges.

40. ADD, 3 E 23924, minutes Joseph Lasageas, Excideuil, 14 décembre 1869.

41. ADD, 5 E 258/12, 1^{er} novembre 1869.

42. ADD, 63 P 434.

43. Paule d'Exéa, qui a épousé le 30 juin 1919 Louis du Chevron de Beaumont d'Abzac de La Douze, est devenue propriétaire du château de Mayac par acquisition auprès de M^{me} Armand Leblanc-Girard.

en évidence, pendant l'année 1872, d'importants achats d'actions, probables contreparties de sa vente immobilière. En 1874, il prendra des participations dans Les Bois de la Guyane (60 000 francs) et dans les Mines de Houille de Singles (Puy-de-Dôme)⁴⁴.

La demeure de Bassy, nouvelle résidence des Labrousse de Beauregard, ne peut alors être hissée au rang de château alors qu'une dizaine d'entre eux sont dénombrés dans le Mussidanais : « Barrière, Beaufort, Fournils, Lesches, Longuas, Maupas, Les Mauries, Montréal, La Roche, Saint-Michel et la Thuilière⁴⁵ ». Le chalet de Bassy n'entrera pas d'ailleurs dans l'*Annuaire des châteaux*, contrairement aux propriétés des Labrousse de Beauregard sises à Badefols-d'Ans ou à Artigeas⁴⁶. Néanmoins, Bassy va se situer à la marge de l'univers châtelain selon des critères locaux. « Les gens du pays paraissent surtout accorder de l'importance à la notoriété et au statut social des propriétaires⁴⁷ ». Détail de table : les fourchettes en argent « sont aux armes de M. de Beauregard⁴⁸ » (D'argent à trois fasces d'azur). Des actes administratifs ou judiciaires finiront d'ailleurs par mentionner « château de Bassy⁴⁹ ».

Pourquoi un chalet en Périgord ? Le cas n'est pas unique. Héritage de l'engouement romantique pour les séjours alpins dans les années 1850 à 1870, les immeubles de style « chalet » surgissent sur l'ensemble du territoire. La mode est possiblement amplifiée par les chalets construits sous le Second Empire à Vichy dont celui de l'Empereur qui a servi de modèle, par exemple, pour la construction du château (ou chalet) du Couret à La Jonchère (Haute-Vienne). En région parisienne, à Corbeil-Essonnes, les Labrousse de Lascaux, cousins des Labrousse de Beauregard, possédaient une résidence dénommée le « chalet de Saint-Germain ». Le chalet devient un style de maison de campagne⁵⁰. Néanmoins, aucune source n'a été en mesure d'apporter des informations précises sur les aménagements entrepris et nos efforts n'ont pas permis de retrouver de photographies du bâtiment⁵¹. Le nouveau propriétaire a probablement renforcé les attributs de la maison de la distinction : agrandissement de l'espace de réception et restructuration du parc. Nous savons qu'une pièce d'eau a été réaménagée. Un inventaire après décès permet néanmoins de dessiner l'organisation générale de la maison : au rez-de-chaussée, un fumoir « avec bibliothèque », un salon « avec un piano Gaveau...

44. Minutes Thomas, notaire à Paris, 3 juillet 1874. La participation dans les Mines de Houilles sera mise en vente sur licitation et sur baisse de mise à prix en 1897 et 1898.

45. *Annuaire des châteaux et des départements*, Mussidan, 1899.

46. Résidence de M^{me} Labrousse de Beauregard, née de Monès d'Elbouix.

47. GRANDCOING, 1999, p. 29.

48. ADD, 242 Q 58.

49. *Moniteur d'Issoire*, Annonces judiciaires, 1897-11-10.

50. BOURGEOIS, 1899. Plusieurs plans de chalets sont proposés dans l'ouvrage.

51. Les archives Labrousse de Beauregard ont en grande partie disparu lors de l'incendie en 1944 du château de Badefols-d'Ans passé par héritage à la famille de Lestrade de Conty.

et des livres anglais », une salle à manger « avec un plan du domaine de Bassy », une cuisine, un office, un vestibule, une serre « avec quatre cents pots à fleurs » ; au premier étage, trois chambres à coucher, un bureau et un cabinet de toilette ; au deuxième étage quatre chambres « servant aux domestiques⁵² ».

Christian Labrousse de Beauregard conserve néanmoins une double résidence lui permettant de mener des affaires à Paris⁵³ où il est devenu en 1877, suivant l'anglomanie de l'époque, un « sportman » en vue sans néanmoins intégrer le Jockey Club⁵⁴.

Alors qu'elle a testé à Nice quatre mois auparavant⁵⁵, Jeanne Wlgrin de Taillefer décède au chalet de Bassy le 6 août 1878. Christian Labrousse de Beauregard garde l'usufruit des biens de sa femme mais devra restituer aux ayants droit (famille Taillefer) une somme d'un peu plus de cent cinquante mille francs pour laquelle il doit inscrire une hypothèque sur la propriété de Bassy⁵⁶. Il fait la connaissance quelques mois plus tard, à Paris, de la jeune

princesse Marguerite Troubetzkoy (fig. 4), fille du prince Alexandre

Troubetzkoy (1813-1889), colonel de l'armée impériale russe,

que la presse de l'époque qualifie de « grand gentilhomme, très

Français, par l'esprit et par le cœur⁵⁷ », et de la comtesse Marie

Gilbert de Voisins (1835-1901). Cette dernière tient salon et

emmène sa fille dans les réceptions mondaines parisiennes

et balnéaires. Ils fréquentent bientôt ensemble les champs

de courses mais, curieusement, la famille princière de Hesse

va constituer un lien particulier entre eux. Le grand-père de

Christian Labrousse de Beauregard avait épousé à Hambourg,

pendant son émigration, la princesse Wilhelmine Marguerite

de Hesse-Darmstadt, fille morganatique du Landgrave

Louis XI de Hesse-Darmstadt⁵⁸. Or, Marguerite Troubetzkoy a

eu pour parrain le prince Alexandre de Hesse-Darmstadt (1823-

1888), petit-fils du même Landgrave Louis IX et beau-frère du tsar

Alexandre II⁵⁹, qui épousa morganatiquement en 1851, Julia

von Hauke, comtesse de Battenberg (1825-1895). Plusieurs

journaux annoncent les fiançailles, parfois en usant de

« M. le comte de La Brousse de Beauregard⁶⁰ », et relatent

l'événement. Alphonse de Calonne en fait un sujet dans sa



Fig. 4. Marguerite Labrousse de Beauregard née princesse Troubetzkoy (1857-1938). Elle résida à Bassy de 1881 à 1908 (coll. Lestrade de Conty).

52. ADD, 3 E 24517.
 53. 18, rue Montaigne (8^e arrondissement) puis 14, rue Matignon.
 54. Aimable vérification effectuée en 2015 par M. Desgrées du Loû.
 55. Testament olographe du 10 avril 1878 déposé dans les minutes Boyer.
 56. Arch. de l'auteur, minutes Duluard, notaire à Paris, contrat reçu le 11 novembre 1881.
 57. *Le Figaro*, n°010183, 2 juillet 1883.
 58. BODDART Francis A., 2000. « Une mystérieuse princesse allemande en Périgord, Marguerite-Elisabeth de Hesse-Darmstadt », *BSHAP*, t. CXXVII, p. 103-112.
 59. LECLUSE-TREVOËDAL, 2016, p. 89.
 60. *Revue des haras, de l'agriculture et du commerce*, novembre 1881, p. 39.

*Noblesse de contrebande*⁶¹. Le mariage est célébré « en grande pompe ⁶² » à Paris, le 12 novembre 1881, en présence d'Adolphe Labrousse de Beauregard, d'Édouard Labrousse de Lascaux, du comte Georges Gilbert de Voisins, du comte Kapnist, témoins, et d'un aréopage « considérable » d'invités. Le prince Alexandre Troubetzkoy, qui aurait informé le tsar ⁶³ du mariage de sa fille, préside « en grande tenue » les cérémonies. L'ancienne ballerine Maria Taglioni ⁶⁴, comtesse Gilbert de Voisins, grand-mère maternelle de Marguerite Troubetzkoy, accompagne sa petite-fille qui porte une tenue « merveilleuse ⁶⁵ ». La bénédiction est donnée en l'église Notre-Dame-de-Lorette. La bibliothèque du Harvard Théâtre Collection (Harvard College Library) a conservé les deux variantes du carton d'invitation au mariage ⁶⁶.

« [Marguerite Troubetzkoy] était née dans une villa des bords du lac de Como, villa appartenant à La Taglioni, et avait été baptisée dans le grand salon de la Caza d'Oro ⁶⁷... à Venise. Elle fut élevée en partie en Italie puis fit ses études au couvent des demoiselles nobles à Saint-Pétersbourg. Elle était très instruite, très bonne musicienne et avait un assez joli talent de peinture ⁶⁸. »

La princesse Marguerite Troubetzkoy est très liée à son jeune frère Alexei ⁶⁹ qui convolera en 1896 avec la princesse Stéphanie de Rohan (1868-1898), puis en 1908 avec Delphine Manfredi (1877-1931). C'est leur cousine germaine Sophie Troubetzkoy (1816-1897) qui avait épousé en 1857 à Saint-Pétersbourg le duc de Morny (1811-1865) avant de se remarier avec un Grand d'Espagne, le duc de Sesto. Suivant des sources familiales, Marguerite Labrousse de Beauregard garde une relation régulière, malgré l'éloignement géographique, avec sa famille Troubetzkoy et ses cousins (prince Cantacuzène, comte de Ribeaupierre, baronne de Manteuffel, Voropanov, Volkoff...).

Le chalet de Bassy accueille alors une nouvelle société où se mêlent de nombreuses cultures, notamment anglaise et russe.

61. CALONNE, 1883, p. 137-141.

62. *Ruy Blas*, n° 702 du 20 octobre 1881.

63. LÉCLUSE-TRÉVOËDAL, 2016, p. 90. La mère d'Alexandre III de Russie, née Maximilienne Wilhelmine Marie de Hesse-Darmstadt, est une sœur du prince Alexandre de Hesse-Darmstadt.

64. Marie Taglioni (1804-1884) était une danseuse italienne, née à Stockholm, fille de Filippo Taglioni, chorégraphe, et la sœur du danseur et chorégraphe Paul Taglioni. Elle est devenue l'une des légendaires ballerines romantiques du XIX^e siècle. Sa carrière terminée, elle fut inspectrice de la Danse à l'Opéra de Paris et professeur de danse à Londres.

65. *Ruy Blas*, n° 719 du 16 novembre 1881.

66. Harvard Theatre Collection, Houghton Library, Harvard College Library, Harvard University. Collection John Milton Ward. Letters and manuscripts of Fanny Elssler, Marie and Paul Taglioni, and others.

67. En 1846, le prince Russe Alexandre Troubetzkoy acheta la Ca' d'Oro, l'un des plus beaux palais du Grand Canal dans le sestiere du Cannaregio à Venise, au marchand Pozzi, pour l'offrir à Maria Taglioni dont il avait épousé la fille.

68. LÉCLUSE-TRÉVOËDAL, 2016, p. 91.

69. Il va résider à Varenne (Italie) où il est correspondant du Touring Club de France. De son union avec Stéphanie de Rohan est né le prince Georges Troubestkoy, sans postérité.

En Périgord, Marguerite Troubetzkoy fait volontiers le récit d'anecdotes sur la cour de Russie dont son père a été un familier⁷⁰. Une dizaine de domestiques entoure les propriétaires dont valet et femme de chambre, cuisinière, cocher et jardinier. Les travaux du colonel Michel Bernard n'ont pas permis d'établir si le général russe Obroucheff, châtelain à Jaure, était en contact, en Dordogne, avec la princesse Troubetzkoy. C'est néanmoins probable, moins de trente kilomètres séparaient le chalet de Bassy du château de Jaure où étaient « données de grandes réceptions ».

Christian Labrousse de Beauregard n'aura pas de descendance. Nous le retrouvons régulièrement fondé de pouvoir, mandataire général (exemple : vicomtesse Thérèse de Calvimont, 1866) ou conseil judiciaire (exemple : Charles de Monès d'Elboux en 1884) de divers parents. Au printemps 1884, les Labrousse de Beauregard quittent précipitamment Bassy pour se rendre au chevet de Marie Taglioni. Elle « s'était retirée en Provence, parmi les siens, dans un beau jardin planté d'arbres et de fleurs⁷¹ ». La Taglioni s'éteint chez son fils, Georges-Philippe Gilbert de Voisins, ancien capitaine de zouaves, qui dirige à Marseille une succursale de la puissante maison de négoce Ralli Brothers. Marie Christian Labrousse de Beauregard effectue, le 23 avril 1884, la déclaration de décès⁷². Beaucoup d'événements familiaux se mêlent dans les années 1890. Le 21 janvier 1892, Christian Labrousse de Beauregard est appelé au château de Badefols-d'Ans pour constater le décès de son frère. L'année suivante, les mariages de Christine Labrousse de Beauregard⁷³, puis de sa sœur, Bertrande⁷⁴, sont célébrés. Marie Gilbert de Voisins, princesse Troubetzkoy, disparaît à Varenna, sur la rive lucquoise du lac de Côme, en septembre 1901. Le jeune Auguste (Augusto en famille) Gilbert de Voisins, cousin germain de Marguerite Troubetzkoy, dont la fortune familiale lui permet de mener une existence de dandy et d'oisif littéraire, séjourna à plusieurs reprises à Bassy. Il s'est lié d'amitié avec le poète et romancier Pierre Louÿs qui l'a introduit dans le monde des lettres parisiennes⁷⁵ et lui a même ouvert les portes du *Mercur de France*⁷⁶. Gilbert de Voisins et sa mère se rendent en Dordogne durant l'été 1901. Il y prépare sa *Caravane amoureuse* dont il adresse plans et chapitres à Pierre Louÿs. Auguste Gilbert de Voisins va également écrire dans

70. LÉCLUSE-TRÉVOËDAL, 2016, p. 90.

71. GILBERT DE VOISINS, 1926, p. 24.

72. Archives départementales des Bouches-du-Rhône, <http://doris.archives13.fr/>, Marseille, décès, 1884, avril, reg. 3, n° 589.

73. Elle épouse le 3 juin 1893, à Badefols-d'Ans, Charles Louis de Védrines (1860-1894), domicilié au château de Martel (Montflanquin). L'événement est relaté dans *Le Figaro* du 14 juin 1893.

74. Elle épouse le 30 octobre 1893 à Paris Henri Pierre Marie de Lécluse-Trévoëdal, lieutenant au 8^e dragons, dont le père, propriétaire du château de Loqueran (Plouhinec), est maire d'Audierne (Finistère).

75. Gilbert de Voisins fréquente notamment les amis les plus proches de Louÿs : Henri de Régnier, José María de Heredia et Claude Debussy.

76. Il y fait la connaissance de Rachilde en 1898.

le cadre champêtre du chalet de Bassy les derniers chapitres de *Pour l'amour du laurier*⁷⁷, roman chimérique dont le héros, Sylvius Persane, a passé son enfance en Périgord. Dans une lettre du 3 août 1903 à Pierre Louÿs, Gilbert de Voisins évoque, avec son style fantasque, son séjour à Bassy :

« Le gros chien a fait pipi sur les géraniums, les poules n'ont pas pondu, il y avait une fourmi dans le pain, hier au soir on a cassé une bouteille et les blés sont rentrés. Ne crois pas que cela soit un poème de M. F. Jammes. – C'est simplement la gazette de nos émotions. On se plait beaucoup ici ... et je travaille le plus que je peux. *Pour l'amour du laurier* sera vraiment fini dans une quinzaine, à moins que je ne tombe malade ou que je me mette à douter de mon génie, ce qui d'ailleurs revient au même⁷⁸ ».

III. Le domaine agricole et la jumenterie de Bassy (1875 à 1908), l'usine de Neuvic

« Agriculteur progressiste⁷⁹ », Christian Labrousse de Beauregard va cultiver intensivement le domaine de Bassy. Tout comme la demeure, l'espace agricole est appelé à porter la marque de son nouveau propriétaire. Marie-Christian Labrousse de Beauregard dote son exploitation d'un matériel agricole novateur et performant : un rouleau à dépiquer, une batteuse, une faucheuse⁸⁰...

Christian de Beauregard participe à « la spécialisation croissante de la vallée de l'Isle dans l'engraissement des bœufs⁸¹ ». Au moment de son achat, en 1875, Bassy ne comptait qu'une douzaine de bœufs ou vaches. En quelques années, il va quintupler le cheptel.

« Il y a maintenant (1884) soixante têtes de gros bétail environ. Les prés, tous créés par le nouveau propriétaire occupent 35 hectares, les terres arables 20, les vignes 5 et les bois 35. Les prairies sont fumées tous les trois ans, et ne sont fauchées qu'au printemps, puis mises en pâture, mode d'exploitation employé comme paraissant plus économique à cause de la cherté de la main-d'œuvre. En foin sec, on retire annuellement de cette coupe unique, opérée par la faucheuse et rassemblée par le râteau mécanique, de 60 à 70 quintaux à l'hectare. Ce foin est de très bonne qualité. Les terres arables sont partagées en quatre soles de cinq hectares chacune, froment, avoine, pommes de terre et la dernière en seigle, jarosse, farouch et carottes fourragères. Le froment donne en moyenne 25, l'avoine 40, les pommes de terre 100 hectolitres à l'hectare. Les dernières sont de l'espèce dite Boule de farine, de provenance américaine, à production considérable, engraisant parfaitement les porcs de la propriété appartenant

77. GILBERT DE VOISINS, 1904, p. 5.

78. FLEURY, 1973, p. 109-110.

79. *Bulletin de la société des agriculteurs de France*, 1894, p. 205.

80. LAMOTHE, 1880, t. 1, p. 1027.

81. MARACHE, 2006, p. 140.

aux races Berkshire ou Yorkshire et venant directement d'Angleterre. M. de Beauregard a 12 vaches laitières normandes tirées du Cotentin. Il en a répandu le type dans le pays, au moyen de ses taureaux de la même famille. Une vache laitière, par métairie de la plaine, permet d'élever facilement les veaux de celles de travail. Les labours et autres façons de culture sont exclusivement exécutés à Bassy par des bêtes à corne limousines⁸² ».

Lauréat de plusieurs concours agricoles départementaux ou régionaux pour l'élevage bovin et porcin⁸³, Christian Labrousse de Beauregard est régulièrement primé, pour des motifs divers, par la Société d'agriculture de Mussidan :

- Vaches laitières (1^{er} prix, 1878 ; 2^e prix 1889)
- Bovins de plus de 8 mois (1^{er} prix, 1879)
- Truies pleines ou suitées (2^e prix, 1879)
- Animaux de basse-cour, petites volailles (1^{er} prix, 1883 et 1889)
- Produits agricoles et horticoles (1^{er} prix, 1883 et 1884)
- Instruments aratoires (1^{er} prix, 1883 ; 2^e prix 1884)
- Taureaux servant à la monte (3^e prix, 1889).

Le *Journal d'agriculture pratique* signale à l'occasion du concours régional de Périgueux de 1890 la récompense de M. de Beauregard pour « la grande étendue de prairies entretenues par de fréquente fumures⁸⁴ » du domaine de Bassy. Il sera également mentionné que « sur la centaine d'hectares, cinquante ont été défrichés⁸⁵ ». Le 17 septembre 1893, il reçoit la médaille d'argent offerte par la Société des Agriculteurs de France pour la « culture d'ensemble, fourrage, prairie artificielle et vigne ».

Les grands travaux à Bassy nourrissent quelques querelles de voisinage. Le terrain, qui est de nature « très absorbant », nécessite d'organiser des « saignées, fossés et rigoles puisant dans la levée ou dans le ruisseau ». Christian L. de Beauregard prend l'initiative, au début des années 1890, d'effectuer des travaux pour irriguer ses prés et alimenter une pièce d'eau. En 1893, une plainte est adressée au préfet contre le propriétaire de Bassy pour « détournement des eaux de la Petite Beauronne ». Christian Labrousse de Beauregard plaidera que de « tout temps les riverains de la Petite Beauronne ont eu le droit d'utiliser les eaux pour irrigation ». Il en profite pour demander la régularisation de l'ouvrage⁸⁶. La qualité de l'irrigation du domaine de Bassy lui vaut en 1896 un prix unique avec, à nouveau, la médaille d'argent de la

82. LAMOTHE, 1880, t. 2, ch. 4, p. 405-406.

83. LAMOTHE, 1880, t. 1, ch. 8, p. 1027 et p. 1058.

84. *Journal d'agriculture pratique*, 1890/07-1890/12, p. 95.

85. *Bulletin de la société des agriculteurs de France*, 1889, p. 205.

86. Arch. de l'auteur.

Société des Agriculteurs de France. Notable du Ribéracois, il entre aussi dans diverses commissions locales⁸⁷.

Mais Bassy va bientôt être réputé pour son élevage de chevaux. Cela nous invite à revenir au milieu des années 1870. Au moment où il achète le domaine, Marie-Christian Labrousse de Beauregard possède probablement déjà en propriété ou copropriété un ou deux chevaux de course. Ses couleurs sont casaque blanche, manches et toque violettes⁸⁸. L'analyse de son activité dans ce domaine est néanmoins contrariée par l'homonymie qui peut exister avec les Costa de Beauregard⁸⁹ et les David-Beauregard⁹⁰, également propriétaires-éleveurs de chevaux. Une liste des écuries de course de 1876 mentionne que « celle de M. de Beauregard a gagné 11 155 francs ».

Au début de l'année 1877, un événement vient favoriser les projets de Christian de Beauregard : le tribunal de commerce de la Seine prononce la liquidation du haras de Villebon⁹¹, un des principaux haras à proximité de la capitale, « qui vit naître plusieurs grands chevaux⁹² ». Fondés en 1858 par le baron de Nivière, les écuries de courses et haras de Villebon avaient été ensuite cédés à Charles Lafitte associé de Khalil-Bey, qui utilisèrent le célèbre pseudonyme de « Major Fridolin⁹³ ». L'adjudication, réalisée dans l'étude de M^e Edme-Émile Puinguet à Paris, le 26 février 1877, comprend « tous les étalons, poulinières, poulains, pouliches et chevaux à l'entraînement parmi lesquels Bamboula, Malaga et Gladia, ainsi que le droit au bail des lieux affectés aux écuries et haras de Villebon et le bénéfice des diverses conventions relatives aux produits du haras ». Christian de Beauregard emporte l'affaire, sur une seule enchère, pour un montant total de 300 500 francs, « en présence MM. de Nivière, de Meeûs, de Casteau, de Woelmont, de Bowes, Parker, Malapert et Cornillet⁹⁴ ». Il s'agit bien de « remonter une écurie qui depuis la mort du Major Fridolin était en sérieuse décadence ». Villebon, avec plus de 100 000 francs de gains, était restée en 1876 parmi les dix premières écuries de courses françaises⁹⁵. Cette acquisition fait grand bruit dans le milieu hippique d'autant que le nouveau propriétaire se sépare avec « empressement » de

87. Notamment une commission de louvetiers créée par la Société d'agriculture de la Dordogne pour l'arrondissement de Ribérac.

88. LAFFON, 1896, p. 402.

89. Marie-Charles-Albert, marquis Costa de Beauregard (1835-1909), historien et membre de l'Académie française, était également membre du Jockey Club.

90. Ferdinand de David-Beauregard (1839-1925) est à l'origine de la création du premier hippodrome d'Hyères, sur sa propriété du Plan du Pont en 1865, puis aux Pesquiers en 1877. Il crée des écuries d'élevage qui compteront environ 400 chevaux. Elles fonctionnent jusqu'à la deuxième guerre mondiale.

91. *Le Figaro*, 18 janvier 1877.

92. SAINT-ALBIN, 1890, p. 122.

93. LEE, 1914, p. 316.

94. *Le Temps*, 10 février 1877, n° 5777 et *Le Rappel*, 1^{er} mars 1877.

95. *Journal des haras : remontes, chasses et courses*, décembre 1876, p. 364.

ses associés⁹⁶. Dans des circonstances mal établies, l'aventure tourne court. Le haras de Villebon se retrouve dans les mains de Malapert et du baron de Meeûs⁹⁷. Christian Labrousse de Beauregard gagne néanmoins plusieurs courses à Paris en 1877 avec Malaga (Prix Vaublanc) et Gladia (Prix Vanteaux, Prix de Saint-James)⁹⁸.

La passion du cheval va alors se poursuivre en Dordogne. Dès 1879, Christian Labrousse de Beauregard fait une entrée remarquée dans le concours départemental pour l'espèce chevaline, en se hissant devant des élevages plus anciens comme celui de la famille d'Escatha (Boysset, Saint Aquilin)⁹⁹. En février 1880, le *Journal des haras* confirme que « M. Christian de Beauregard a l'intention de créer en Périgord, dans sa propriété de Bassy, une nouvelle écurie d'élevage pour le midi¹⁰⁰ ». La vallée de l'Isle n'est-elle pas réputée pour ses prairies ?

Ainsi, se constitue à Bassy « une jumenterie considérable qui produit des poulains fins¹⁰¹ ». Le 1^{er} octobre 1881 est signalée la vente de « cinq yearlings appartenant à M. de Beauregard au Tattersall français¹⁰² ». Sont-ce les premiers produits de la jumenterie de Bassy ?

En 1883, « M. de Beauregard possède douze juments poulinières pur sang qui lui valent de remarquables produits vendus à 18 mois 2 000 francs l'un, en moyenne¹⁰³ ».

Pourtant, au premier trimestre de l'année 1884, l'activité de la jumenterie a été brutalement réduite à deux juments et six poulains. Christian Labrousse de Beauregard se consacre en effet à un nouveau projet d'envergure.

Il s'est porté acquéreur le 20 février 1883 à la barre du tribunal civil de Ribérac de l'usine de Neuvic. Le site se situe au moulin de Planèze exploité au XIX^e siècle par Louis Deffarges puis Laurière dit Mazeau. Marie-Christian Labrousse de Beauregard se porte également acquéreur de plusieurs terrains contigus¹⁰⁴, « afin de clore l'usine ». Il entreprend des travaux de modernisation, notamment le remplacement des quatre rouets à cuve par une grande turbine Fontaine et la pose d'une grande roue verticale.

« Mue par une des plus belles chutes de la rivière, développant une force de 200 chevaux, l'usine comprend : un lavage de laines, une filature, une

96. *Le Figaro*, 2 mars 1877, p. 3.

97. Les chevaux de M. Jacques Lebaudy et de M. Vanderbilt ont ensuite successivement occupé le haras de Villebon.

98. *Journal des haras : remontes, chasses et courses*, avril 1877, p. 140 et mai 1877, p. 316.

99. *Annales agricoles et littéraires de la Dordogne*, 1879, p. 598-599.

100. *Journal des haras : remontes, chasses et courses*, février 1880, p. 125.

101. LAMOTHE, 1880, t. 1, ch. 8, p. 1027.

102. *Journal des haras : remontes, chasses et courses*,

103. LAMOTHE, 1880, t. 2, p. 539.

104. ADD, 3 E 19163-19164, minutes Vidal, notaire à Neuvic.

tannerie, et une scierie mécanique, marchant au moyen de turbines et d'une roue. La quantité de peaux de moutons nécessaire pour l'alimenter est de 1 000 par jour. Le nombre d'ouvriers employés dans les travaux de peausserie sera de 200. La scierie mécanique de son côté fournira, pour vingt-quatre heures, le chargement d'un wagon de planches. Les filateurs carderont pour les cultivateurs du pays et feront des laines à tricoter et des feutres pour les papeteries. Toutes les machines sont neuves et du dernier modèle. L'outillage est complet. Placée près du chemin de fer, au plus à un kilomètre de lui, sur une rivière navigable avec canal traversant ses dépendances et un quai de débarquement, l'usine peut lutter contre toute concurrence par sa position et sera dans son genre, une fois terminée, une des plus importantes de la contrée ¹⁰⁵ ».

Compte tenu des moyens financiers nécessaires, Christian Labrousse de Beauregard constitue en décembre 1884 une société en commandite « Labrousse de Beauregard et Compagnie ». Dotée d'un capital de 700 000 francs, l'entreprise associe le propriétaire de l'usine (évaluée 350 000 francs), son frère, Adolphe Labrousse de Beauregard (avec un apport de 200 000 francs), sa mère, Cécile Labrousse de Beauregard (75 000 francs), le baron Constantin de Winter (60 000 francs) et Charles de Monès d'Elboux (15 000 francs) ¹⁰⁶. En février 1892, le notaire de la succession d'Adolphe Labrousse de Beauregard mentionne que ce dernier possède « d'importants intérêts dans la Société de Neuvic », dont « la liquidation est imminente ». « Les apports de M. de Beauregard sont considérés comme perdus ¹⁰⁷ ». L'affaire est donc en grande difficulté. L'issue, dès le mois de juin 1892, est la cession de l'usine de Neuvic, évaluée 150 000 francs (dont 30 000 francs pour la clientèle), à Jenny Boersch, veuve d'Adolphe Labrousse de Beauregard et créancière de Christian Labrousse de Beauregard ¹⁰⁸. L'usine sera reprise ultérieurement par le Bordelais Jean Marbot ¹⁰⁹.

Christian Labrousse de Beauregard avait le projet, dès le développement de l'usine de Neuvic acquis, de « revenir à l'élevage de chevaux et d'aller chercher des juments en Angleterre ¹¹⁰ ». L'objectif fut contrarié et la jumenterie ne se remit pas de l'échec industriel de son propriétaire. Marie-Christian Labrousse de Beauregard s'intéresse néanmoins aux courses au sein de la Société Hippique de la Dordogne. Périgueux ¹¹¹ était devenue une des réunions de courses importantes du Midi : elle avait lieu début septembre et se composait de deux ou trois journées. Dans les années 1890, alors que

105. LAMOTHE, 1880, t. 2, p. 539.

106. ADD, 3 E 19163.

107. ADD, 508 Q 73.

108. ADD, 508 Q 73.

109. ELIAS, 2012, p. 191-192 et *Revue illustrée du Tout-Sud-Ouest*, p. 165.

110. LAMOTHE, 1880, t. 2, p. 539.

111. Le champ de course, d'abord à Périgueux même, avait été transféré peu avant 1875 à Chamiers.

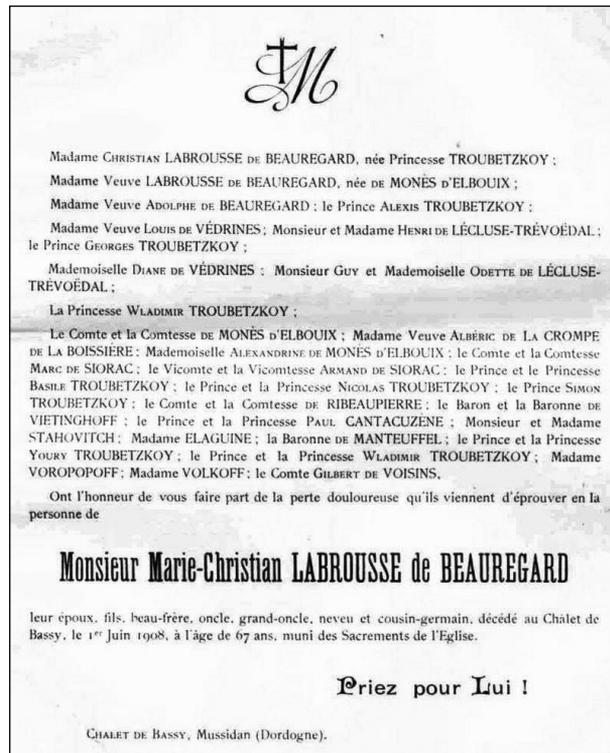


Fig. 5. Faire-part de décès de Marie-Christian Labrousse de Beauregard.

s'est mis en place le pari mutuel simple, Christian de Beauregard est commissaire des courses de Périgueux aux côtés du marquis de Fayolle, de Gabriel Lagrange et du marquis de la Garde¹¹².

Christian Labrousse de Beauregard teste dès le 7 août 1897. Il y prie sa « bonne et chère maman » de renoncer à sa part disponible en faveur de Marguerite Troubetzkoy « pour la récompenser de tous ses bons soins¹¹³ ». Le contexte financier s'est encore appesanti. Les dettes familiales se sont accumulées (Wlgrin de Taillefer, L. de Beauregard, Manteuffel...), alors que les investissements ont souvent été hasardeux ou du moins malheureux (Mines de Houille de Singles, société de Neuvic, société anglaise Medina Gold Mines Limited...). Les étés restent pourtant égayés par les visites familiales et amicales. Malade, Marie-Christian Labrousse de Beauregard s'éteint au Chalet

112. ADD, 7 M 73 et LAFFON, 1896, p. 402.

113. ADD, 3 E 24517.

de Bassy le 1^{er} juin 1908 (fig. 5). Le journal *La Croix* annonce son décès « au château du bourg, près Ribérac ¹¹⁴ ». L'inventaire après décès conclut à une succession négative. L'actif de 131 005 francs est principalement constitué par le domaine de Bassy (évalué 120 000 francs). Le passif atteint quelque 245 000 francs comprenant une somme de 140 000 francs due à la seule famille Wlgrin de Taillefer ¹¹⁵.

IV. Épilogue : le château de Bassy

Après le décès de son mari, la princesse Troubetzkoy doit se séparer de la propriété de Bassy vendue au profit des frères Pecoul. Elle va alors résider à Périgueux, au 3, rue Victor-Hugo ¹¹⁶, dans un appartement que les Labrousse de Beauregard avaient déjà loué depuis quelques années ¹¹⁷. Dernière représentante de la famille du général-major Alexandre Troubetzkoy ¹¹⁸, Marguerite Labrousse de Beauregard s'éteindra à Nice en 1938 ¹¹⁹, sans grandes ressources hormis, à la fin de sa vie, un « inattendu petit héritage ¹²⁰ ».

Revenons à Bassy. En 1919, Marius Grosjat (1879-1964), originaire du département de la Loire mais marié avec une Périgourdine, Nelly Champernaud, acquiert la propriété de Bassy. Il s'était déjà porté acquéreur de la propriété voisine de Maraval ¹²¹. Propriétaire de la société anonyme des Fonderies de la Loire à Saint-Étienne, cet ingénieur civil des mines arrive avec des moyens financiers importants. Sa nouvelle acquisition lui permet de porter la superficie de son domaine de cent à deux cents hectares d'un seul tenant avec la volonté de créer une ferme-modèle. La construction du château (fig. 6) débute en 1925 alors que l'ambitieux industriel fonde une nouvelle entreprise ¹²². Le chalet de Bassy, d'abord réaménagé, est rasé pour permettre l'assise du nouvel édifice. L'histoire du château de Bassy est connue ¹²³. Signalons, dès cette époque, l'exploitation d'une usine de conserve sur les terres de la ferme de Bassy ¹²⁴. Des difficultés financières, surgies avec la grande dépression de 1929, conduisent Marius Grosjat à se séparer du domaine

114. *La Croix*, 9 juin 1908, n° 7729, p. 3.

115. ADD, 242 Q 58.

116. *Annuaire des châteaux et des départements...*, 1909.

117. *Annuaire du Tout Sud Ouest*, 1904.

118. Des quatre fils du prince Alexandre Troubetzkoy, seul Alexis s'est marié. Le fils unique de ce dernier, Georges, est décédé en 1931.

119. Carnet du *Figaro* du 20 avril 1938 et *Almanach de Gotha*, 1940, p. 540.

120. Témoignage familial. Il s'agit probablement d'une part d'héritage de son neveu le prince Georges Troubetzkoy.

121. CHAVATTE et REUBRECHT, 2014, vol. 2, p. 149.

122. La Société anonyme de l'Usine Grosjat a été établie à Saint-Étienne le 30 mars 1925, au capital de 2 millions de francs.

123. Notice de Jean-Claude Bonnal sur <http://mondomicile.centerblog.net/648-bassy-un-chateau-pas-comme-les-autres>.

124. Elle est détruite suite à un incendie criminel en 1929 mais poursuivra son activité après guerre sous l'enseigne Coplisle, coopérative agricole de la vallée de l'Isle, domaine de Bassy.



Fig. 6. Le château de Bassy (milieu du XX^e siècle) (coll. SHAP, fonds P. Pommarède).

à partir de 1934. La propriété « avec une étendue de 179 hectares » est d'abord mise en vente pour 200 000 francs. Le dossier est transmis à l'Association des Anciens Prisonniers de Guerre du Centre qui y renonce compte tenu des délais liés aux « formalités administratives ¹²⁵ ». Trois lots sont constitués : la ferme qui ne comprend plus que 150 hectares, le chai et, enfin, le château, dont seul le gros-œuvre et la couverture sont alors achevés, avec son parc. Dans le cadre de son plan sanitaire, la Caisse primaire interdépartementale des assurances sociales de Seine et Seine-et-Oise se rend propriétaire en 1939 du château de Bassy-Mussidan. Quatre autres établissements sanitaires sont simultanément créés : Salins-les-Bains (Jura), La-Motte-les-Bains (Isère), Ondres (Landes) et Luchon (Haute-Garonne) ¹²⁶. Le sanatorium de Bassy, dont la reconversion est posée dès 1977 ¹²⁷, est acquis par Caisse Régionale d'Assurance Maladie d'Île-de-France qui y crée, après une modernisation totale, un centre médical polyvalent de moyen séjour.

Si le château et son parc dominent aujourd'hui l'histoire de Bassy, l'évocation du « chalet de Bassy » permet de revenir sur les mêmes lieux à la Belle Époque, dans ce « monde d'hier » que les grands événements du début du XX^e siècle ont enseveli.

F. A. B.

125. *Le Réveil des APG du Centre*, novembre-décembre 1934, n° 119, p. 1.

126. Arrêté du 24 mai 1939, JO du 14 juin 1939.

127. JO, débats parlementaires, Assemblée Nationale, 23 juillet 1977, p. 4810.

Bibliographie

- Almanach de Gotha : annuaire généalogique, diplomatique et statistique*, volume 177, Gotha, éd. Justus Perthes, 1940.
- Annuaire des châteaux et des départements : 40 000 noms & adresses de l'aristocratie, du high life, de la colonie étrangère, du monde politique, de la magistrature, de l'armée, du clergé, des sciences, lettres et beaux-arts, de tous les propriétaires des châteaux de France, etc. etc., avec notices descriptives, anecdotes et illustrations*, Paris, éd. A. La Fare.
- Archives parlementaires de 1787 à 1860, Convention nationale, Série 1*, tome 63, p. 362, Librairie administrative de P. Dupont, 1969.
- BERNARD Michel et LE PONTOIS-BERNARD Joëlle, 2011. *Nikolaï Nikolaevitch Obroucheff : l'homme de la convention militaire franco-russe de 1892-1893*, Périgueux.
- BOUQUET Didier, 2014. *Généalogie de la famille Chaussade en Périgord : Mussidan, Saint-Médard-de-Mussidan, Saint-Laurent-des-Hommes, Saint-Martial-d'Artenset, Ehourgnac, Rauzan, Beaupouyet, Saint-Géry*, Books On Demand Edition.
- BOURGEOIS Th., 1899. *La villa moderne : cent planches donnant les plans, façades et devis détaillés de cent maisons...*, Paris, Librairie centrale des Beaux-Arts.
- CALONNE Alphonse de, pseudonyme Toison d'or, 1883. *Noblesse de contrebande*, Paris.
- CHAIX D'EST-ANGE, 1908. *Dictionnaire des familles françaises anciennes ou notables à la fin du XIX^e siècle*, VII.
- CHAVATTE André-Pierre et REUBRECHT Bernard, 2014. *Chroniques de Saint-Médard-de-Mussidan*, volumes 1 et 2, Books on demand Edition.
- DU HAYS Charles, 1864 et 1867. *Guide du marchand de chevaux et du consommateur, recueil sommaire des meilleures foires de France*, Paris, Librairie centrale.
- ELIAS Jean-Jacques, 2012. *Histoires de Neuvic-sur-l'Isle*, éditions Arka et Les Livres de l'Îlot.
- ETREILLIS Baron d', pseudonyme Ned Pearson, 1872. *Dictionnaire du sport français, courses, chevaux...*, Paris, O. Lorenz.
- FLEURY Robert, 1973. *Pierre Louÿs et Gilbert de Voisins*, Paris, éd. Tête de feuilles.
- FOURNIOUX Bernard, 2002. *Montignac au Moyen Âge : histoire du peuplement et de l'occupation du sol*, Milhac-d'Auberoche, chez l'auteur, impr. Fanlac.
- FROIDEFOND DE BOULAZAC Alfred, 1891. *Armorial de la noblesse du Périgord*, Périgueux.
- GILBERT DE VOISINS Auguste, 1904. *Pour l'amour du laurier*, Préface de Pierre Louÿs, Paris, P. Ollendorff.
- GILBERT DE VOISINS Auguste, 1926. *Les Miens*, Bernard Grasset éditeur.
- GRANDCOING Philippe, 1999. *Les demeures de la distinction. Châteaux et châtelains au XIX^e siècle en Haute-Vienne*, Limoges, Presses universitaires de Limoges.
- JAMMES-DUMOURIEZ de, 1862. *Mémoire sur la maison de Vaucocour, avec documents authentiques*, Périgueux, impr. A. Boucharie.
- LABROUE Henri, 1913. *Les membres de la Société populaire de Bergerac pendant la Révolution*, Paris, F. Alcan.
- LAFFON Fernand, 1896. *Le monde des courses, mœurs, actuelles du turf... Études nouvelles et historiques, suivies d'un Dictionnaire-annuaire donnant toutes les expressions usitées dans le monde des courses... les noms et couleurs de tous les propriétaires... etc.*, Paris, J. Rothschild.

- LAMOTHE Louis-Sylvestre Bessot de, 1880. *Voyages agricoles en Périgord et dans les pays voisins*, Périgueux, Dupont.
- LÉCLUSE-TRÉVOËDAL Bertrande de, 2016. *Les Mémoires de ma famille, Souvenirs autobiographiques, Mémoires rédigés en 1953*, édition à usage familial, annotés et commentés par Stéphane de Lestrade de Conty.
- LEE Henry, 1914. *Historique des courses de chevaux, de l'Antiquité à ce jour...*, Paris, E. Fasquelle.
- LE NAIL François, avec la participation de Jeannette Capitaine, 2000. *La longue histoire de Saint-Rabier*, chez l'auteur.
- MARACHE Corinne, 2006. *Les métamorphoses du rural en Périgord. L'exemple de la Double et de ses confins des années 1830 aux années 1930*, Paris, éditions du CTHS.
- NAPIJUS Dr J.W., 1938. *Geschiedenis der geneeskunde. De hoogleeraren in de geneeskunde aan de Hoogeschool en et Athenaeum te Franeker (1585-1843)*, XI, Petrus Latané, décembre.
- Revue illustrée du Tout-Sud-Ouest : annales mensuelles, mondaines, artistiques, sportives*, Bordeaux, éd. Féret, 1905-1906.
- SAINT-ALBIN A. de, 1890. *Les courses de chevaux en France*, Paris, Hachette et Cie.
- SAINT-SAUD Aymard de, 1925. *Recherches sur le Périgord et ses familles. XI, Généalogies périgourdines*, Bergerac.

Les prêtres du monument aux morts 1914-1918 de la cathédrale Saint Front de Périgueux d'après les archives diocésaines

par Huguette BONNEFOND

En ces périodes de commémoration de la guerre de 1914-1918, il m'a paru intéressant de rendre hommage à tous les prêtres, morts pour la France, dont les noms figurent sur le monument élevé dans la cathédrale Saint-Front de Périgueux¹.

Ce monument (fig. 1), situé à l'entrée nord de la cathédrale, côté rue Saint-Front, et sous le pilier nord-ouest, a été inauguré le 9 juin 1924 par M^{gr} Légasse, évêque de Périgueux de 1920 à 1931. Il est l'œuvre de MM. Rapine et Dannery, architectes des monuments historiques. Un bas-relief représente une jeune femme agenouillée devant la Mère des douleurs. Il est entouré des noms des enfants de la paroisse, laïcs et prêtres, qui sont morts pour la France et dont l'immortalité est symbolisée par le phénix sortant des flammes, sculpté sur le devant de l'autel. Ces sculptures ont été conçues par M. Desvergne, grand prix de Rome. Les noms sont classés en

1. Seules les archives diocésaines ont été utilisées pour cet article.



Fig. 1.

quatre catégories : prêtres du diocèse², séminaristes, jeunesse catholique de Saint-Front, morts de la paroisse.

I. Prêtres du diocèse

Édouard Beusse

Né le 11 février 1884 à Fanlac, il est ordonné prêtre le 29 juin 1914 à Périgueux. En 1914, il devient vicaire à Lalinde.

Mobilisé le 3 août 1914 au 209^e régiment d'infanterie, il part en campagne avec son régiment le 9 août. Il est nommé sergent sur la Marne, passe au 59^e régiment d'infanterie. Édouard Beusse est décoré de la croix de guerre le 29 mars 1917. Chef de section en décembre 1917, il est tué le 29 avril 1918 à Locre (Belgique). Voici une de ses lettres :

« X (...) ³, mardi 13 avril 1915,

... Partis le samedi saint, nous avons marché, 4 jours durant, à raison de 25 kilomètres par jour, et sommes arrivés le mardi 6 avril à I(...), dans la (...). C'est là que nous sommes restés quatre jours, et avons pu faire faire les Pâques à la plupart de nos soldats. Le bourg d'I(...) a été un petit centre de lutte intense au cours de la bataille de la Marne. Dans l'intervalle de trois jours, il a été pris et repris trois fois. Tout le village, du reste, a été incendié, sauf la rue principale. Ce n'est qu'une vaste ruine. Tous les habitants, les femmes et les enfants exceptés, furent enfermés dans l'église, une nuit durant, et c'est alors que l'ennemi braqua ses canons sur le sanctuaire. Cette paroisse ne possède pas de prêtre depuis le début de la guerre, nous étions donc maîtres dans le lieu saint, pour organiser les cérémonies comme nous l'entendions. Chaque matin, les trois

2. Les prêtres sont ici présentés dans l'ordre alphabétique.

3. Certains passages, ici remplacés par (...), ont été censurés par les autorités militaires et sont donc illisibles.

prêtres du N(...) célébraient trois messes et les soldats y venaient nombreux faire la Sainte Communion. Le soir à 6 heures, nous avions ménagé une réunion à laquelle les soldats étaient heureux de participer pour entendre la parole de Dieu et recevoir la bénédiction de celui qui les protège. Le dimanche 11 avril, les messes dites, dont une chantée, nous sommes partis de ce village pour aller au chef-lieu du canton, à S(...) (6 kilomètres). C'est là que nous sommes actuellement.

Nous avons eu l'agréable plaisir de rencontrer ici un vénérable doyen, très zélé. Il donne les instructions et ramène chaque matin, *gratia Dei adjuvante*, quelques brebis égarées. Nous aidons M. le curé pour les confessions, assez nombreuses, Dieu merci, et pour les autres cérémonies. Les soldats aiment à venir dans cette belle et majestueuse église, épargnée par les obus. Ils y prient et chantent comme des enfants, convaincus que leurs prières seront exaucées...

Oui, je veux croire, comme le disait si bien M. le doyen, hier soir, que Dieu est content des armées de la France, car elles ont compris qui les protège en vue de la victoire future... Daigne le Christ raffermir la foi dans les cœurs où elle chancelle, et la donner à ceux qui ne l'ont pas. Unissons nos prières en vue de cette double intension, assurés que Dieu nous exaucera... »

Adrien Chanteloube

Né le 16 juin 1883 à Aubas, il est ordonné prêtre le 1^{er} août 1907 et est curé de Doissat de 1911 à 1915.

Mobilisé comme brancardier à la 23^e division d'infanterie, il meurt le 28 avril 1915.

René Chaumel

Né le 15 avril 1880 à Sainte-Foy-de-Belvès, il entre à dix ans au Petit Séminaire de Bergerac, puis en 1897 au Grand Séminaire de Périgueux. En 1901 et 1902, il fait son service militaire à Bergerac. Il est ordonné prêtre à Périgueux le 29 juin 1903 et part à l'Institut catholique de Toulouse où il revient avec son diplôme de licencié en 1905. À partir de cette date, il devient professeur de mathématiques et de sciences naturelles à Saint-Joseph.

Mobilisé tout au début de la guerre comme brancardier à la 3^e chirurgicale, il meurt le 10 avril 1918 à Galliera, en Italie. Il souffrait depuis quelques jours d'un très anodin mal de gorge, qui ne l'a aucunement arrêté dans ses fonctions d'infirmier militaire. Après coup, on diagnostique une diphtérie maligne, suite de soins donnés par lui à des diphtériques. Voici sa dernière lettre, sorte de testament, datée du 3 avril :

« Que de sacrifices, en ce moment, pour cet être qu'on nomme la France, les uns plus ou moins forcés, mais beaucoup spontanés et libres, pleinement acceptés comme venant de Dieu, à l'arrière comme au front, des petits comme des grands, au sein des familles comme dans l'enceinte des églises où l'on prie le Vendredi Saint !... Continuons tranquillement la grande aventure, donnant tout à Dieu pour sa plus grande gloire comme aussi pour le salut des âmes, de celles surtout vis-à-vis desquelles je suis lié par le devoir, la reconnaissance,

l'affection, donnant tout, les souffrances, les ennuis, les misères, les dégoûts, tout ce que sans inconvenance on peut lui offrir... »

Ses obsèques sont célébrées le 11 avril et un éloquent témoignage lui est rendu par son chef. Il repose en paix au cimetière français de Galliera, dans cette splendide Vénétie.

Henri Chirol

Né le 13 février 1881 à Carves, d'Antoine et Marie Fauvel, agriculteurs, il est ordonné prêtre le 29 juin 1905 à Périgueux et est nommé vicaire à Grand-Brassac. Le 29 juin 1906, il part pour Hautefort puis, à partir du 25 septembre 1906, pour Tursac.

Le 6 août 1914, il est mobilisé à la 12^e section COA (commis et ouvriers militaires d'administration) et est affecté à la 15^e section IM (infirmiers militaires). Il fait la retraite de Serbie. Le 1^{er} juin 1916, il souffre d'une gastro-entérite, maladie contractée en service à l'hôpital n° 6 de Salonique. Il est rapatrié le 1^{er} août 1916. Il meurt le 25 août 1916 à l'hôpital de Saint-Mandrier de Toulon, deux jours après son arrivée en France.

Armand Cloder

Né le 2 août 1877 à Condat-sur-Trincou, il est ordonné prêtre le 29 juin 1908 à Périgueux. Il est prêtre de 1910 à 1915 à Cognac.

Mobilisé, il meurt le 16 avril 1915 d'une maladie contractée dans les ambulances à la guerre.

Robert Courtney

Né le 19 novembre 1882 à Nontron, il fait à Saint-Joseph les six dernières années de ses études et est ordonné prêtre le 1^{er} août 1907 à Bergerac. De 1907 à 1915, il est vicaire, à Périgueux, à l'église Saint-Martin. Dans toutes ses œuvres il met de la vie, de l'entrain, de l'ardeur. L'humble prêtre est de l'école du grand apôtre [saint Paul] : « Tout ce que j'ai, tout ce que je suis, je le dépenserai, sans rien réserver, pour les âmes et pour Dieu. »

En 1915, mobilisé depuis quelques mois à l'hôpital de Périgueux, il rend des services les plus humbles et les plus dévoués à tous les malades. La nouvelle de son trépas arrive plus tôt aux oreilles de tous ses amis que les nouvelles de sa grave maladie. Il meurt le 1^{er} avril 1915, sa mort si soudaine, si inopinée a causé un deuil général dans la ville de Périgueux.

Maurice Dubon

Né le 8 décembre 1889 à Saint-Nicolas-de-la-Grave (Tarn-et-Garonne), il entre de bonne heure au Petit Séminaire de Moissac et ses maîtres ne tardent pas à remarquer sa piété et son bon esprit. Malheureusement il est atteint de bégaiement ce qui le handicapera toujours. De Moissac il passe au Petit

Séminaire de Saint-Sulpice-la-Pointe, au diocèse d'Albi, où il fait sa rhétorique. Sa nature généreuse le détermine à demander de passer à l'École apostolique pour se préparer aux missions étrangères et c'est ainsi qu'il finit son cours de rhétorique à Vitoria en Espagne. Il est accepté au noviciat des Pères jésuites en Belgique. Avec la fatigue, son bégaiement s'accroît et, sur les conseils de ses supérieurs, il complète ses études au Petit Séminaire de Périgueux puis au Grand Séminaire. Il se fait tout entier périgourdin, il ne veut surtout pas les choquer ni leur déplaire. Il garde son naturel des bords de la Garonne, acclimaté merveilleusement aux rives de la Dordogne. Le 29 juin 1914, il est ordonné prêtre, il est envoyé comme vicaire à Jumilhac-le-Grand.

La guerre éclate et l'abbé Dubon part en avril 1915. Il laisse à la paroisse le souvenir d'un zèle aimable et actif, il a su se concilier l'affection de tous ses membres. Au régiment, il se fait vite une place à part. Son rôle de brancardier-aumônier au 14^e d'infanterie lui permet de continuer son apostolat. Il est l'auxiliaire dévoué de l'aumônier titulaire et, parmi les soldats, sa gaieté et sa bonté lui rendent facile l'accomplissement de ses devoirs sacerdotaux. Ses officiers rendent justice à ses qualités de prêtre et de soldat et le considèrent plutôt comme un ami que comme un subordonné. Sa dernière lettre est datée du 18 avril 1917 :

« Avant de participer à la grande offensive déclenchée ces jours-ci, je vous envoie mon constant et fidèle souvenir. Vous devez connaître la région que j'occupe en ce moment, car si je me trompe, vous avez été au camp de Châlons, je suis maintenant à côté du colonel, cela me permet de le voir fréquemment... Il doit me procurer des *Paroissiens du Soldat* ces jours-ci. J'ai dû faire deux enterrements à l'entrée de la nuit... Nous ne pouvons enterrer en plein jour. Si vous aviez deux ou trois reliques de sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, je vous serais obligé de me les envoyer... »

Elles sont parties mais il n'a pu les recevoir... Le 22 avril 1917, soit quatre jours après avoir écrit sa lettre, il tombe glorieusement, tué d'une balle à la tête, à côté de son chef blessé. Son colonel rend témoignage à ce brave soldat et à ce bon prêtre :

« Monsieur l'Aumônier,
La nouvelle de la mort de l'abbé Dubon que vous avez apprise en dehors de moi est malheureusement bien exacte. Il est mort bravement le 22 avril sur le champ de bataille, au moment où il se penchait sur son chef de bataillon blessé pour le relever et le panser. Il avait maintes fois donné une haute idée de sa valeur morale et la mesure de son courage et de son abnégation. Aussi l'ai-je proposé pour une haute récompense... »

Déjà décoré de la croix de guerre, proposé pour la croix de Saint-Georges, l'abbé Dubon a eu le témoignage des hommes qui se sont inclinés devant sa bravoure et devant sa dignité de prêtre.

Marcel Faure

Né le 26 octobre 1884 à Belvès, il est ordonné prêtre le 1^{er} août 1907 à Bergerac. Il est d'abord vicaire à Belvès, sa ville natale, pendant quelques mois. En réalité, il débute dans le ministère sacerdotal à Montignac, sous l'autorité du chanoine Bru. Il est nommé curé de Soulaures en 1910.

Il est mobilisé le 28 octobre 1914 à la 12^e section-infirmier, comme brancardier. Il est versé au GBD (groupe de brancardiers divisionnaire) de la 71^e division le 15 décembre. Fusilier mitrailleur au 164^e régiment d'infanterie en 1917, il est affecté au GBC (groupe de brancardiers de corps) en mars 1918. Fait prisonnier le 8 juin 1918, il meurt au lazaret d'Avesne (Nord) le 7 juillet 1918. Ces qualités maîtresses, il les porta au régiment où elles lui valurent plusieurs belles citations et enfin la croix de guerre avec palme.

Raoul Félix

Il naît le 15 mars 1880 à Villamblard, est ordonné prêtre le 29 juin 1904 à Périgueux. Il est prêtre à Saint-Amand-de-Vergt de 1907 à 1915.

Mobilisé à la 12^e section, infirmier, il est tué le 1^{er} avril 1915. L'un de ses compagnons raconte ses dernières heures :

« L'abbé Raoul Félix vient d'être atteint mortellement par une bombe tombée d'un "taub" le 1^{er} avril 1915 à 6h30.

L'ambulance 9 est présente à la gare de Clermont en Argonne comme ambulance d'évacuation. Près du hall de la gare se trouve un baraquement où l'on reçoit les malades en attendant leur embarquement, l'abbé Félix est spécialement chargé de ces malades placés là.

Pendant que certains d'entre nous assistons à la messe de 6h, une détonation formidable retentit puis une autre suivie de deux ou trois. Ce sont les bombes lancées par un "taub", Raoul Félix se trouve alors à la porte de son baraquement. Les éclats d'une bombe l'atteignent et le projettent sur le sol. Il est frappé à la gorge, son poignet est fracassé. Il respire difficilement, un infirmier prêtre lui parle, lui donne l'absolution mais le pauvre blessé a la carotide coupée, quelques instants plus tard il rend son dernier soupir. Avec lui d'autres infirmiers sont blessés, un sergent est tué, frappé en pleine poitrine.

Vendredi Saint 1915, M. Chaumel assiste à la cérémonie funèbre qui a lieu dans la chapelle de l'hôpital (l'église du lieu, démolie depuis plusieurs mois ne pouvant servir au culte). Une trentaine de majors ou d'officiers sont présents, un aumônier militaire officie. De riches couronnes posées sur les cercueils attestent la sympathie que les disparus ont su s'attirer. À travers les ruines et les décombres d'une petite ville autrefois gentille et coquette, actuellement toute démolie, on les a conduits au cimetière.

M. le médecin-chef a voulu honorer la mémoire de ces deux victimes de la guerre, les remerciant du bel exemple qu'ils n'avaient cessé de donner, et à la fin de son discours "demandant au Dieu des armées de leur accorder le Ciel, récompense promise aux héros".

J'ai cru bien faire, Monsieur le Chanoine, de vous donner ces détails sur la fin de l'abbé Félix : je ne suis pas sûr de pouvoir les rapporter un jour de vive voix.

Ci-joint texte de la lettre commencée pour les paroissiens de Saint-Amand :

“Mes chers Paroissiens,

J'ai eu le plaisir de vous adresser une lettre à l'occasion du nouvel an.

Cette paix glorieuse et durable, nous l'attendons ; mais les choses et les évènements ne peuvent en faire prévoir la date. Prolongeons notre courage autant qu'il sera nécessaire. Voilà trois mois écoulés de cette nouvelle année ; au cours de ces longs mois d'hiver, vous avez assisté à de nouveaux départs. Dans ces séparations, mes chers paroissiens, où les mères donnent leurs enfants, les épouses leurs maris, les adieux sont touchants. Chacun essaye de contenir ses larmes. Et quand le train s'ébranle, on s'envoie un dernier salut, et l'on se dit tout bas, mais avec fierté : “Vive la France !”

Notre paroisse de Saint-Amand compte près de soixante combattants sous les armes. Le devoir de défendre son pays s'impose aux pères de famille, comme aux jeunes gens, aux aînés comme aux plus jeunes. Toutes les énergies de la nation s'unissent dans un commun effort pour faire triompher la justice et la liberté que nous aimons et qu'un peuple barbare veut nous ravir. C'est au prix du sang qu'il faut les conquérir. Voilà bien la loi du sacrifice et de la pénitence qui s'impose à tout chrétien. Aux peuples et aux familles qui ne la connaissent plus, Dieu l'impose.

En cela nous serons sincères et nous grandirons devant Dieu qui pardonnent aux humbles et aux repentants.

Mes chers paroissiens, vous tous qui assistez de loin à la grande lutte, soyez fiers de vos fils et de vos époux. Chacun occupe vaillamment le poste qui lui est dévolu.

Chaque soir, ils peuvent se rendre le témoignage que leur tâche est bien remplie. Je sais que vous ne vivez que pour eux, et bien que le grondement sinistre du canon ne parvienne pas jusqu'à vos oreilles, vos pensées et votre cœur sont cesse tournés vers nous. Sachant cela, nous sommes forts, nous sommes courageux.

Mais cette union je l'admire aussi parmi vous. Vit-on jamais pareille fraternité ? Vous vous entraidez, vous vous secourez, vous vous aimez. C'est cette belle et touchante fraternité qu'enfante le fléau de la guerre, parce que tous vous êtes atteints. Dans les départements envahis nous voyons même les riches dans le besoin, les pauvres dans la détresse, mais tous vous êtes dans le deuil jusqu'au jour de la paix définitive. Gardez vos bons sentiments, mes chers paroissiens. Que la charité, la concorde, le dévouement, l'amour fraternel vous trouvent toujours unis. Ceci faisant, vous remplissez votre tâche.

Je suis en relation avec la plupart de nos combattants. Un bon petit mot plein de cœur et d'encouragements est toujours chaudement accueilli.

Vous savez le rôle que je tiens aux armées. Je suis employé aux soins des blessés qui viennent directement des tranchées. Notre ambulance est sur le front des opérations.

Nous sommes établis en face de la colline du (...), dans (...), qui a coûté cher à nos troupes. Les Allemands y étaient solidement fortifiés et

jugeaient les Français incapables d'enlever la forteresse. Il nous a fallu quatre attaques successives, (...), mais enfin nous avons acquis cette importante position. Honneur à nos vaillants troupiers ! Les morts se sont couverts de gloire. Les blessés supportent leurs souffrances avec résignation, parce qu'ils ont gardé..." »

La mort a empêché le curé de Saint-Amand d'achever sa lettre. Elle demeure comme son testament spirituel adressé à ses paroissiens.

Raymond Marton

Né le 12 mai 1876 à Saint-Saud, il étudie à l'École cléricale puis au Grand Séminaire de Périgueux. Il est ordonné prêtre le 29 juin 1901. Il est nommé vicaire à Jumilhac et à Thiviers avant d'être prêtre dans deux paroisses, Blis-et-Born et Saint-Crépin, en 1908. C'est par son extrême bonté qu'il gagna l'affection, la confiance et l'estime de tous. Des événements fâcheux à Saint-Crépin lui donnent l'occasion d'exercer ses qualités de conciliateur et il ramène la paix au sein d'une population bouleversée par les passions politiques.

Pendant la guerre, il est terrassé par une pleuro-pneumonie, engendrée par le surmenage, les intempéries et les privations. Il meurt le 1^{er} janvier 1918 à l'hôpital de Gérardmer. Voici la lettre qu'un prêtre, sergent infirmier, écrit à son frère, l'abbé Joseph Marton, curé de Vaunac :

« Votre frère a reçu les derniers sacrements avec une foi, une tranquillité, une soumission à la volonté divine qui, à différentes reprises m'ont arraché des larmes... Tout a été fait pour que le passage de cette vie à l'éternité fût doux et accepté joyeusement et non redouté et pénible. Raymond a été soigné, consolé, fortifié par un frère. Jésus, le Dieu de toute bonté, a fait le reste. Par ma voix, votre frère vous dit de demeurer en paix. Sa vie a été offerte en expiation de ses fautes personnelles, mais aussi pour le salut de la France, la gloire de l'Église et pour l'âme de ceux qu'il aimait, celle de son frère, de ses paroissiens et des petits enfants de sa paroisse. Une de ses dernières pensées a été pour eux ; son avant dernière bénédiction de prêtre a été pour eux. »

Alphonse Pachier

Né le 31 octobre 1878 à Baneuil-de-Lalinde, il est l'aîné de six enfants. Ses parents s'installent à Sainte-Foy-de-Longas. C'est là que l'abbé Roux lui enseigne les premiers éléments de latin et le fait entrer en cinquième à l'École cléricale de Périgueux. Il intègre ensuite le Grand Séminaire pour en sortir prêtre le 29 juin 1901. Il est nommé vicaire à Saint-Georges de Périgueux. Après ses trois ans de vicariat, il est appelé à être curé de Lacassagne en Sarladais de 1904 à 1908. En 1909, il devient prêtre de Paunat. Ses paroissiens admirent en lui sa grande humilité. Sa myopie excessive, qui le rend lent, va contribuer à le faire juger bien au-dessous de ses mérites.

En 1915, il est versé dans le service auxiliaire et mobilisé à Bergerac et au Buisson, au 108^e d'infanterie. Ses aptitudes physiques ne le préparent pas à

cette nouvelle carrière. Il lui est particulièrement difficile, parfois impossible, de fournir, à certains jours, le travail demandé. Il est envoyé en octobre 1916 à l'atelier de chargement à Montluçon. Là, dans un milieu très dangereux pour la santé, sa robuste constitution est ébranlée par la manipulation de la poudre. Peu à peu, l'empoisonnement fait son œuvre et il est transporté à l'hôpital de Lavault-Sainte-Anne, puis à Montluçon même. Le 17 juin, il tombe brusquement dans un état comateux, le même jour il s'éteint doucement.

Maurice Portas

Né le 11 novembre 1885 à Périgueux, il est ordonné prêtre le 29 juin 1910 à Saint-Félix-de-Villadeix. Il est ensuite vicaire à Nontron de 1910 à 1914.

Il est déclaré disparu le 6 octobre 1914, son corps ne sera jamais retrouvé.

Marcel Poujol

Né le 6 octobre 1880 à Saint-Amand-de-Coly, il est ordonné prêtre le 24 juin 1911 à Saint-Félix-de-Villadeix et devient vicaire à Sarlat en 1913.

Il meurt le dimanche 3 décembre 1917, à l'ancien évêché de Limoges où il est infirmier. Un malade, entré le 29 novembre pour troubles pathologiques [*sic*], a, dans la nuit, donné des signes d'exaltation et vient d'être conduit dans la section n° 8, dite « des agités ». On le fouille, lorsque, soudain, il sort un revolver browning et tire à bout portant quatre balles sur le sergent infirmier Marcel Poujol. Le malheureux, atteint à l'arcade sourcilière gauche, dans la région du cœur, à l'aîne et à la cuisse gauche, tombe raide mort. Voici la touchante allocution que M. l'archiprêtre de Limoges a prononcée aux obsèques de M. l'abbé Poujol :

« Mes Frères,

Pour le soldat en service commandé, mourir sous les balles d'un camarade dément, c'est mourir pour la France, aussi bien que celui qui tombe sur le champ de bataille, que le marin dont le vaisseau est coulé par la torpille d'un sous-marin, ou le hardi pilote qui tombe du haut des airs dans son appareil fracassé ou en flammes. C'est là ce qui explique l'émotion profonde qu'on éprouva à Limoges, dans l'armée comme dans le clergé, en apprenant le meurtre et les honneurs extraordinaires que l'armée, en la personne du Général en chef, et l'Évêque, avec son clergé, rendent, ce matin, à la mémoire du bon soldat et de l'excellent prêtre que fut M. l'abbé Marcel Poujol.

Soldat infirmier, dans toutes les ambulances où on l'employa il se concilia l'estime de ses chefs, la pieuse reconnaissante des dames dévouées de la Croix Rouge, l'affection des malades et des blessés auxquels il se donnait avec un cœur fraternel et une expérience qu'on appréciait. Rien ne le prouve mieux que les regrets et les larmes des hommes de sa salle de service.

Avant d'être un infirmier modèle, il avait été un bon prêtre. On se rappellera longtemps, à Sarlat, sa tenue irréprochable, sa foi profonde, sa

charité et son zèle pour les œuvres de Jeunesse. Il sera vivement regretté par son Évêque, dont le diocèse a été fortement éprouvé, comme le nôtre, par la mort de plusieurs prêtres-soldats.

Ces honneurs et ces regrets, malgré tout, seraient impuissants, sans la religion, à consoler sa famille et surtout sa malheureuse mère. Celle-ci, heureusement bonne chrétienne, sent que la mort n'a pu atteindre ce qu'il y avait de meilleur en son fils, son âme immortelle, et cette âme elle la voit déjà dans le sein de Dieu... C'est dans toute la pureté de conscience que le matin même, au Saint Sacrifice de la Messe, ce fils s'était uni à son Dieu... C'était déjà communier à lui en attendant la vision du ciel.

Puisse son sang, ajouté au sang de tant d'autres victimes, jeunes et pures comme lui, nous obtenir de Celui qui est le maître des évènements et l'arbitre des nations la victoire et une paix glorieuse et durable.

C'est notre vœu le plus ardent, et, il ne se sépare pas de notre prière pour le repos du soldat et du prêtre. »

Henri Pradal

Né le 16 mai 1880 à Monsac, il termine ses études au Petit Séminaire de Bergerac et entre au Grand Séminaire en 1899. Pour des raisons de santé, il est contraint de revenir dans sa famille et ne peut être prêtre en même temps que ses condisciples. Mais le 23 septembre 1905, l'évêque l'ordonnera prêtre à Bordeaux. Il est nommé vicaire de l'immense paroisse de Jumilhac. Il y reste deux années, où il se dépense, sans trop mesurer ses forces, s'en allant faire le catéchisme jusque dans les hameaux les plus reculés. Puis, il est curé de la paroisse de Sireuil en 1908.

Il part le 13 avril 1915, en qualité d'infirmier, est affecté à l'hôpital temporaire de Bergerac jusqu'au 31 octobre de la même année, date de son rappel au dépôt de la 1^{re} section à Limoges. De là, on le dirige sur le front où il reste jusqu'au 10 août 1916. Il demeure ensuite sept mois à Ambly, non loin de Verdun, mais, reconnu malade, il est envoyé à l'hospice de Saint-Pothin de Lyon et réformé temporairement, le 10 mars 1917, pour infirmités contractées au service de la patrie.

Henri Pradal réintègre sa paroisse de Sireuil. Sa santé s'altère de jour en jour, on l'admet à la réforme n° 1 le 19 novembre 1918. Son état ne fait qu'empirer. Bientôt sa démarche devient chancelante, il lui faut des béquilles. C'est ainsi que se passent les quatre premiers mois de 1919 ; il se voit contraint de donner sa démission de curé, pour se retirer dans sa famille, à Lavergne, près de Monsac. C'est là qu'il meurt le 11 novembre 1919.

François Seguin

Né le 14 septembre 1876 à Lamonzie-Saint-Martin, il est ordonné prêtre le 29 juin 1899 à Périgueux. Il occupe la fonction de vicaire à Rouillac en 1902 puis est prêtre à Flaugeac de 1902 à 1905, paroisse qu'il quitte pour Gajec où il reste jusqu'en 1916.

Mobilisé il meurt à la guerre le 19 janvier 1916.

II. L'abbé Amédée de Boysson

Contrairement aux précédents, l'abbé Amédée de Boysson ne figure pas dans la liste des « Prêtres du diocèse ». Son nom apparaît en tête de la liste intitulée « Jeunesse catholique de Saint-Front ». Il naît le 20 mai 1883 à Cahors. Sa famille a son centre et son foyer ancestral dans le Périgord. Depuis longtemps et par tradition, les membres de la famille sont voués à la profession militaire. Il fait ses études classiques à Versailles, au collège Saint-Jean, dirigé par les Eudistes. Il obtient ses titres universitaires et opte pour le séminaire : il est admis à Issy en octobre 1900. Après ses deux années de philosophie, il fait son service militaire de 1902 à 1903 à Bergerac, puis revient au séminaire pour les cours de théologie de 1903 à 1906. Il est ordonné prêtre le 30 juin 1906 dans l'église de Saint-Sulpice. En octobre, il part pour Rome et devient pensionnaire de la procure, il suit les cours de théologie du Collège Angélique. En juillet 1907, il rentre en France et devient vicaire à la cathédrale Saint-Front de Périgueux. Au bout de deux ans d'expérience, hanté par ses souvenirs du Séminaire de Saint-Sulpice, il revient en octobre 1909 enseigner l'Écriture sainte dans le séminaire de théologie d'Issy. Son service comme professeur et directeur a duré quatre ans de 1910 à 1914.

En août 1914, A. de Boysson rejoint à Limoges la 11^e section d'infirmiers. Affecté à une ambulance divisionnaire, il a d'abord un service sans danger, mais ennuyeux. Il demande alors un service de brancardier au front et l'obtient le 11 octobre 1914. Il écrit à son père :

« Le moral est excellent parce que je me sens en guerre, au milieu des soldats, je suis vraiment à ma place. Les hommes sont heureux d'avoir un prêtre avec eux. Plusieurs ont eu recours à mon ministère. Le jour de la Toussaint, ayant pu aller dire la messe dans une église, j'ai rapporté le Saint-Sacrement et j'ai distribué la communion à vingt-cinq officiers, sous-officiers, soldats et jusqu'aux avant-postes ».

Blessé le 9 novembre, il est cité à l'ordre du jour de l'armée, il refuse un congé de convalescence et revient aux tranchées. Il est inscrit comme officier, on lui confie la conduite d'une section. C'est un service commandé (donc autorisé par l'Église). Il écrit :

« Je ne serai pas fâché d'être envoyé en Orient, s'il y a des renforts pour le corps expéditionnaire, mais avant tout, ce que je veux, c'est pas moisir dans un dépôt. Il est possible que, lorsque j'irai à l'attaque, j'éprouve comme tant d'autres un sentiment de peur, mais Dieu aidant je saurai le dominer, marcher et faire marcher. »

En mai 1915, il est nommé sous-lieutenant et part pour les Dardanelles. De là, il écrit à son père :

« Salués comme des princes par les batteries turques, nous avons établi nos installations sur le bord d’une fontaine à l’eau excellente et je vous écris à l’ombre biblique d’un olivier. À quand la première attaque ? »

Celle-ci ne tarda pas et, le lendemain, le général Bailloud écrit au père d’A. de Boysson :

« Votre fils est très bien à tous points de vue, je l’ai vu encore hier à l’œuvre. Ses chefs sont enchantés de l’avoir comme collaborateur et comme ami, ses subordonnés de l’avoir comme ami et comme guide. »

Le mois suivant, un colonel écrit au père de notre Périgordin :

« Le 21 juin 1915, le lieutenant de Boysson s’est élancé bravement à l’assaut de la première ligne des tranchées turques à Sed ul Bahr. Dans cet assaut, il reçut une première blessure, mais il eut l’énergie de s’élancer encore et d’entraîner ses hommes avec lui vers la seconde ligne. On le vit les armes à la main quand un remous violent désagrégea sa petite troupe. Lui ne voulant pas reculer et aussi ralenti par sa blessure, il fut bientôt entouré par les Turcs et ce fut tout. Le soir venu, les hommes de sa compagnie réussirent de nouveau à s’installer dans la tranchée où était resté le lieutenant, mais les recherches pour le retrouver furent inutiles. »

Les actes de ces prêtres ne devaient pas être oubliés et méritaient qu’on les relate.

H. B.

Un grand merci à M. Filet, archiviste diocésain, pour son aide.

Sources

Archives diocésaines de Périgueux.

Semaine Sainte Religieuse des années 1914 à 1918.

MAYJONADE chanoine, 1927. *Une basilique byzantine, Saint-Front de Périgueux*, Périgueux, éd. Syndicat d’initiatives du Périgord.

DANS NOTRE ICONOTHÈQUE*

La découverte de Lascaux en 1940. Du nouveau avec les Alsaciens

par Brigitte DELLUC, Gilles DELLUC
et Jean-Philippe STRAUDEL

Pendant longtemps, on a raconté la découverte de Lascaux de façon fantaisiste, mettant en scène quatre « enfants » et leur chien, le 12 septembre 1940. C'est cette vulgate que racontaient, même, l'inventeur Marcel Ravidat et son compagnon Jacques Marsal, devenus guides de la grotte. Et aussi l'ancien instituteur Léon Laval, féru d'art, d'histoire et d'archéologie, qui fut, durant les dix premières années, le conservateur de Lascaux.

Cette légende dorée conduisait donc, comme par miracle, des enfants dans une féerique grotte ornée. On ne se posait pas de questions sur le fait que Ravidat s'était muni, ce jour-là, de deux lampes et d'un grand coutelas de sa fabrication pour élargir la minuscule entrée de la cavité.

*1 - Peu à peu, nous avons pu préciser **l'historique** de cette découverte : le début de l'aventure s'est passé en trois temps (8, 12 et 13 septembre 1940), mettant en scène l'inventeur Marcel Ravidat, 18 ans, apprenti mécanicien dans un garage depuis deux ans, accompagné de trois adolescents.*

* Les documents iconographiques présentés dans cette rubrique sont archivés à la SHAP.

Nous avons exploité trois sources d'informations : 1 - les archives que François, fils de Léon Laval, avait mises à notre disposition pour la préparation de Lascaux inconnu¹ ; 2 - l'interrogatoire de M. Ravidat et J. Marsal² ; 3 - le livre de souvenirs de notre ami François Laval, âgé de huit ans en 1940, puis devenu géologue³.

2 - Il y a du nouveau. Récemment, grâce aux documents fournis par un chercheur alsacien, Jean-Philippe Strauel, président de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried, il est possible d'aller plus loin. Ces informations révèlent la participation de jeunes Alsaciens dans l'exploration de la caverne, juste avant l'entrée en scène de Léon Laval : au moins trois d'entre eux ont participé à la découverte de la scène homme-bison du Puits, le 14 septembre. L'une se nomme Marthe Grollemund. Deux autres, Arsène Sittler et Xavier Prévôt, feront partie des Malgré-nous, incorporés dans la Wehrmacht et le premier ne reviendra pas du Front de l'Est. Ravidat partira aux Chantiers de jeunesse, au maquis des FTP, puis en Allemagne avec la 1^{re} D.F.L. ; Marsal sera requis par le STO.

Une découverte en trois temps

C'est le dépouillement des archives de Léon Laval, lors de la préparation de l'ouvrage pluridisciplinaire *Lascaux inconnu*⁴, qui nous démontra que la découverte s'était produite en trois temps et était le fait d'un jeune adulte et de trois adolescents⁵ (fig. 1). Rappelons cette séquence :

1. Le 8 septembre 1940, au-dessus de Montignac, dans la clairière d'un coteau, boisé de pins et de chênes, un robuste Montignacois de 18 ans, Marcel Ravidat, apprenti mécano dans un garage depuis deux ans⁶, repère un petit aven d'effondrement, naguère mis au jour par la chute d'un grand arbre. Il est accompagné de trois de ses camarades (Jean Clauzel, Maurice Queyroy et Louis Périer) et ils recherchent un souterrain signalé par la mère de M. Queyroy⁷. Son chien Robot gratte au fond de ce mini-aven d'environ 1 mètre de côté et de profondeur. Là se trouve un second orifice d'à peu près 20 centimètres de diamètre. Par ce trou, Ravidat jette des pierres qui

1. DELLUC, 1979. Cet ami nous a quittés le 19 juin 2016.

2. DELLUC, 1979 et 2003a et b.

3. LAVAL F., 2006.

4. Édité par le CNRS en 1979.

5. DELLUC, 1979, 2003a, 2003b et 2010.

6. Il est surnommé le Bagnard ou Bagnard, en souvenir de l'herculéen Jean Valjean, joué par Harry Baur (lui-même Alsacien-Lorrain d'origine) dans *Les Misérables*, film de Raymond Bernard (1934).

7. Rapport manuscrit de M. Queyroy, 1940 (archives L. Laval). Ces 2 pages mentionnent également l'élargissement, le 12 septembre, par Ravidat, du trou qu'il avait repéré le 8 septembre avec 3 autres jeunes.

dégringolent dans le noir : une pénétration semble possible après désobstruction⁸.

2. Le jeudi 12 septembre, Ravidat revient, sans son chien. Ses trois camarades du 8 septembre sont indisponibles. Il rencontre en chemin trois autres garçons, plus jeunes et moins connus de lui : le Montignacois Jacques Marsal (bientôt 15 ans) et deux Parisiens, le réfugié Simon Coencas (13 ans) et le vacancier Georges Agniel (16 ans, logé chez sa grand-mère à Montignac). Il s'est muni d'une lampe Pigeon⁹, d'une lampe à pétrole qu'il a bricolée dans un graisseur d'auto *Técalémit* et d'une lame de ressort d'auto transformée en un solide coutelas.

Il élargit l'entrée avec cet outil, et, après une descente verticale de 3 mètres, il atteint le sommet d'un cône d'éboulis. De là, il se glisse entre l'éboulis et la voûte hérissée de petites stalactites (passage difficile : entre 30 et 40 cm de hauteur). Après une descente totale de 6 mètres, il arrive au plafond de la grotte (actuellement plafond du 2^e sas). Au-delà, la pente continue sur 8 mètres jusqu'au premier gour aujourd'hui comblé¹⁰. Rejoint par ses compagnons, il franchit les gours de la Salle des Taureaux. C'est à une bonne dizaine de mètres plus loin, dans le Diverticule axial, qu'à la lumière fuligineuse de leurs lampes, les quatre explorateurs aperçoivent les premières peintures. Ils vont ensuite de découvertes en découvertes et parcourent toute la caverne sans grandes difficultés.

3. Le vendredi 13 septembre¹¹, accompagné du petit Maurice Coencas, le quatuor revient dans la grotte. Ce jour-là et les jours suivants, muni de lampes à carbure, pelles et corde, il la visite en détail. M. Ravidat, à la force des poignets, après en avoir élargi un peu l'accès, descend à la corde lisse dans un petit gouffre de 5 à 6 mètres de profondeur, appelé le Puits. Un demi-siècle



Fig. 1. *Les principaux acteurs à l'automne 1940* : L. Laval, J. Marsal, M. Ravidat et G. Agniel. Les jeunes gardiens couchent sous la tente.

S. Coencas a rapidement regagné Paris en fin septembre 1940 (coll. F. Laval).

8. Trois autres garçons (Jacques Clauzel, Robert Queyroy et André Détrieux), faisant partie du même groupe et, baguenaudant sur le coteau, n'interviennent pas dans cette découverte. Cependant Ravidat, une fois seulement et par honnêteté, a rajouté leurs noms, entre les lignes, sur la liste de son rapport manuscrit (RAVIDAT, 1940). Mais, dans son rapport définitif, il n'a conservé que les trois premiers noms. Il ne mentionne aucun autre intervenant. Notre ami Ravidat était un homme bougon, mais très honnête et au grand cœur (DELLUC, 2008a et 2008b). En novembre 1986, il retrouva à Montignac ses compagnons du 8 septembre, lors de la sortie du livre de M. Ruspoli, *Lascaux, un nouveau regard*, rencontre à l'initiative de Marie-Cécile Ribault (éditions Bordas) et de Gilles Delluc (DELLUC, 2012, p. 552, note 3).

9. Petite lampe à essence minérale en cuivre, inventée par Charles Pigeon en 1884.

10. Gour : petit barrage de calcite qu'il faut enjamber.

11. « Le lendemain » du 12 septembre, indiquent M. Ravidat dans son rapport conservé dans les archives Laval et Marsal dans son rapport de 1965.

plus tard, peu avant 1990, M. Ravidat précisera oralement à Thierry Félix que l'entrée du Puits a été repérée le 13 et que sa descente a été effectuée le 14, ce que confirmeront G. Agniel et J. Marsal¹². Là est dessinée la fameuse scène : un bison blessé fait face à un homme étendu¹³. Ils reviendront dans la caverne les deux jours suivants.

L'ancien instituteur Léon Laval est prévenu le 16 septembre et, convaincu par les croquis faits à sa demande par le lycéen Georges Estréguil¹⁴, descend dans la grotte le 17 septembre dans l'après-midi ou le 18 au matin. Dans la Salle des Taureaux, impressionné par la beauté des peintures, il pousse un cri de stupeur et d'admiration : « MERDE... ! » L'entrée est encore plus élargie et le 21 septembre voit l'arrivée des préhistoriens : l'abbé H. Breuil, alerté par son jeune élève M. Thaon, soldat démobilisé à Montignac, et accompagné par les deux abbés Bouyssonnier et le Dr A. Cheynier, que suivirent D. Peyrony le 22 septembre, l'abbé A. Glory le 24, puis des centaines et des centaines de visiteurs.

Malgré cette affluence, nul dégât ne fut à déplorer, grâce à l'attentive surveillance des jeunes inventeurs : des clôtures sommaires protégèrent les parois ornées ; la plupart des objets accessibles furent collectés et mis à l'abri. Installés à l'extérieur sous la tente, puis sous une cabane de fortune, Ravidat et Marsal, un peu rémunérés, gardèrent l'entrée de la grotte, jour et nuit, jusqu'à l'installation d'un bâtiment de bois à couverture de toile goudronnée et d'une porte métallique (confectionnée par le jeune Norbert Dauvergne), dont la clef fut remise à Léon Laval.

Quatre détails supplémentaires

En septembre 1940, la bataille de France a été perdue. Une grosse moitié nord et ouest de notre pays est occupée par les armées allemandes. Presque toute la Dordogne est en zone dite libre. Comme prévu depuis longtemps, des milliers d'Alsaciens, notamment ceux de la Hardt et du Ried¹⁵ ont été évacués, dès 1939, dans la « France de l'intérieur », particulièrement en Périgord¹⁶.

Les habitants d'Elsenheim (plus d'un demi-millier de personnes environ) ont été dirigés sur Montignac. Après quelques difficultés initiales entre ces deux populations, leur accueil et leur cohabitation se révéleront sans nuages et même souvent amicaux voire fraternels. On ne s'étonne donc pas de les voir intervenir, par-ci par-là, dans cette histoire : nous les avons retrouvés mentionnés, dans les diverses relations des témoins, sous divers

12. FÉLIX, *in litt.*, 1^{er} août 2016 ; FÉLIX et BIGOTTO, 1990, p. 22.

13. LAVAL F., 2006 ; DELLUC, 2008a.

14. C'est pour cela que l'abbé H. Breuil décomptera Estréguil parmi les inventeurs de Lascaux, dans son rapport à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

15. En rive gauche du Rhin, c'est-à-dire à l'est de la ligne Maginot.

16. SCHUNCK, 2016.

termes marquant leur altérité : « certains garçons » ou bien « une autre équipe, mais elle n'était pas de notre bord » ou encore « de jeunes réfugiés alsaciens » :

1. Dans son *Rapport manuscrit initial*, demandé par Léon Laval et non encore corrigé par lui, Marcel Ravidat, n'ayant pu récupérer ses trois copains du 8 septembre, note que, le 12 septembre, il décide de partir seul : « Muni d'un éclairage de fortune et d'un énorme couteau fabriqué avec une lame de ressort, je partis en exploration. En chemin, je fis la rencontre d'autres camarades qui allaient régler une histoire avec *certaines garçons*¹⁷ qui avaient mouchardé au sujet de... je ne sais plus quoi. Une fois la leçon donnée, trois d'entre eux décidèrent de me suivre : Jacques Marsal, Simon Coencas et Georges Agniel. »¹⁸ (fig. 2)

En chemin je fis la rencontre d'autres camarades qui allaient régler une histoire avec certains garçons qui avaient mouchardés au sujet de... je ne sais plus quoi. Une fois la leçon donnée trois d'entre eux décidèrent de me suivre y avait Jacques Marsal, Simon Coencas et Georges Agniel. et nous sur les lieux nous nous mêmes à tenir de robe au travail. Il savait, à l'aide du couteau et agrandir le trou, ceci nous prit une bonne heure. Enfin nous pûmes descendre explorer le souterrain.

Fig. 2. Extrait du rapport manuscrit de l'inventeur Marcel Ravidat (archives M. Ravidat, dans FÉLIX, 1990).

2. Dans son *Rapport sur la découverte*, rédigé le 24 juin 1965, Jacques Marsal écrit une phrase très explicite : « Notre découverte attirant la plupart des enfants du pays, nous décidâmes de prévenir M. Laval ». De nombreux jeunes de Montignac avaient donc visité la grotte avant même que soit informé Léon Laval, c'est-à-dire avant le 16 septembre : 4 le 14 et une vingtaine le 15¹⁹.

3. Dans *une interview par Radio-France-Périgord*, en août 1983, que nous avons enregistrée et publiée²⁰, Ravidat résume l'histoire de la découverte du 12 septembre, en occitan : « Môtéram à Lacau. Trobèram una àutra equipa (é mèma ùn pèti frairé de Queyroy, lo pèti Robert)... mas n'èra pas de nôstra bòrda. Enfin, paù importa. Montem amon, à daquel cròs. E cura que te cura, cura que te cura. Mas èra bien garni... »

17. C'est nous qui soulignons.
18. RAVIDAT, 1940 ; FÉLIX, 1990 ; DELLUC, 2003a.
19. Cité dans DELLUC, 1979, p. 24.
20. RAVIDAT, 1990, p. 67 et 65.

Traduisons : « Nous sommes montés à Lascaux. Nous trouvâmes *une autre équipe* (et même un petit frère de Queyroy, le petit Robert)... *mais elle n'était pas de notre bord*. Enfin, peu importe. Nous sommes montés là-haut, à ce trou. Et cure que je te cure ; cure que je te cure. Mais il était bien garni... Cette affaire-là dura bien une heure. Et nous y sommes descendus. Quand je fus en bas, je m'assurai que cela n'était pas dangereux... ».

4. Dans *Mon père, l'homme de Lascaux*, le livre de souvenirs de François Laval (2006), jeune témoin des premiers temps de la grotte, il est rapporté que, le 12 septembre, « Jacques Marsal se trouvait près du château de Lascaux, avec quelques autres garçons qui en voulaient à de *jeunes réfugiés alsaciens* pour une affaire d'honneur à régler²¹. Marcel Ravidat les rencontra et pensa qu'une aide ne lui serait pas inutile dans son exploration souterraine. Les autres, ayant donné la leçon aux coupables, s'en retournèrent vers Montignac. Cependant, trois d'entre eux, Marsal et deux petits Parisiens, Georges Agniel et Simon Coencas, acceptèrent d'accompagner Ravidat. Celui-ci leur expliqua ce qu'il voulait faire et comment il pensait pénétrer dans le souterrain. Il fallait tout d'abord agrandir le trou d'accès »²². C'est ce que confirmera Jacques Marsal, lors d'une conférence au Musée de l'Homme, que nous avons enregistrée, le 14 octobre 1986, sans donner d'autres détails sur les participants en dehors de Ravidat, d'Agniel et de Coencas²³.

Récapitulons :

- Le dimanche 8 septembre, accompagné de son chien Robot, M. Ravidat repère le trou au fond de l'aven d'entrée de Lascaux avec 3 copains de son âge (Jean Clauzel, Maurice Queyroy et Louis Périer).

- Le jeudi 12 septembre, ceux-ci étant indisponibles, il décide de monter seul pour désobstruer cette entrée. Mais, en chemin, il rencontre un groupe de jeunes garçons. Trois d'entre eux acceptent de l'accompagner (Jacques Marsal, Simon Coencas et Georges Agniel). Les autres « s'en retournèrent vers Montignac ». Ravidat force l'entrée de la grotte et parvient dans la Salle des Taureaux. Il visite la grotte – sauf le Puits – avec Marsal, Coencas et Agniel.

- Le vendredi 13 septembre, les quatre explorateurs reviennent avec le petit Coencas pour explorer la grotte. Ils découvrent l'étroite entrée du Puits.

- Le samedi 14 septembre, ces mêmes quatre explorateurs reviennent avec quatre autres jeunes, avec lampes à carbure, pelles et corde. Ravidat descend dans le Puits.

- Le dimanche 15 septembre, une vingtaine de jeunes garçons venus de Montignac se joignent aux inventeurs pour continuer l'exploration. Les descentes dans le Puits se font ensuite à l'aide d'« un gros branchage introduit

21. Confirmant ainsi une information provenant de DELLUC, 1990, p. 161, note 4. Cette affaire sera mentionnée aussi dans une bande dessinée : « Nous avons... heu un compte à régler avec les Lorrains [sic] au sujet de leurs heu... sœurs... » (FÉLIX et BIGOTTO, 1990).

22. LAVAL F., 2006, p. 19 et 20 ; DELLUC, 2003b, p. 494.

23. MARSAL, 1986.

dans la grotte et dont le basculement a laissé des traces encore gravées au plafond de l'Abside »²⁴.

- Le lundi 16 septembre, Léon Laval est prévenu et descend le soir du 17 ou le lendemain matin.

Les premiers jours de l'exploration de la grotte vus par les Alsaciens

Tout récemment Jean-Philippe Strauel (président de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried) nous a fait parvenir les très intéressants résultats de sa recherche de témoignages sur l'historique de cette découverte, vu du côté alsacien. Voici l'essentiel de son enquête :

« En 1994, écrit Jean-Philippe Strauel, nous avons rencontré Marthe et Armand Schwartz²⁵. Notre étonnement fut grand, lorsque à la fin de l'entretien, Marthe nous raconta avoir participé, en septembre 1940 à l'âge de 12 ans, "à la découverte de la grotte de Lascaux", avec comme seule preuve sa bonne foi et un enregistrement de son témoignage, sur une radio locale lors d'un séjour à Montignac en été 1993²⁶. Cela, en nous citant ses compagnons Xavier Prévôt et son cousin Arsène Sittler, tous deux d'Elsenheim²⁷, et Jacques Marsal de Montignac. Avec eux, elle a pénétré dans la grotte, éclairée à l'aide d'une bougie.

« 22 années se sont écoulées depuis cet entretien. Aussi, lorsque nous avons appris la prochaine inauguration de Lascaux 4, l'idée de ressortir ce dossier nous a effleuré et nous nous sommes mis en quête d'informations complémentaires. Ce que nous avons découvert nous a surpris : nulle part nous n'avons trouvé mention d'Alsaciens qui auraient participé à la découverte de la grotte de Lascaux. Aussi, nous allons essayer de rétablir une partie de la vérité historique, cachée ou oubliée, de cette sensationnelle découverte, qui aujourd'hui encore fascine les médias.

« Nous avons à présent établi que les Elsenheimois étaient bien présents à Montignac en septembre 1940, ce qui permet de donner du crédit au témoignage de Marthe Schwartz, née Grollemund. Mais cela ne nous semblait pas suffisant. Nous nous sommes donc mis en quête d'autres témoins

24. FÉLIX, *in litt.*, 1^{er} août 2016.

25. Marthe Grollemund, épouse Schwartz, est née le 19 juillet 1928 à Guémar (canton de Ribeauvillé, Haut-Rhin). L'article 16 de la convention d'armistice stipulait que « le gouvernement français exécuterait de concert avec les autorités allemandes le rapatriement de la population civile dans les territoires occupés ». Deux semaines après la découverte de Lascaux, les Alsaciens sont autorisés à revenir en Alsace, ce qui isolera Marthe du groupe des jeunes gens ayant officiellement découvert cette merveille. Beaucoup acceptèrent, partagés entre la joie de revenir chez soi et la crainte de ce qu'ils allaient découvrir en Alsace annexée (note de J.-Ph. Strauel ou JPS).

26. Cet enregistrement sur Radio France Périgord a été conservé (note de B. et G. Delluc ou BGD).

27. Canton de Marckolsheim, Bas-Rhin. Marckolsheim est aujourd'hui jumelée avec Le Bugue (BGD).

ou de témoignages de personnes ayant été à Montignac au même moment et susceptibles de conforter ce premier témoignage.

Notre enquête commence à la mairie d'Elsenheim, où nous avons rencontré Annette Herzog, secrétaire générale, fille de Robert Gaschy (1929-1995), qui a été maire d'Elsenheim de 1987 à 1995. Elle nous assura que son père lui avait raconté avoir été présent avec d'autres jeunes d'Elsenheim lors de la découverte du trou de ce qui sera l'entrée de la grotte de Lascaux. Un autre témoin indirect mentionne également Robert Rebert. »

Le témoignage de Xavier Prévôt

« Notre enquête semblait se terminer sans conclusion, mais au hasard d'une discussion lors d'une réunion de comité de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried, nous évoquons le sujet et, là, Jean-Pierre Ohrem nous dit connaître Michel Prévôt, petit-fils d'un des inventeurs de la grotte de Lascaux. Très vite nous prenons contact avec celui-ci. Il nous livre alors le témoignage, sans équivoque possible, de son grand-père Xavier Prévôt²⁸, paru dans le quotidien *L'Alsace* en octobre 1980 (fig. 3) :

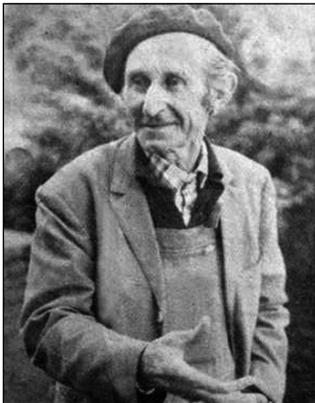


Fig. 3. Xavier Prévôt en octobre 1980. Lors de son témoignage au journal *L'Alsace* (coll. X. Prévôt, courtoisie de J.-Ph. Strauel).



Fig. 4. Xavier Prévôt à Noël 1943. À gauche, lors du réveillon avec les autres Malgré-nous (coll. X. Prévôt, courtoisie de J.-Ph. Strauel).

« Xavier Prévôt (1924-1999) avait presque 16 ans en septembre 1940 (fig. 4). Voici son témoignage au journaliste Pierre Maenner :

“Ma plus belle année a été celle que nous avons passée à Montignac, en Dordogne, où ma famille était réfugiée. Nous avons été évacués en automne

28. Xavier Prévôt est né Reinstettel en 1924 et légitimé Prévôt en 1930, lors du mariage de Michel avec sa mère Anne-Marie (JPS).

1939 avec tout le village d'Elsenheim. Nous avons vécu un an là-bas, et j'ai gardé de l'accueil des gens de Montignac un souvenir extraordinaire. Avec les copains du village, on courait la montagne en jouant aux corsaires. C'est un après-midi de septembre en 1940. Mon cousin Arsène²⁹ (il n'est malheureusement pas revenu de la guerre) (fig. 5) et moi on courait derrière un gars qui avait pris la fuite dans la montagne.

“On a trouvé l'entrée de la grotte derrière un taillis de branches. Un camarade de Montignac, Marsal, qui connaissait l'existence de grottes dans le secteur, est rentré le premier³⁰. Mais le premier jour nous ne sommes pas descendus. Le lendemain matin, sans en parler à personne, toute l'équipe est remontée dans la montagne³¹. On était cinq ou six, avec Arsène, Pierrot³², un camarade qu'on appelait « Bagnard » et Marsal. On a élargi le trou³³ et on est entrés. C'est là qu'on a découvert les fresques [en réalité les peintures] préhistoriques dans une grotte³⁴ et dans les galeries dont les parois étaient piquées de quartz. On était tous impressionnés. On marchait à la bougie en regardant les dessins, le bison qui renverse le bonhomme³⁵, et tout, et mon cousin Arsène a failli tomber dans un gouffre³⁶. Devant le bison qui renverse le bonhomme, Arsène, Marsal, Bagnard, tous, on tremblait. Nous sommes remontés à la grotte trois jours de suite³⁷, sans en souffler mot au village. Mais la mère de Marsal tenait un bistrot à Montignac, et petit à petit l'affaire s'est ébruitée.

“Quand la mère de Xavier Prévôt a appris la nouvelle, elle a interdit à son fils d'y retourner et une dizaine de jours plus tard c'est le retour pour Elsenheim (fig. 6). Le 27 octobre 1942, il est incorporé de force dans l'armée allemande d'abord pour une section de travail en Allemagne, puis dans la



Fig. 5. Arsène Sittler, cousin de X. Prévôt, un des *Malgré-nous* (courtoisie de J.-Ph. Strauel et ADEIF, 1948).

29. Il s'agit d'Arsène Sittler (1925-1944). Né à Elsenheim le 14 mai 1925, sa mère, Marie-Jeanne Reinstettel, et celle de Xavier sont sœurs. Incorporé de force, il est mort sur le front germano-russe le 14 novembre 1944 (JPS). Dernière adresse en Roumanie, SP 448887. Voir en ligne : Recueil photographique des disparus du Bas-Rhin (fasc. 2) (BGD).

30. Sans doute, Marsal voulait-il montrer à ses copains alsaciens l'entrée de cette grotte explorée la veille sous la direction de Ravidat.

31. Pour nous, l'action racontée commence le 13 septembre, c'est-à-dire le lendemain du jour officiel de la découverte (BGD). Mais, en septembre 1990, lors d'un entretien avec Christine Guillemeau, alors rédactrice à Télé K7, paru dans le programme télévisé *DNA TV Magazine*, à l'occasion de la diffusion du téléfilm *Les Enfants de Lascaux*, Ravidat dira qu'ils étaient huit « le jour de la découverte du trou » (JPS). En fait, selon les divers auteurs, n'entrent dans la grotte, ce jour-là, que M. Ravidat, suivi de Jacques Marsal, Georges Agniel et Simon Coencas (BGD).

32. Nous n'avons pas réussi à déterminer qui était Pierrot (JPS).

33. C'est-à-dire qu'ils complètent le travail commencé les jours précédents. Très vite l'orifice va être considérablement élargi et le sommet du cône d'éboulis raboté. On sait aujourd'hui que l'exiguïté de l'entrée et la présence du cône d'éboulis (tampon thermique et hydrique de la caverne), assuraient la parfaite conservation des peintures... (BGD)

34. Cette « grotte » désigne sans doute la grande Salle des Taureaux, de laquelle partent les autres galeries (BGD).

35. La célèbre scène homme-bison, dessinée au fond du Puits, a effectivement été découverte le samedi 14 septembre, en présence des Alsaciens (BGD).

36. Il s'agit non du Puits mais du petit Gouffre de la Galerie des Félines (BGD).

37. Les 14, 15 et 16 septembre. Ce qui correspond parfaitement à ce que dit J. Marsal dans son rapport manuscrit de 1965. En effet, Léon Laval fut prévenu le 16 septembre, « notre découverte attirant tous les jeunes du pays » (BGD).



Fig. 6. Le retour des réfugiés d'Eisenheim à la fin de septembre 1940
(en gare de Sélestat) (courtoisie de J.-Ph. Strauel).

Wehrmacht, en Norvège pendant 2 ans, et pour finir 13 mois en captivité dans le camp de Tambow³⁸, avant d'être libéré le 28 octobre 1945."

Jean-Philippe Strauel poursuit : « En août 1978, il retournera à Montignac dans l'espoir de visiter la grotte. Selon son témoignage à son petit-fils Michel, il voudra aussi parler à Marsal, mais celui-ci se cacha ne voulant pas le rencontrer. Le maire aurait déclaré qu'on ne pouvait changer le contenu des livres. Enfin il retournera une dernière fois à Montignac en mai 1999, où il aura le privilège de visiter la vraie grotte de Lascaux, avant de décéder quelques mois plus tard³⁹. Le lecteur aura compris qu'il manque, dans l'histoire de Lascaux, la présence des jeunes Alsaciens. Les témoignages que nous avons rassemblés permettent d'établir une chronologie assez précise de la présence des Alsaciens, mais de toute évidence, une partie de la vérité a été omise voire cachée par les Montignacois Ravidat et Marsal. Pourquoi ce dernier n'aurait-il pas voulu parler à Xavier Prévôt, son camarade de jeux, 38 ans après la découverte ? De même la correction donnée aux Alsaciens le

38. Tambow était, à 400 km au SE de Moscou, le camp de prisonniers des 18 000 « Malgré-nous » (Alsaciens et Mosellans) n° 188, dit aussi « le camp des Français » ou « l'Enfer rouge ». Plus du tiers de ces prisonniers mourut. Les Malgré-nous, Alsaciens et Mosellans incorporés de force, étaient au nombre de 140 000 (BGD).

39. La grotte avait été fermée en 1963, mais fut laissée la possibilité de visites sur rendez-vous (5 personnes par jour, 5 jours par semaine). J. Marsal, mort en 1989, a été remplacé par Bruno Desplat. En 2000, le système de climatisation de la grotte est modifié : c'est le début des contaminations microbiologiques de Lascaux (BGD).

12 septembre, n'aurait-elle pas eu lieu pour que les Alsaciens ne s'approchent plus de la Grotte ? Comment Xavier Prévôt aurait-il pu inventer le surnom de Ravidat : Bagnard ? Sans parler de la visite de la vraie grotte accordée à Xavier Prévôt en 1999. Il mourra peu après ».

Conclusion : Oui, il y avait bien des Alsaciens...

Compte tenu de l'enquête de Jean-Philippe Strauel, insérée dans les résultats de nos travaux antérieurs, et des précisions fournies récemment par Thierry Félix, il apparaît que des jeunes Alsaciens d'Elsenheim ont participé, sinon à la désobstruction de l'entrée et à la découverte des peintures le jeudi 12 septembre et le vendredi 13, du moins, certainement, à la visite de la grotte le samedi 14, avec notamment descente dans le Puits et découverte de la fameuse scène homme-bison, reconnue ce jour-là (fig. 7). Ils sont revenus les deux jours suivants, 15 et 16 septembre.

Ce qui cadre bien avec la phrase de Jacques Marsal, déjà citée⁴⁰, mentionnant que « notre découverte attirant la plupart des enfants du pays, nous décidâmes de prévenir M. Laval ». Ce qui fut fait le 16 septembre.



Fig. 7. La célèbre scène homme-bison de Lascaux. Elle s'accompagne de l'avant-main d'un cheval et d'un rhinocéros, comme celle de la grotte de Villars (Dordogne) (photo ALG, coll. Delluc).



Fig. 8. Plaque de rue à Elsenheim. Les Elsenheimois n'ont pas oublié leur séjour à Montignac (cortoisie de J.-Ph. Strauel).

40. MARSAL, 1965.

Après la visite de ce dernier⁴¹, précédée de travaux pour faciliter son accès dans la cavité, une foule de personnes visitèrent la grotte, dont beaucoup de réfugiés d’Elsenheim avant leur retour en Alsace (fig. 8).



Fig. 9. L’abbé A. Glory dans la famille de Tomi Ungerer (ici âgé de 4 ans). Strasbourg, 1935, DR.

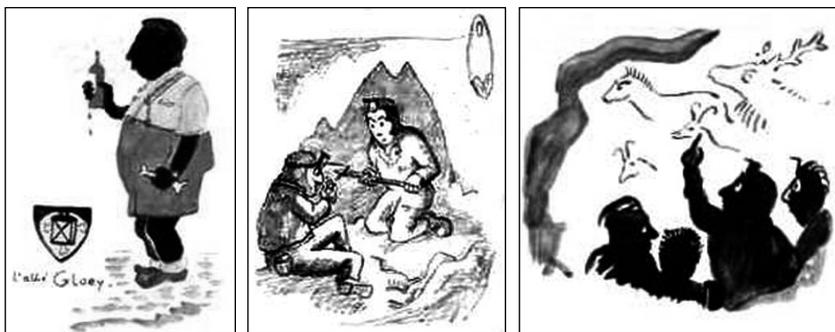


Fig. 10. L’abbé A. Glory vu par le célèbre dessinateur alsacien Tomi Ungerer (courtoisie de l’Association internationale des amis de Tomi Ungerer). 1 - Portrait humoristique de l’abbé Glory. La bouteille de vin rend compte d’une anecdote et non d’une habitude de ce préhistorien. 2 - A. Glory en fouilles. 3 - A. Glory présente les gravures de la grotte d’Ebbou (Ardèche), découvertes par lui.

41. Le soir du 17 ou le matin du 18 septembre (BGD).

Et, de 1952 à 1963, c'est aussi un Alsacien, l'abbé André Glory (fig. 9 et 10), anciennement vicaire à Orbey (Haut-Rhin), qui fut le grand chercheur de cette extraordinaire grotte ornée⁴².

B. D., G. D.⁴³ et J.-Ph. S.⁴⁴

Choix bibliographique⁴⁵

- Archives : L. Laval, M. Ravidat, B. et G. Delluc, SHAP et enquête de J.-Ph. Strauel. ADEIF, 1948. *Recueil photographique des disparus du Bas-Rhin, victimes de la conscription allemande*, fascicule 2, en ligne.
- DELLUC B. et G., 1979. « Les dix premières années sous la plume des témoins », dans LEROI-GOURHAN Arl. et ALLAIN J. (dir.), 1979. *Lascaux inconnu*, XII^e suppl. à *Gallia Préhistoire*, Paris, éd. CNRS, p. 20-33.
- DELLUC B. et G., 2003a. *Lascaux retrouvé. Les recherches de l'abbé André Glory*, Périgueux, Pilote 24 éditions.
- DELLUC B. et G., 2003b. « Marcel Ravidat, inventeur de Lascaux », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord (BSHAP)*, t. CXXX, p. 491-510.
- DELLUC B. et G., 2008a. *Dictionnaire de Lascaux*, Bordeaux, éd. Sud Ouest.
- DELLUC B. et G., 2008b : voir GLORY, 2008.
- DELLUC B. et G., 2010. « Lascaux et la guerre. Galerie de portraits », *BSHAP*, t. CXXXVII, p. 159-202. Repris en 4 parties sur le site *hominides.com*.
- DELLUC B. et G., 2012. « Lascaux et la Presse des années 1940 », *BSHAP*, t. CXXXIX, p. 551-577. La Presse des années 1940 n'apporte rien sur ces sujets (archives SHAP).
- FÉLIX T., 1989. *Les œuvres pariétales de la Salle des Taureaux et du Diverticule axial de Lascaux*, diplôme d'études doctorales, Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, multigraphié.
- FÉLIX T., 1990. « Historique de la découverte et des relevés de la grotte de Lascaux », dans COLLECTIF, 1990. *Le Livre du Jubilé de Lascaux*, Périgueux, éd. Soc. hist. et arch. du Périgord (suppl. au t. CXVII du *BSHAP*), p. 13-67.
- FÉLIX T. et BIGOTTO P., 1990. *Le Secret des bois de Lascaux*, Impact édit (bande dessinée ; auteurs associés : Simon Coencas, Georges Agniel, Marcel Ravidat).
- GLORY A. (et DELLUC B. et G.), 2008. *Les recherches à Lascaux (1952-1953), Documents recueillis et présentés par Brigitte et Gilles Delluc*, suppl. n°39 à *Gallia-Préhistoire*, Paris, éd. CNRS.

42. GLORY et DELLUC, 2008 ; DELLUC, 2008a.

43. gilles.delluc@orange.fr. Département de Préhistoire, Muséum national d'Histoire naturelle, Paris. Nos vifs remerciements vont à nos amis Marcel Ravidat et François Laval, aujourd'hui disparus, et tout particulièrement à Thierry Félix pour son apport des dernières précisions fournies par Marcel Ravidat sur la chronologie des premiers jours. Sans Jean-Philippe Strauel, ces pages n'auraient pu être écrites. Elles concrétisent aussi la vieille et profonde amitié qui continue à unir nos deux provinces.

44. Société d'Histoire de la Hardt et du Ried.

45. N'ont été retenues ici que les références appelées dans le texte. Pour une bibliographie plus complète, voir *le Dictionnaire de Lascaux* (DELLUC, 2008a).

- LAVAL F., 2006. *Mon père, l'homme de Lascaux*, Périgueux, Pilote 24 édition.
- LAVAL L., 1948 (1^{re} édition). *La Caverne peinte de Lascaux*, Montignac, éditions du Périgord Noir, avec le rapport (corrigé) de M. Ravidat, celui de l'abbé H. Breuil à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (11 octobre 1940), un texte de D. Peyrony sur la Vézère et un plan schématique de F. Delage de septembre 1940. Photos F. Windels.
- MARSAL J., 1965. *Rapport sur la découverte*, manuscrit du 24 juin, 4 pages avec plan et coupe, coll. L. Laval.
- MARSAL J., 1986. *Visite de Lascaux avec diaporama*, conférence du 14 octobre au musée de l'Homme, enregistrement par B. et G. Delluc.
- PERRIN M.-L., 2016. « Les Alsaciens de Lascaux sortent de l'ombre », *L'Alsace* (éd. de Colmar et Sélestat), 25 juin et 28 juin, 1 p.
- PRÉVÔT X., 1980. « Récit à propos de Lascaux en 1940 », *L'Alsace*, dans STRAUDEL, 2016.
- QUEYROY M., 1940. *Rapport du 8 septembre 1940*, 2 pages, archives Léon Laval.
- RAVIDAT M., 1940. *Découverte de Lascaux* (rapport sur sa découverte) : manuscrit publié dans FÉLIX, 1990, p. 24-27 ; texte revu et corrigé, dans LAVAL L., 1948, p. 12-16.
- RAVIDAT M., 1990. « Découverte de Lascaux », interview par Radio-Périgord (en partie en occitan traduite par M. Secondat, archives Delluc), publiée dans COLLECTIF, 1990. *Le Livre du Jubilé de Lascaux*, Périgueux, éd. Soc. hist. et arch. du Périgord (suppl. au t. CXVII du BSHAP).
- RUSPOLI M. (avec la coll. de B. et G. Delluc et de M. Patou-Mathis), 2003. *Lascaux, un nouveau regard*, Paris, éd. Bordas.
- SCHUNCK C. et F., 2016. *1940 en Dordogne, année de ruptures*, Périgueux, éd. ARKA (les pages 129-131, consacrées à Lascaux, ne font pas intervenir de jeunes Alsaciens).
- SCHWARTZ M., 1993. *À propos de la découverte de Lascaux*, interview par Radio-Périgord, coll. de J.-Ph. Strauel.
- STRAUEL J.-Ph., 2016. *Compte rendu de son enquête à propos des « Alsaciens à Lascaux en 1940 »*, in litt. juin 2016 et à paraître en octobre 2016 dans l'*Annuaire de la Société d'Histoire de la Hardt et du Ried*.

NOTES D'ÉPIGRAPHIE DU PÉRIGORD – 6

Annibert le centenier et le domaine franc du Villadeix

par François MICHEL

« *Saint-Vincent, ancienne paroisse de Badefols-la-Linde, dont le titre fut réuni à l'église de Pontours (parochia de Saint-Vincent de Pontos, 1281, archives de Cadouin). L'ancienne église de Saint-Vincent était sur le coteau et bien au-dessus du château de Badefols. Dans un défrichement, il y a une vingtaine d'années, on a retrouvé en ce lieu une statuette du saint patron en diacre, une de la Sainte Vierge, avec longue robe flottante et aumônière, et une petite pierre tumulaire dont l'inscription paraît appartenir à l'époque mérovingienne ; elle est gravée à la pointe sur deux côtés, et commence par ces mots : Anniberto centenario... ; la fin est à peu près illisible (ces objets ont été donnés par M. Dubal) ». Cette discrète mention livrée par Alexis de Gourgues dans son Dictionnaire topographique s'est longtemps avérée la seule susceptible de satisfaire les légitimes curiosités suscitées par cette inscription¹. En effet, si les concepteurs du CIL (Corpus Inscriptionum Latinarum) ont classé ce texte à la suite de ceux qui mentionnent des grades militaires², aucun auteur*

1. A. de Gourgues, *Dictionnaire topographique*, p. 305.

2. CIL XIII, 960 : « *admissi quamquam terminos operis nostri fortasse excedit* », i-e « Je l'ai admise bien qu'elle outrepassé peut-être les limites (chronologiques) de notre travail ».

n'a depuis vraiment poussé les recherches à son propos³. De plus, la pierre elle-même faisait partie d'une collection privée et semblait, malgré quelques fugitives apparitions, ne plus être accessible...

C'est en 2009 que son détenteur, Patrick Esclafér de La Rode, nous a décidé à étudier ce document d'un intérêt primordial pour l'histoire du Périgord en le mettant aimablement à notre disposition. Nous souhaitons donc saluer par cette étude la mémoire de ce remarquable érudit récemment disparu et lui exprimer ainsi notre reconnaissance.

L'objet de notre attention a été trouvé sur une éminence rocheuse à la surface aplanie, le plateau de La Garenne, qui fait partie du territoire d'une commune dont le nom a subi au cours des âges plusieurs modifications : de Badefols-lès-Lalinde, il est devenu Badefols-de-Cadouin, puis actuellement Badefols-sur-Dordogne. Ce plateau domine en effet la rivière, ainsi que tout le voisinage, d'une hauteur de 100 m, et permet donc la surveillance des deux côtés du cours d'eau (fig. 1). Comme en témoignent les découvertes effectuées à son sommet, le plateau n'a pas toujours été vide d'habitations (fig. 2). Une église s'y trouvait autrefois : consacrée à saint Vincent, elle a donné son nom à

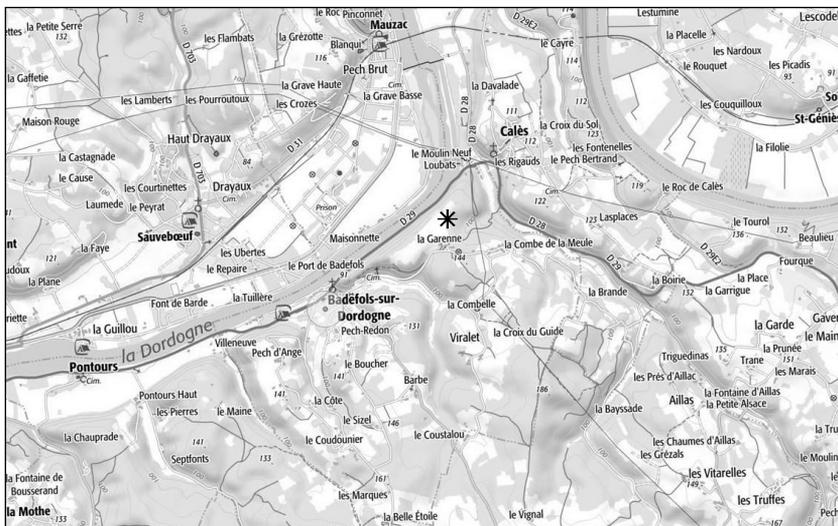


Fig. 1. Lieu de la découverte (carte IGN).

3. À l'exception notable de Jean-Pierre Bost, *Le Périgord antique*, p. 50 ; nous souhaitons exprimer à celui qui a été l'un de nos maîtres bordelais nos remerciements pour nous avoir confié ses notes prises lors d'une autopsie de la pierre effectuée en 1992, mais surtout notre profonde gratitude pour tout ce qu'il nous a appris au cours des nombreuses années passées au Centre Pierre Paris (URA 991 du CNRS), devenu depuis l'Institut *Ausonius* (UMR 5607 du CNRS).



Fig. 2. Carte de Tarde.

la paroisse jusqu'au transfert de 1714 où, menaçant ruine et située trop loin du nouveau bourg, elle fut abandonnée⁴.

Selon les notes de l'abbé Brugière, prises vers 1884, le domaine appartenait avant la Révolution à la famille de Gontaud-Biron, puis, durant celle-ci, est passé à la famille de Salavert⁵. Si l'on en croit le vicomte A. de Gourgues, la trouvaille a eu lieu dans les années 1850. Pierre Dubal, qui donne l'ensemble des objets au vicomte, n'est devenu propriétaire de ces terres qu'en 1860. L'abbé Brugière mentionne également que l'on a découvert au sommet du plateau une nécropole comprenant « un nombre considérable de cercueils en pierre dont l'intérieur reproduit les contours du corps humain » ; ce cimetière bien peu documenté, dont la surface a été estimée à un hectare, a été retrouvé et fouillé par Louis Peyrille en 1929⁶.

Les mentions de l'inscription

En revanche, nous disposons de plusieurs signalements de l'inscription, à commencer par une correspondance entre A. de Gourgues et L. Renier datée de 1855⁷ ; A. de Gourgues lui-même en fait mention à deux reprises :

4. s.v. *Badefol*, dans *Mémoire des églises à bastir à neuf, allonger ou à réparer dans le diocèse de Sarlat*, on trouve que « c'est une église à faire à neuf. Il n'y a pas d'aparance d'aller restaurer une église champêtre qui est dans une forêt... », cf. J. Valette, « Étude sur l'état des églises du Périgord en 1687 et sur le nombre des nouveaux convertis », *BSHAP*, t. CIII, 1976, p. 107-132 et plus particulièrement p. 118.

5. H. Brugière, *Badefols de Cadouin* (http://shap.fr/brug/B/badefols_sur_dordogne.pdf), document numérisé par Pierre Besse pour la SHAP (fonds Pommarède).

6. Découverte archéologique, dans *La Liberté du Sud-Ouest*, numéro du 15 décembre 1929.

7. R. Mowat, *Rapport*, s.c. VIII, Choix d'inscriptions présumées inédites ou imparfaitement publiées, p. 326-335, et plus particulièrement p. 330-331, n° 19.

en premier lieu dans un ouvrage consacré à la toponymie du Périgord⁸, puis dans son *Dictionnaire topographique*, paru en 1873 ; quinze ans après, l'on en trouve mention dans l'inventaire que R. Mowat fait des documents laissés par L. Renier ; c'est d'après les notes de ce dernier que s'établit la publication du *CIL* en 1899⁹. La pierre et son texte tombent alors dans l'oubli jusqu'à ce que J. Charet n'en fasse mention en 1950¹⁰. Cinq ans après, le *Bulletin* de notre compagnie évoque le fait que « J. Secret a eu l'occasion d'examiner au château de Lanquais la collection du vicomte de Gourgues, qui est installée dans une pièce voûtée au sommet de la tour d'escalier¹¹ » ; J. Secret s'est alors certainement intéressé à cette pierre, car il en publie l'année suivante une photographie qu'accompagne un rapide commentaire¹². Enfin, M. Bonnelle la mentionne dans une publication qui concerne avant tout la commune de Badefols¹³.

Il ne s'agit donc pas d'un texte totalement inconnu. Cependant, il est à considérer comme inédit : au XIX^e siècle, il a disparu au milieu de l'immense documentation fournie par le *CIL* et seule une traduction, dont la réalisation n'a cependant jamais semblé nécessaire, aurait pu le mettre en lumière ; il n'a donc ultérieurement été l'objet d'aucune littérature érudite et de nos jours, à l'exception notable de J.-P. Bost, personne n'a mesuré sa réelle importance pour l'histoire du Périgord.

Mise en page, lecture et paléographie

Il est vrai qu'à première apparence, il ne s'agit que d'un texte grossièrement gravé sur un petit moellon irrégulièrement taillé dans le calcaire jaune local : il s'avère cependant d'une forme grossièrement cubique qui nous fournit quelques indications quant à son emploi et sur laquelle il nous faudra revenir. Les dimensions de ce bloc sont modestes : la face où est inscrit le début du texte ne mesure que 24 cm de longueur par 16 cm de hauteur ; le texte se poursuit sur la face latérale, qui mesure 20,3 cm de longueur. On peut observer à la surface du bloc et sur ses angles la présence de quelques impacts probablement dus à l'emploi d'outils agricoles, s'il ne s'agit pas de marques causées lors du démontage et de la récupération de la pierre (fig. 3).

8. A. de Gourgues, *Dordogne. Noms anciens de lieux du département*, Bordeaux, 1861, p. 27.

9. R. Mowat, *Rapport*, mentionne que la pierre se trouve à Lanquais et reproduit les dimensions données par A. de Gourgues (23 x 18 x 15). Le *CIL* reprend ces informations ainsi que la lecture du texte.

10. J. Charet, *Le Bergeracois des origines à 1340*, Bergerac, 1950, p. 173 et n. 2.

11. J. Secret, compte-rendu de la séance du 4 septembre 1975, dans *BSHAP*, t. CII, 1975, p. 174-175.

12. J. Secret, *L'art en Périgord*, Périgueux, 1976, p. 55 (photo n° 67, cliché N. Aujoulat).

13. M. Bonnelle, *Sur la Dordogne, Badefols*, Périgueux, 1987, p. 23-25 et 232.



Fig. 3. Vue perspective du bloc inscrit.

La mise en page est réalisée de manière très sommaire. Il n'a manifestement pas été question de prévoir des marges, puisque l'on observe d'importants écarts entre la limite de la pierre et la partie haute du texte ; cette observation pourrait concourir à démontrer que cette pierre faisait partie d'un mur dont les pierres étaient jointives : le bloc était du reste déjà émoussé lorsque l'on a procédé à la réalisation de l'inscription. Par ailleurs, si les caractères sont profondément gravés, ils ne sont pas bien alignés, ce qui démontre que l'on s'est passé de lignes de guidage. Leur espacement n'est pas davantage régulier. Les césures des mots sont en revanche effectuées selon les syllabes, mais témoignent indirectement du fait que l'on n'a pas calibré le texte en tenant compte des dimensions du bloc et que la mise en page s'est faite au fur et à mesure de la gravure. L'ensemble de ces détails suggère plusieurs réflexions : il est tout d'abord assez vraisemblable que le graveur n'a pas gravé le texte sur une pierre placée à l'horizontale, mais a plutôt travaillé à la verticale, sur un bloc déjà engagé dans un mur, comme nous l'avons suggéré *supra*. Sa tâche en était donc rendue plus difficile. Ces irrégularités n'entachent pas la lisibilité des lettres, et celles-ci apparaissent assez clairement pour que l'on puisse proposer du texte la lecture suivante (fig. 4 et 5) :

Anniber/to cintena/rio // pedato/ra vil(l)a/tess(a)e Fra(n)/corum

L'illustration la meilleure que l'on peut donner de ces irrégularités consiste en la variation de la taille des lettres : sur la première face, à la l. 1, celles-ci mesurent de 1,4 à 2,9 cm ; à la l. 2, de 1,4 à 2,5 cm ; à la l. 3, de 1,7 à 3,2 cm. Sur la deuxième face, elles mesurent à la l. 1 de 3,9 à



Fig. 4 et 5. Vues des deux faces inscrites.

Anniber/to cintena/rio // pedato/ra vil(l)a/tess(a)e Fra(n)/corum.

Annibert étant centenier, la mesure de la Villatessa des Francs [a été effectuée].

0,7 cm ; à la l. 2, de 1,7 à 3,4 cm ; à la l. 3, de 2,2 à 3,2 cm ; à la l. 4, de 1,7 à 3,4 cm. Ces anomalies sont pour le moins révélatrices d'une difficulté d'un autre ordre qu'une simple maladresse de la part du graveur. En effet, ces lettres sont profondément gravées et présentent des caractères très classiques joints à des particularités bien spécifiques. Leur étude est facilitée par un hasard

inusité : une grande majorité des lettres de l'alphabet sont représentées et peuvent donner lieu à réflexion ! Cependant, certaines d'entre elles attirent davantage l'attention par leur *ductus* particulier (fig. 6).

Parmi les lettres d'une forme originale, on retiendra particulièrement le A, qui présente une barre horizontale brisée en chevron à la gravure très fréquente entre le IV^e siècle et le XII^e siècle, et dont les exemples peuvent se multiplier¹⁴ ; il s'agit d'une transcription fréquente du A cursif ou oncial. En revanche, le M présente une forme arrondie qui correspond plutôt à une graphie tardive liée à l'écriture manuscrite¹⁵.

Le B et le R sont réalisés selon un tracé très caractéristique et parfaitement similaire : à leur partie supérieure, le *ductus* s'articule selon des lignes droites, ce qui donne à ces deux lettres une physionomie géométrique. En revanche, le *ductus* devient rond lorsqu'il s'agit de réaliser la partie inférieure du B, ce qui ne laisse pas de surprendre : du reste, outre le B, plusieurs autres lettres présentes dans ce texte sont réalisées en employant des arrondis. S'agit-il ici d'une habitude de graveur ? Il pourrait peut-être plutôt s'agir d'une forme dérivée de la cursive, où le R aurait progressivement suivi le *ductus* du B : la boucle supérieure de ce dernier, au départ réalisée en une seule fois, se serait progressivement articulée en deux traits¹⁶.

Le S est en revanche plutôt formé de manière classique, à la façon de la capitale. Il présente une petite boucle dans sa partie supérieure, son tracé est droit et son arrondi inférieur plutôt ventru. De même les O ont une apparence classique, mais sont pour la plupart petits, sous-dimensionnés par rapport aux autres lettres. L'un d'entre eux se présente même sous une forme qui évoque un losange, indice d'un tâtonnement de la part du graveur.

Le D est caractérisé par une apparence qui ne ressemble que de loin à la capitale. Il s'agit d'une forme onciale¹⁷ comparable à celle du U, et dont la physionomie est évidemment confondue avec celle du V. L'écriture manuscrite porte naturellement à la simplification des tracés et de trois traits (fig. 6), le D ne s'effectue progressivement plus qu'en deux traits¹⁸. De même, le U voit son trait initial s'arrondir et la lettre prend progressivement la physionomie qu'elle a de nos jours¹⁹.

Trois lettres retiennent cependant plus particulièrement notre attention. Le C est réalisé, de manière classique, en deux fois : sa partie verticale et inférieure tout d'abord, puis sa partie supérieure. De même, le T est formé

14. L. Carvès (†), F. Michel, « L'inscription funéraire de Saint-Vincent-de-Cosse », dans *Mélanges offerts à A. Sadouillet-Perrin et M. Secondat*, supplément au BSHAP, t. CXV, 1988, p. 66.

15. J. Mallon, *Paléographie*, p. 94 et 99, mentionne que le manuscrit qui présente ce type de lettre est postérieur au V^e siècle et antérieur au IX^e siècle.

16. Cf. J. Mallon, *Écriture*, p. 38, planche B, écriture II, où sont enregistrées des formes au *ductus* similaire.

17. Sur la forme onciale, cf. J. Mallon, *Paléographie*, L'alphabet « oncial », p. 93-104.

18. J. Mallon, *Écriture*, p. 38, planche B, illustre le passage de l'écriture I à l'écriture II.

19. J. Mallon, *Écriture*, p. 38, planche B, en présente deux exemples (écriture III et écriture IV).

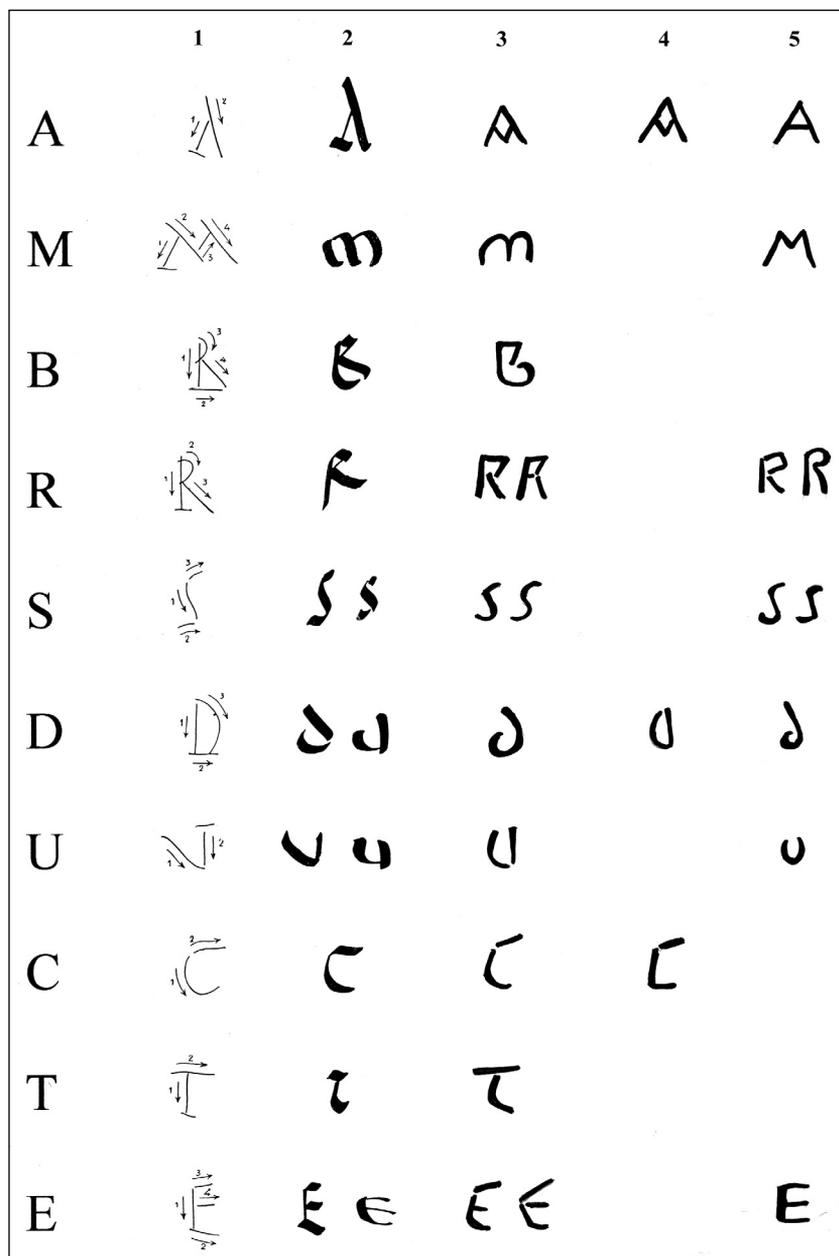


Fig. 6. Exemples de lettres et de leurs formes. 1. *Ductus* des lettres cursives. 2. Exemples de lettres cursives antérieures à la renaissance carolingienne. 3. Lettres de l'inscription d'Annibert (Badefols-sur-Dordogne). 4. Lettres de l'épithaphe de Claudia (Saint-Vincent de Cosse). 5. Lettres de la dédicace de Saffarius (Le Fleix).

en deux fois, mais il s'agit ici d'une simplification déjà notée du tracé cursif, originellement exécuté en trois fois ; il faut cependant noter que le graveur ne se contente pas, dans le cas des T, de matérialiser une haste verticale ; au contraire, il persiste à graver un décrochement inférieur vers la droite dont la similitude surprend avec celui du C et curieusement, celui des U (et V) qui suivent un *ductus* similaire, de même que certains des E. Il a donc en tête une forme bien précise, qu'il estime commune à ces quatre lettres, et lorsqu'il les grave, il procède suivant un *modus operandi* identique.

Ceci indique que ce graveur n'est probablement pas celui qui a écrit le texte, mais que, considérant la qualité de la gravure, il s'agit d'un professionnel qui met son talent au service d'un commanditaire dont la qualité nous échappe. C'est ce dernier qui est l'auteur du texte inscrit par notre graveur, et c'est ce dernier qui utilise indifféremment capitales, cursives et onciales. Il s'agit donc d'un homme plus familiarisé avec la calligraphie qu'avec l'épigraphie.

Il y a évidemment des nuances à apporter à nos constatations, et elles sont à prendre en considération notamment à cause du fait que le graveur n'a pas travaillé sur une pierre au sol, mais bien plutôt sur un bloc déjà engagé dans un mur.

Cette paléographie peut aisément être comparée à celle d'autres textes qui apparaissent en Périgord, et plus particulièrement le long de la vallée de la Dordogne. Nous pouvons en premier lieu revenir sur l'épithaphe de Claudia, gravée à l'intérieur du couvercle de son sarcophage²⁰, découvert à Saint-Vincent-de-Cosse au XIX^e siècle : les A sont identiques, le C carré est réalisé suivant deux traits dont l'articulation est orthogonale et le D présente un caractère oncial certain ; ces éléments confèrent à ce texte une similitude certaine avec celui qui nous occupe, et les différences que nous constatons dans la physionomie des lettres sont surtout dues au degré d'habileté du graveur. Notons que selon ces caractéristiques, ce texte a été daté des VI^e-VII^e siècles (fig. 7).

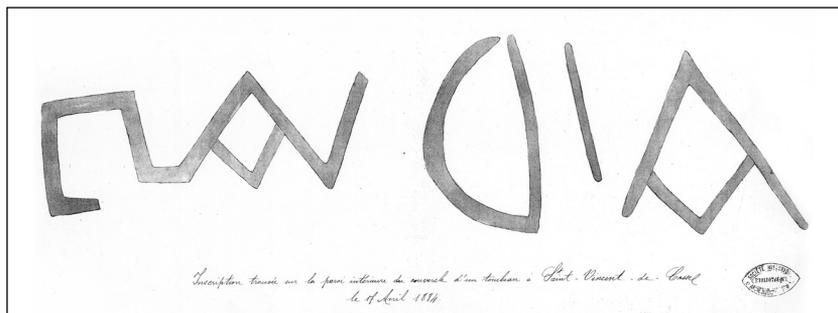


Fig. 7. CIL XIII, 1027, épithaphe de Claudia (supplément au BSHAP, t. CXV, 1988, p. 67).

20. E. Le Blant, *Nouveau recueil*, p. 303 et CIL XIII, 1027 ; cf. supra n. 14.



Fig. 8. *CIL* XIII, 1028, dédicace de l'évêque Saffarius (E. Le Blant, *Nouveau recueil*, p. 299).

Dans un deuxième temps, nous pouvons établir une série de comparaisons avec une autre pierre venant de la vallée de la Dordogne. Il s'agit d'une inscription découverte au Fleix et qui s'avère être la commémoration de la construction d'une église²¹ par Saffarius, évêque de Périgueux aux alentours de l'an 590²² (fig. 8). La pierre était probablement engagée dans la structure de l'église et a suivi l'écroulement de celle-ci avant d'être dégagée. Les lettres qui composent le texte sont pour la plupart des capitales, ce qui ne surprend pas s'agissant d'une inscription destinée à rendre publics aussi bien le nom de l'évêque que la fonction du bâtiment concerné. Les lettres A, E, F, N et R sont réalisées de manière très classique et quoique mal calibrées, s'approchent de la capitale. En revanche, les O restent d'un format très inférieur aux autres lettres et les S présentent un *ductus* qui dénote le manque de familiarité du graveur avec ces caractères : ils sont en effet articulés en deux boucles rattachées à un axe tracé de biais. Il en est de même des M dont les branches latérales semblent avoir

été prolongées pour atteindre les lignes de guidage. Enfin, il faut noter que les D comme les U présentent une forme onciale assez similaire à celle que nous trouvons sur l'inscription de Badefols-sur-Dordogne. La similitude des habitudes épigraphiques est intéressante, même si elle s'avère tempérée par deux éléments : le commanditaire semble ici privilégier l'usage des capitales, et la gravure a certainement été effectuée à plat. Il semble donc ne pas être le même que celui qui a conçu l'inscription qui nous occupe. En revanche, au vu de la netteté des caractères et de la profondeur de leur soc, le graveur pourrait bien s'avérer être le même...

Les lettres qui composent notre inscription ne posent pas le moindre problème de lecture et le texte s'avère très clairement lisible. Cependant, sa lecture a toujours donné lieu à des interprétations erronées. S'il a donc été très malmené, c'est parce qu'il a tout d'abord, et de manière répétitive, été tenu pour une inscription funéraire, ceci probablement à cause de la présence de

21. E. Le Blant, *Nouveau recueil*, p. 299-302 et *CIL* XIII, 1028.

22. Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, IX, 41, le montre chargé de « la difficile mission de faire rentrer dans le devoir les religieuses d'un monastère de Sainte-Radegonde » (E. Le Blant, *Nouveau recueil*, p. 300).

l'ablatif absolu. L'apparente facilité de sa lecture a donc abouti à maintenir dans l'ombre plusieurs aspects de ce texte, pourtant de grande importance.

Un texte clair dans un contexte archéologique qui l'est moins...

Pour bien comprendre à quoi correspond ce texte, nous avons choisi de le présenter mot à mot, tel qu'il apparaît sur la pierre, car toutes les lettres sont aisément lisibles et ne souffrent pas d'équivoque.

Ainsi pouvons-nous tout d'abord identifier le personnage mentionné dans ce texte sous le nom latin d'*Annibertus* (à l'ablatif *Anniberto*). Le latin s'avérant superflu hors du texte original, il convient de donner à cet homme le nom d'Annibert, qui apparaît très rarement dans les textes médiévaux, mais semble plus fréquent dans les textes carolingiens²³. Cependant, il faut noter que la plupart des textes qui mentionnent des noms de personnes datent précisément de la renaissance carolingienne, alors que ces noms existent probablement bien avant celle-ci.

Le terme de *centenarius*, dont l'orthographe *cintenarius* révèle une phonétique particulière, mais peu surprenante, se traduit usuellement par centenier, homme qui a autorité sur une centaine, terme qui désigne d'abord un corps d'armée, puis, par extension, le ressort territorial destiné à assurer la subsistance de celui-ci. Le centenier, dont le nom apparaît dans la loi salique où il préside des assemblées locales, est à la base un officier de l'armée. Outre-Rhin, le centenier a donc un rôle tout à la fois militaire et administratif²⁴.

Le terme de *pedatura*, ici orthographié avec un *o* plutôt qu'un *u* en fonction de la longueur de la voyelle, se rencontre dans les textes antiques qui mentionnent des arpentements effectués en Gaule, en Mésie, en Bretagne et en Afrique ; il dérive directement d'une mesure exprimée en pieds. Sa signification est très étendue, mais l'on note plus particulièrement sa fréquence dans le monde militaire : il s'agit d'un recensement du sol par bornage ou cadastration ; il se matérialise par des cippes plantés dans le sol, comme en Numidie, où le territoire de la cité antique de Gibba est ainsi défini²⁵. Sur le Rhin, ce sont des légionnaires²⁶ ou en Angleterre, des marins qui définissent une zone qui leur est attribuée²⁷. Dans l'ensemble de ces cas comme dans celui qui nous occupe, il s'est agi de définir l'extension d'un ressort territorial.

23. Cf. E. Förstemann, *Altdeutsches Namenbuch, I (Personennamen)*, Bonn, 1900, col. 100, *sub radice AN.* : ce nom apparaît huit fois sous cette forme au VIII^e siècle dans le *Codex Laureshamensis diplomaticus*, Mannheim, 1768, 4 (n. 1194).

24. A. Jacobs, « Quelques observations sur la centaine mérovingienne », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, XXII, 1861, p. 368-373.

25. *CIL* VIII, 4363 (Gibba), *pedatura / steratae / Cibbensi(u)m*.

26. *CIL* XIII, 4139 (Herforst) : *pedatura feliciter / finit(a) Primanorum / D p(assuum)*.

27. *CIL* VII, 970 (Birdoswald) : *ped(atura) cla(ssis) / Bri(tannicae)*.

Le terme de *vil(l)atess(a)e*, où l'on observe la contraction du *-ae* en *-e*, fréquente dans l'épigraphie de l'Antiquité tardive, doit être étudié avec méthode. Le radical *villa* permet d'identifier un domaine agricole²⁸. Cependant, son suffixe *-tessae* ne connaît pas de comparaison et son origine demeure difficile à cerner. Pourrait-il s'agir d'une forme dérivée d'un mot de dialecte germanique²⁹, ou d'un toponyme existant avant l'arrivée des Francs et n'ayant laissé aucune trace, au point de ne pas être recensé ? Il constitue en tous cas ici le nom d'un domaine sous l'autorité du centenier.

Le terme de *Fra(n)corum*, sans le *n*, que nous pouvons ici identifier comme un simple oubli de la part du graveur, indique le possesseur de la terre : le peuple des Francs. Ils s'identifient eux-mêmes par ce terme, ici probablement pour se distinguer des anciens occupants de cette terre, les Wisigoths, et ce déterminant sera ensuite régulièrement employé jusqu'à l'époque des croisades. Du reste, lors de la reconquête carolingienne, les hommes venus du nord de la Loire savent avoir affaire à des Francs comme eux, ce que reconnaissent bien les Arabes dès 721.

La traduction définitive de ce texte pourrait donc être la suivante : « Annibert étant centenier, la mesure de la *Villatessa* (du domaine) des Francs (a été effectuée) ».

Notre monument est donc bien défini par l'inscription qu'il porte. Il s'agit d'une pierre de bornage, dont cet exemplaire est à l'heure actuelle l'unique qui ait été retrouvé en Périgord. Ce type de marquage est attesté par ailleurs, et peut concerner de multiples usages, comme la définition de l'aire cimetériale de Varangéville (Meurthe-et-Moselle) au VI^e ou au VII^e siècle³⁰. Cependant, la petite taille de notre bloc suggère que cette pierre en elle-même ne peut constituer la limite fixée. D'une part, ce moëllon cubique est taillé d'une manière trop soignée pour que sa forme soit l'effet du hasard. Par ailleurs, le fait que ce texte se trouve sur deux des faces de la pierre prouve que ces deux faces-là étaient visibles lors de la gravure. La pierre était donc probablement incluse dans l'angle d'une construction ou était dès sa gravure destinée à en faire partie.

De quel bâtiment s'agissait-il ? D'une tour, d'une chapelle, d'une église, d'un monument funéraire en élévation ? Il est certain que si celui-ci fut ensuite démoli, la pierre a été incorporée à l'église où on la trouva au XIX^e siècle ; certains murs de l'église pourraient du reste avoir été une survivance

28. Nous choisissons de restituer un L supplémentaire eu égard à la fréquence du mot *villa* dans les territoires marqués par l'emploi du latin.

29. Selon H. Conon von der Gabelentz, *Glossarium der gothischen Sprache*, Leipzig, 1843, p. 176, s.v. *Tass*, et G. H. Balg, *A comparative glossary of the gothic language*, New-York-Londres-Halle, 1887, p. 429-430, s.v. *Tass*, ce mot a le sens de « déterminé, ordonné ». Aucune entrée d'index s.v. *Tess* n'existe.

30. E. Salin et J. Choux, « Une survivance romaine en matière de bornage à l'époque mérovingienne en Lorraine », *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques*, 1946-1947-1948-1949, p. 287 et 815-820.

mais n'apparaît plus ni sur la carte de Belleyme, ni sur le cadastre dit « napoléonien ». C'est donc avant la fin du XVIII^e siècle qu'elle a définitivement disparu³². Actuellement, il n'en reste aucune trace.

Une situation de premier plan sur les confins du Villadeix

Cette église et cette nécropole, les seuls vestiges tangibles d'une ancienne occupation, se trouvent dans une position plus que stratégique. Le plateau de La Garenne offre en effet depuis son sommet un panorama à 360° et facilite donc l'observation d'un vaste territoire ainsi que de la rivière et des mouvements qui ont lieu sur celle-ci. Il permet aussi de surveiller le gué situé à Pontours et déjà employé dans l'Antiquité par les voyageurs qui parcourent la route allant de Vesunna (Périgueux) à Aginnum (Agen) ou Divona (Cahors)³³. Placé au croisement d'une route nord-sud et d'une route est-ouest, il constitue donc un poste de garde de premier ordre où l'on a matérialisé la limite d'un territoire. Mais quel était le domaine défini par cette borne, et que l'on trouve dans ce texte sous le nom de *Villatessa* ?

Un rapprochement a déjà été effectué par le vicomte A. de Gourgues lors d'une correspondance que le savant a eue avec Léon Renier³⁴. Cette lettre encore inédite est conservée à la bibliothèque Mazarine et révèle une analogie troublante avec un toponyme bien connu en Périgord : le Villadeix. L'ancien archiprêtre de Saint-Marcel, que l'on désigne sous ce nom, s'étend en effet au nord de la rivière et ses confins sud sont précisément matérialisés par la Dordogne. Ce nom a connu plusieurs formes au cours des temps, toutes recensées par A. de Gourgues ou P. Gautier-Dalché : *Villadensis* (1107), *Villades* (XIII^e siècle), *Villadeys* (1409), *Villadeix* (1474), *Villadensis* et *Villetensis* (1483), *Villadès* (1487), *Villatensis* (1511)³⁵. Toutes sont phonétiquement assimilables à notre *Villatessa*, mais cet argument est insuffisant en soi pour établir l'identité de ces termes. Pour compliquer encore cette recherche, les indices archéologiques que le dernier de ces auteurs relève

32. Comme en témoignent les notes de l'abbé Brugière, l'abbé d'Hélias se plaignait d'être obligé d'aller officier « dans les bois » et a procédé en 1714 au transfert du saint patron et surtout, à la démolition de l'ancienne église de Saint-Vincent dont il a récupéré les pierres pour construire la nouvelle église ; il a dans le même esprit localement mis en œuvre la révocation de l'édit de Nantes (1685) en détruisant le temple protestant de Badefols. Nous remercions cordialement Pascal Belaud des indications qu'il nous a fournies.

33. À ce propos, il faut noter que deux toponymes de rive droite, le Drayaux (probablement dérivé du mot *trajectus* mentionné par l'*Itinéraire d'Antonin*) et Lalinde (avatar du toponyme *Diolindum* mentionné sur la *Table de Peutinger*) témoignent non seulement de la permanence des itinéraires de passage, mais parfois aussi du glissement topographique des toponymes qui les désignaient.

34. Cette lettre adressée par A. de Gourgues à L. Renier le 6 juillet 1855 est mentionnée par R. Mowat, *Rapport*, p. 330.

35. A. de Gourgues, *Dictionnaire topographique*, p. 341-342 et P. Gautier-Dalché, « L'occupation du sol du Villadeix au Moyen Âge », dans Ch. Higounet (dir.), *Recherches sur l'histoire de l'occupation du sol du Périgord*, Paris, 1978, p. 61-77.

sont en effet insuffisants pour établir l'existence d'une occupation ancienne, et il n'y aurait donc pas ou peu de traces d'un peuplement daté de l'époque gallo-romaine ou du haut Moyen Âge dans la zone du Villadeix (fig. 10) : certes, des sarcophages en pierre ont été trouvés au lieu dit Cancelade, d'autres proviennent de Saint-Laurent-des-Bâtons ou de Queyssac, mais il s'agit de découvertes ponctuelles. La toponymie ne présente à l'appui de l'hypothèse d'un peuplement ancien que des éléments indirects, tout comme l'hagionymie, qui est à manier avec prudence, puisque la grande majorité des indications collectées peuvent appartenir à des vagues de colonisation ultérieure à l'an mil. Une étude systématique de ce pays du Périgord pourrait certainement apporter des éléments supplémentaires pour mieux connaître l'occupation du sol et savoir selon quelles étapes elle s'est organisée. Si nous admettons malgré cela l'identité entre *Villatessa* et Villadeix, nous avons ici affaire à un domaine qui fait partie d'une centaine franque dont il existe d'autres exemples en Périgord.

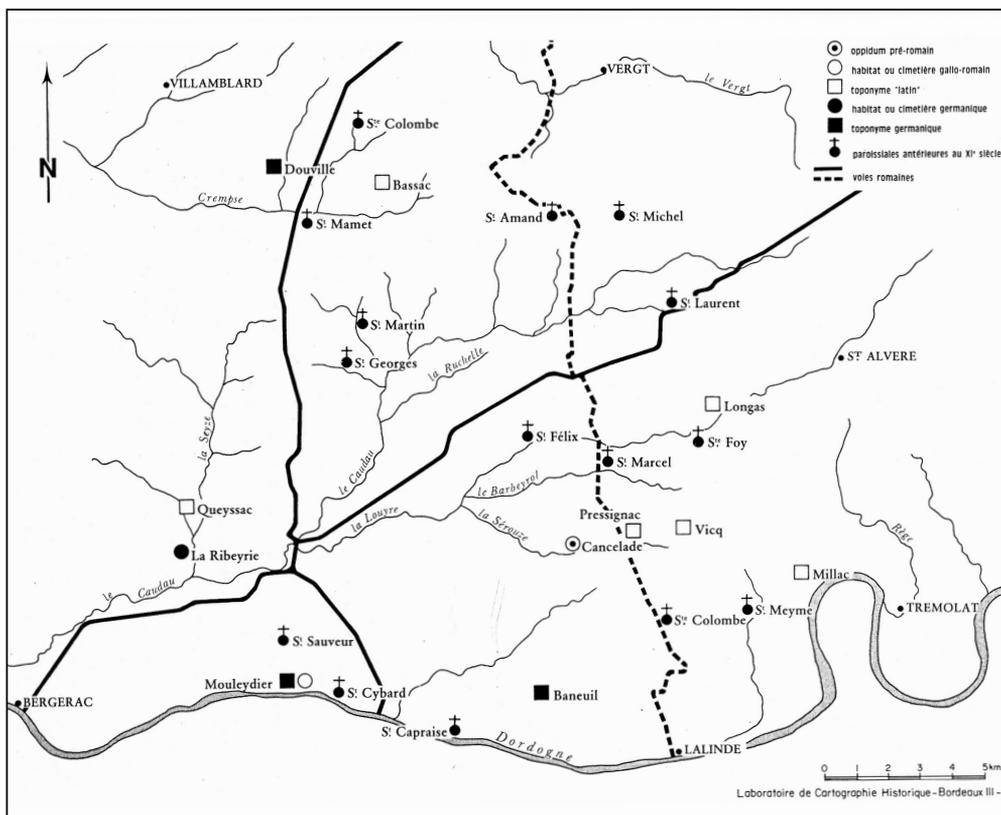


Fig. 10. Carte du Villadeix (extraite de P. Gautier-Dalché, « L'occupation du sol du Villadeix au Moyen Âge », dans Ch. Higounet (dir.), *Recherches sur l'histoire de l'occupation du sol du Périgord*, Paris, 1978, p. 61-77).

Les centaines, des ensembles topographiques, administratifs et militaires en Périgord

Il semble que lorsque les Francs arrivent en Gaule, les centaines aient été créées et établies en même temps que l'étaient des centeniers, qui sont donc les chefs militaires d'une troupe de cent hommes d'armes et disposent pour les entretenir d'un ressort territorial. La centaine désigne donc aussi une étendue géographique susceptible de permettre la sustentation de cent hommes valides. C'est pour cela que, dans la grande tradition de l'Empire romain, lorsque l'on plante des garnisons, on les installe sous la forme de colons militaires dans des terres du fisc³⁶. L'Aquitaine n'échappe pas à la règle et c'est sur des territoires publics, au départ certainement confisqués aux Wisigoths, que l'on installe ces soldats³⁷ ; nous en avons ici le témoignage à travers le terme *Francorum*, qui démontre que la *Villatessa* appartient à l'ensemble du peuple, et qu'il s'agit d'une terre publique³⁸. Cependant, si les centaines sont au départ constituées de soldats francs, le recrutement devient rapidement local et elles recrutent ensuite certainement des autochtones. Leur rôle de milice rurale chargée de la surveillance des territoires est ainsi renforcé.

Les sources médiévales attestent en Dordogne l'existence de trois centaines (fig. 11), même s'il convient de préciser que l'une d'entre elles, la centaine de Nontron, est dite *centena Nontronensis in pago Lemovico* par le cartulaire de Saint-Martin-de-Tours, daté de l'an 921³⁹.

Une autre centaine est mentionnée en 937/8 à l'occasion de la donation d'un manse à l'abbaye de Saint-Cybard d'Angoulême⁴⁰. Un prêtre du nom de Leuterius offre en effet au monastère sa propriété sise « *in pago Petricorico in centena Berciacinse in villa que dicitur Guz* »⁴¹. Les mots employés correspondent sûrement à une réalité toponymique, et l'on identifie depuis bien longtemps le domaine rural dénommé *Guz* au toponyme Gouts⁴². Le mot *Berciacinsis-Berciacensis* reste en revanche plus difficile à interpréter⁴³ ;

36. Cf. les constatations de J.-P. Brunterc'h, « Le duché du Maine et la marche de Bretagne », dans *La Neustrie, les pays du nord de la Loire de 650 à 850*, t. 1, coll. *Beihefte der Francia*, Sigmarinen, 1989, p. 29-127 et plus particulièrement p. 34-38. ; *contra*, L. Génicot, « La centena et le centenarius dans les sources "belges" antérieures à 1200 », dans *Aux sources de la gestion publique*, t. 1, *Enquête lexicographique sur fundus, villa, domus, mansus*, coll. Travaux et recherches, Lille, 1993, p. 85-102, et plus particulièrement p. 88-89.

37. Telle est l'hypothèse formulée par J.-P. Bost, *Le Périgord antique*, p. 50.

38. Cf. les *villae* publiques mentionnées par M. Rouche, *L'Aquitaine*, p. 123.

39. « la centaine de Nontron, dans le pays du Limousin », cf. A. de Gourgues, *Dictionnaire topographique*, p. 217.

40. P. Lefrancq, *Le cartulaire de Saint-Cybard*, Angoulême, 1930, n° 218, p. 193-194.

41. « dans le pays du Périgord, dans la centaine *Berciacinse*, dans le domaine appelé *Guz* ».

42. L'origine du mot Gouts, selon J.-P. Bost, *Le Périgord antique*, p. 52-53, n° 207, serait à trouver dans un toponyme ethnique gothique.

43. A. de Gourgues, *Dictionnaire topographique*, p. XXXVIII-XXXIX, suggère que le nom de l'archiprêtre de Bost, dont le siège est à Gouts, aurait une grande similitude de sens avec le mot de *Berciacinse*, et que le nom de la centaine serait donc « la centaine des bois ».

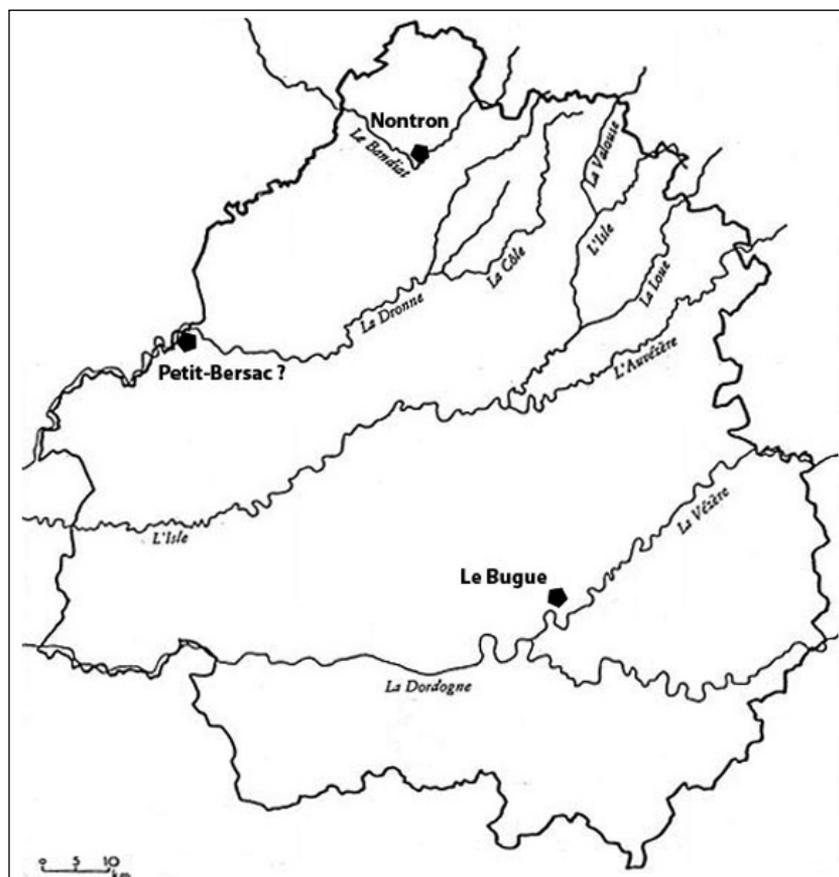


Fig. 11. Centaines recensées en Périgord.

cependant, son radical se rapproche trop de celui de Bersac⁴⁴, présent dans le toponyme Petit-Bersac, pour que l'on puisse écarter l'hypothèse que le siège de la centaine ne soit trouvé là ; vient à l'appui de cette suggestion la présence d'un important établissement antique encore utilisé dans l'Antiquité tardive, comme en témoigne l'existence d'un cimetière mérovingien⁴⁵.

La troisième centaine mentionnée par les textes est la *centena Albuensis*, la centaine du Bugue, mentionnée en 856 à propos de la vente faite au monastère de Paunat par le nommé Grimoald et son épouse Adélaïde

44. Ce mot est composé d'un radical et d'un suffixe indiquant l'origine géographique (*Berciacensis*) et ces deux éléments doivent être considérés séparément.

45. Sur le site antique, cf. N. Renaud et F. Valentin, « Le site gallo-romain de Petit-Bersac », *BSHAP*, t. CXX, 1993, p. 17-31.

de la villa « *quae dicitur Miliacus*⁴⁶ », qui se trouve « *in pago Petragorico in centena Albucense*⁴⁷ ». Ce toponyme est si régulièrement mentionné sous des formes très proches jusqu'au XVII^e siècle qu'il ne fait guère de doute que le siège de cette centaine ne soit l'actuelle ville du Bugue⁴⁸.

Souvenons-nous aussi que notre texte n'évoque en aucune façon le bornage d'une centaine, car Annibert ne délimite pas ici la circonscription dont il a la responsabilité, mais un domaine rural qui fait partie de sa juridiction ! Il faut donc dissocier la mention du fonctionnaire de celle du ressort territorial mentionné et chercher la résidence administrative du centenier Annibert ailleurs que sur le territoire borné. Si l'on considère le fait que Le Bugue ne se trouve pas si loin de Badefols et que cet endroit est au IX^e siècle le siège d'une centaine, alors peut-être avons-nous en Annibert le plus ancien représentant de l'administration centrale dans cette ville.

Dans quel contexte installer une centaine ?

Alors que nous avons établi un certain nombre d'éléments afférents à l'explication du texte, une inconnue demeure : quelle datation lui attribuer ? Plusieurs éléments peuvent rentrer en ligne de compte, à commencer par le nom d'Annibert, qui apparaît dans des textes datés de l'époque carolingienne. De même, l'on peut constater que toutes les centaines mentionnées dans les documents qui concernent le Périgord le sont à l'époque carolingienne. Cependant, si c'est l'état des IX^e et X^e siècles que ces documents privilégient, l'installation de ces entités ne pourrait-elle pas constituer l'héritage d'une époque plus ancienne ? À l'appui de cette idée, il faut rappeler que la paléographie de ce texte est assimilable à celle des textes antérieurs à la renaissance carolingienne et s'apparente plus particulièrement à celle de la fin du VI^e siècle. Il nous faut donc revenir à l'histoire générale pour recadrer cette problématique et y chercher quels sont les événements qui peuvent avoir motivé l'installation de centaines en Périgord⁴⁹. L'histoire de notre province est en effet riche en rebondissements !

Il est tout d'abord nécessaire de rappeler les étapes qui marquent la fin de l'Empire romain. Menacé sur ses frontières depuis le milieu du II^e siècle, comme en témoignent les incessantes campagnes militaires de Marc-Aurèle en Germanie, l'Empire est affaibli par un état de guerre extérieure

46. « Le domaine appelé *Miliacus* » est habituellement identifié à Milhac-d'Auberoche, et non à Millac, sur la commune de Mauzac-et-Grand-Castang : l'identification gagnerait pourtant en vraisemblance si l'on suivait la toponymie proche.

47. « dans le pays du Périgord, dans la centaine du Bugue », cf. L. Dessalles, *Histoire du Bugue*, Le Bugue, 1857, p. 6-15, et A. de Gourgues, *Dictionnaire topographique*, p. XXXVIII.

48. Cf. les diverses formes recensées par A. de Gourgues, *Dictionnaire topographique*, p. 47.

49. L'armature historique de ce paragraphe est essentiellement empruntée à l'ouvrage de M. Rouche, *L'Aquitaine*.

permanent que compliquent encore les usurpations ; les règnes de Constantin (306-337), ceux de Constance II (337-361) et de Julien l’Apostat (361-363), n’ont apporté qu’une rémission. Les barbares se massent aux frontières et la perspective des richesses alliée à la nécessité de trouver des territoires où installer des peuples à la démographie exponentielle désigne la rive gauche du Rhin comme un objectif évident. L’occasion leur est donnée le 31 décembre 406, lors d’une gelée exceptionnelle, de passer le fleuve et d’envahir la Gaule, qu’ils vont ravager durant trois ans. C’est en 407 que les Suèves, les Alains et les Vandales entrent en Aquitaine, et que Périgueux assiégée leur résiste à l’initiative de l’évêque Pégase⁵⁰. Les Wisigoths se dirigent vers l’Italie et prennent Rome en 410. En 412, sous la conduite d’Athaulf, ils arrivent en Aquitaine Seconde et s’y installent l’année suivante après avoir pris les villes de Toulouse et Bordeaux. En 418, à la faveur d’un nouveau traité, ils s’emparent des deux tiers des terres de l’Aquitaine et constituent un État dans l’État, une force militaire qui échappe progressivement à l’autorité de l’Empire et s’érige en royaume indépendant au cours du V^e siècle, au point de refuser de reconnaître la légitimité de l’empereur désigné à Rome. La partie se joue dorénavant entre barbares et à Vouillé, en 506, Clovis vient à bout des Wisigoths alliés aux Aquitains ; dans les années qui suivent, les Francs occupent progressivement le territoire concédé aux Wisigoths. Cette récupération peut avoir été matérialisée par un rebornage des terres et par l’installation de colonies militaires pour verrouiller le territoire⁵¹.

Une deuxième série d’événements peut avoir abouti à la création de centaines. Elle débute à la mort de Clovis, en 511. La cité de Périgueux est alors attribuée à Childebert I^{er}, son troisième fils, qui meurt en 558, puis à Clotaire I^{er}, son quatrième fils, qui meurt en 561. En hérite alors le deuxième fils de Clotaire I^{er}, Caribert I^{er}. À la mort de ce dernier (567), son demi-frère Chilpéric et ses frères Gontran et Sigebert se disputent le Périgord. Gontran devient maître de Périgueux, défend en 581 sa possession contre Chilpéric qui meurt en 584, puis contre le nommé Gondoald : celui-ci prétend être un autre fils de Clotaire I^{er} et cherche à s’approprier son royaume⁵². Périgueux lui résiste en 585, et il est possible que des centaines aient été créées durant chacune des opérations menées contre cet usurpateur qui meurt en 585. Gontran meurt en 593 et ses possessions vont à son neveu Childebert II, avec lequel il s’est allié contre Gondoald et qu’il a désigné comme son héritier.

La fin du VI^e siècle est marquée par un événement inédit : Childebert II et Clotaire II, qui sont respectivement le fils de Brunehaut et le fils de Frédégonde, font une trêve au cours de la lutte qu’ils mènent l’un contre l’autre.

50. M. Rouche, *L’Aquitaine*, p. 475, n. 4.

51. Cf. J.-P. Bost, *Le Périgord antique*, p. 50.

52. Sur la geste de Gondoald, cf. Chr. Delaplace, « L’affaire Gondoald » et le dispositif défensif de l’Aquitaine wisigothique et franque », *Aquitania*, 25, 2009, p. 199-211.

Qu'ils soient poussés à cet accord par l'inquiétante vitalité des Wisigoths, qui viennent d'écraser les Burgondes à proximité de Carcassonne, en Septimanie, ou le regain d'activité des brigands en Aquitaine, ils publient un édit enjoignant d'élire des centeniers *in trustee* et d'instituer des centaines ; ils créent donc le fonctionnaire et son ressort territorial, tout comme Childebart I^{er} et Clotaire I^{er} avaient institué des centeniers et des centaines avant 558 dans leurs territoires du nord et noué un pacte pour le maintien de la paix⁵³.

Au VII^e siècle, d'autres événements se produisent : le Périgord fait alors partie du royaume de Charibert II (630-632), puis de Dagobert I^{er}, le fils de Clotaire II, qui installe des centaines sur les marches orientales de son royaume dès que leur conquête est effectuée⁵⁴. Après sa mort, survenue en 639, les cités glissent (660-670) dans l'obédience de potentats locaux qui ont pu procéder à la création de centaines.

Au début du VIII^e siècle, ces cités font partie d'un vaste duché indépendant. Mais Eudes, duc d'Aquitaine en 720, est vaincu par les Arabes venus d'Espagne qui, battus à Poitiers en 732, refluent et laissent le terrain libre devant Charles Martel et son fils Pépin le Bref, qui mène neuf campagnes pour soumettre les Aquitains. À partir de 760, la lutte est âpre entre Pépin le Bref et le duc Waïfre qui fait détruire l'enceinte de la Cité de Périgueux en 766⁵⁵. Avant d'être assassiné en juin 768, Waïfre échappe aux quatre scares envoyés par Pépin pour ratisser le Périgord. Ces escadrons de cavalerie sont peut-être issus de centaines créées par Pépin.

Le Périgord se trouve dès lors sur les confins méridionaux de l'Empire carolingien. Charlemagne vient deux fois en Aquitaine, en 769 et en 778, et situe entre Garonne et Dordogne les limites de son pouvoir. Il y fortifie les points sensibles, et notamment les vallées des grands fleuves ; il y construit des positions fortifiées et a fort bien pu y créer des centaines. Le *pagus Petragoricus* est né et Charlemagne y installe le comte franc Widbod vers 779. Le comté redevient une partie du royaume d'Aquitaine, créé pour Louis le Pieux, et le comte se voit dorénavant secondé par des viguiers qui succèdent aux centeniers⁵⁶.

En 844, les Vikings, ou plus probablement des pillards d'origine indéterminée, apparaissent sur les rivages d'Aquitaine. Ils atteignent Périgueux en 849 et c'est alors que l'on crée d'autres systèmes de défense, et probablement d'autres centaines. Mais Pépin II, duc d'Aquitaine, pactise avec les envahisseurs en 864, et Charles le Chauve place en 866 à la tête du Périgord

53. H. Grahn-Hök, *Die fränkische Obersicht in 6. Jahrhundert, Studien zu ihrer rechtlichen und politischen Stellung*, Sigmarinen, 1976, p. 283-284 et 293-294.

54. K. F. Werner, « Les principautés périphériques dans le monde franc du VIII^e siècle », dans *I problemi dell'Occidente nel secolo VIII : XX Settimane di studio del Centro Italiano di studi sull'alto medioevo (Spoleto 6-12 avril 1972)*, 1973, p. 498.

55. M. Rouche, *L'Aquitaine*, p. 124 et n. 90, p. 525.

56. Cf. Y. Laborie, *Le Moyen-Âge*, dans *Histoire du Périgord*, Périgueux, 2000, p. 114.

et de l'Angoumois le comte Vulgrin qui, à sa mort, partagera ses possessions entre ses deux fils. La dynastie comtale de Périgord, qui durera jusqu'en 1399, est née.

À la lecture de cette compilation de faits historiques qui confine à la chronique, nous constatons que les occasions d'installer des centaines ont été pour le moins nombreuses. L'histoire du Périgord, terre de colonisation, terre de confins, terre disputée, se révèle riche d'inconnu. Alors, comment privilégier une période plutôt qu'une autre pour définir la mise en place de centaines ? Un indice chronologique indirect mérite ici d'être mentionné : l'historien ecclésiastique Grégoire de Tours, qui naît en 539 et meurt en 594, ne mentionne pas l'existence de centaines et de centeniers, alors que l'administration est un domaine qui ne lui est en rien étranger. Il semble, si l'on s'en tient à ce qu'il évoque, que le centenier est une réalité étrangère au VI^e siècle, et que ce n'est donc qu'à la fin du VI^e siècle que le centenier apparaît dans les sources autres que législatives. Par ailleurs, les trois centaines identifiées en Périgord sont mentionnées respectivement en 856 (Le Bugue), 921 (Nontron), et 937/8 (Petit-Bersac). Toutes ces dates correspondent à l'époque carolingienne, mais ne constituent pas un *terminus post quem*. Il est effet illusoire d'imaginer que ces centaines n'existent qu'à compter de ces dates. Enfin, l'onomastique d'Annibert est plutôt carolingienne et cet argument, quoique à prendre avec toutes les réserves d'usage, reste à considérer.

Cependant, d'autres arguments conservent de la valeur pour proposer une datation autour de la fin du VI^e siècle. Tout d'abord, comme nous l'avons établi, la paléographie des différents textes que nous avons évoqués est très similaire et correspond à la forme qu'avait l'écriture manuscrite avant la refonte des caractères qu'a amenée la renaissance carolingienne. Or, l'un des textes qui nous permet de comparer les caractères de celui-ci est bien daté de la fin du VI^e siècle. En matière d'hagionymie, il faut se souvenir que l'ancienne chapelle de Saint-Vincent, d'où provient la pierre, est placée sous le vocable d'un saint populaire dès le milieu du VI^e siècle. Enfin, la décision prise à la fin du VI^e siècle par Childebert II et Clotaire II d'établir des centaines a certainement été effective. La menace wisigothique existait bel et bien et les deux rois ont interrompu leurs querelles de succession pour prendre une décision commune qui regardait non l'avenir de leurs royaumes respectifs, mais l'avenir de l'Empire franc. Aussi, bien qu'il existe de nombreuses possibilités d'implantation de centaines au cours des âges et qu'il faudrait étudier chaque articulation événementielle dans le détail, privilégions-nous ces derniers arguments pour proposer de dater ce texte de la fin du VI^e siècle.

Peut-être pourrions-nous plaider une dernière fois, sur la base d'un argument d'une portée plus générale, en faveur d'une datation située autour de 590 : en effet, tous les textes que nous avons pris en compte se trouvent le

long de la Dordogne, à des distances peu importantes : ces textes procèdent donc d'une même idée directrice. Il existe en Périgord d'autres concentrations d'inscriptions tardives, tout d'abord à Périgueux, mais aussi à Tocane-Saint-Âpre. Ces textes sont certes en petit nombre, mais il faut préciser que leur présence dans des endroits précis indique une habitude, celle d'utiliser les inscriptions gravées sur la pierre, que l'on ne trouve que rarement à ces époques. Cette notion de présence est importante, car elle démontre que le vecteur commun entre les textes que nous avons étudiés dans ces pages est représenté par la Dordogne. C'est le long de la Dordogne que l'on a implanté une centaine ; il s'agissait d'une création dans un lieu stratégique et l'on a borné le domaine qui a permis de la faire subsister. Mais c'est aussi le long de la Dordogne que l'évêque Saffarius a construit et consacré une église : il s'agissait d'une création, elle aussi destinée à la surveillance, mais cette fois celle des âmes. Ces créations militaires ou religieuses ont visé à organiser la défense du Périgord et la défense de la foi, et ce n'est qu'indirectement qu'elles nous ont révélé que les hommes et les idées circulent avec la rivière, que l'écriture circule aussi, et que c'est précisément le long de la Dordogne que les hommes ont écrit, et très probablement à la même époque, à la fin du VI^e siècle.

F. M.

Bibliographie abrégée

Le Périgord antique = Jean-Pierre Bost, « Le Périgord antique », dans A. Higounet-Nadal (dir.), *Histoire du Périgord*, Toulouse, 1983, p. 33-54.

Dictionnaire topographique = A. de Gourgues, *Dictionnaire topographique du département de la Dordogne*, Paris, 1873.

CIL = O. Hirschfeld, *Corpus Inscriptionum Latinarum*, Berlin, 1899 et 1916 (*addenda*).

Nouveau recueil = E. Le Blant, *Nouveau recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII^e siècle*, Paris, 1892.

Paléographie = J. Mallon, *Paléographie latine*, Madrid, 1952.

Écriture = J. Mallon, *De l'Écriture*, Paris, 1982.

Rapport = R. Mowat, « Rapport sur les papiers et documents réunis par feu Léon Renier en vue d'un Recueil des inscriptions romaines de la Gaule », *Bulletin archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques*, 1888, p. 290-336.

L'Aquitaine = M. Ruche, *L'Aquitaine des Wisigoths aux Arabes (418-781). Naissance d'une région*, Paris, 1979.

PETIT PATRIMOINE RURAL

La croix du bourg de Cendrieux

Dossier réalisé par l'équipe de Vergt
de la Pierre angulaire*

La croix du bourg de Cendrieux (fig. 1, 2 et 3) est érigée sur le côté nord de la place de la mairie où devait se trouver l'ancienne halle, à proximité des communs de la maison Brou de Laurière, sur une parcelle non délimitée sur le terrain, ne faisant pas partie de la voirie communale. Elle fait face au sud.

Elle est posée sur un emmarchement à deux degrés en arrière et à trois degrés en avant qui rattrape la déclivité du terrain. Il est constitué de gros moellons de pierre calcaire.

Le piédestal, de plan carré est en forme « de tombeau » (fig. 4). Il comporte cinq assises de moellons de calcaire scellés au mortier (de chaux ?). L'assise supérieure est monolithique.

Trois des faces de ce piédestal sont moulurées, de même que le bord des arêtes dont l'angle est traité en quart de rond. La partie supérieure de la moulure de la face avant comporte trois courbes dont la convexité est dirigée vers le haut alors que celle des côtés prend la forme d'une accolade (fig. 5). La face arrière n'est pas décorée.

Les arêtes sont moulurées de part et d'autre de l'angle formé par les deux faces, ces deux moulures parallèles se raccordant en demi-cercle



Fig. 1. La croix de Cendrieux.

* Aliette Grelier, Marylène Beau, Josette Mayeux, Luc Mayeux. www.lapierreangulaire.fr

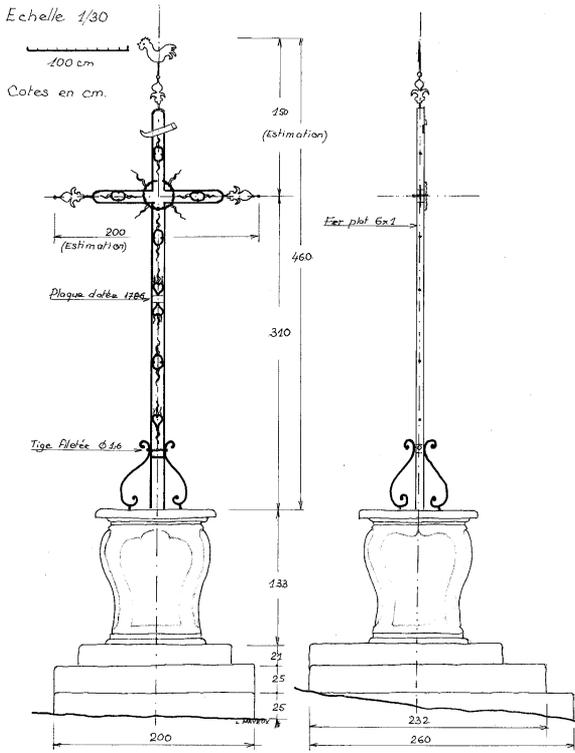


Fig. 2. La croix, relevé.

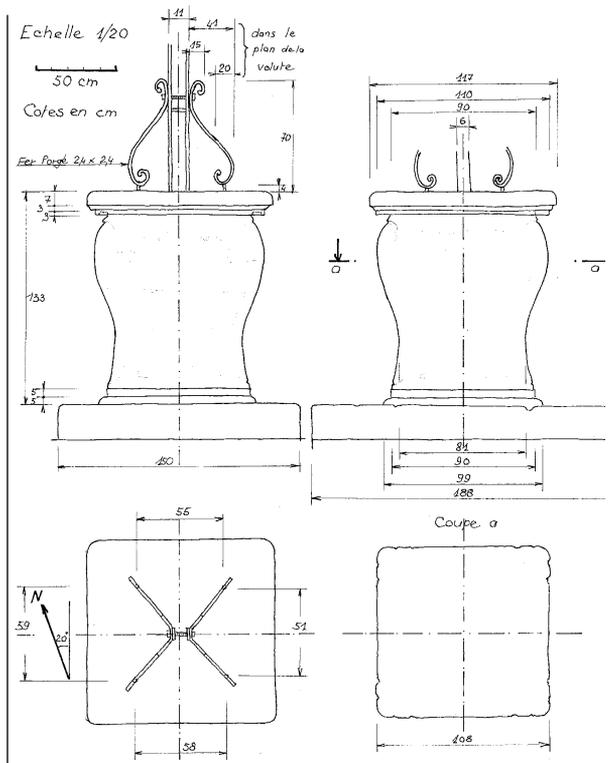


Fig. 3. Le piédestal, relevé.

à proximité de la base et du dessous de la table. Elles ont, comme les moulures décorant les faces du piédestal, un profil de moulure de menuiserie de style Louis XV.

La base du piédestal, moins large que la table, est taillée en quart de rond surmonté d'un plan vertical de même hauteur. Les côtés inférieurs de la table sont taillés en doucine droite et son arête supérieure abattue en quart de rond alors que sa face inférieure comporte un larmier.

La croix, latine, mesure environ 2 m de large sur 4,60 m de haut. Elle est constituée de deux bandes de fer plat dont on voit la tranche lorsqu'on est en face d'elle. Elle est composée de deux parties symétriques comprenant chacune un des bras qui se rejoignent au sommet en demi-cylindre.

Ces deux éléments sont reliés à la base par une entretoise soudée et, plus haut, par des éléments décoratifs (ovales, cœurs) rivetés de part et d'autre et au sommet par la soudure des deux demi-cylindres.

Les bras sont rigidifiés de la même manière par un ovale riveté (fig. 6), situé dans leur partie centrale, et se terminent en demi-cercle d'une seule pièce. Les divers éléments décoratifs (ovales, cœurs) sont prolongés par des éléments coniques ondulés évoquant des rayons de lumière (fig. 7).

À mi-hauteur, une entretoise porte la date gravée de 1786 ; au croisement avec les bras, la Gloire rayonnante comporte, en plus des rayons, un cercle constitué de deux brins torsadés représentant la Couronne d'épines (fig. 8) ;



Fig. 4. Piédestal.



Fig. 5. Moulure en accolade.



Fig. 6. Ovale riveté.



Fig. 7. Cœurs et entretoise datée (1776).

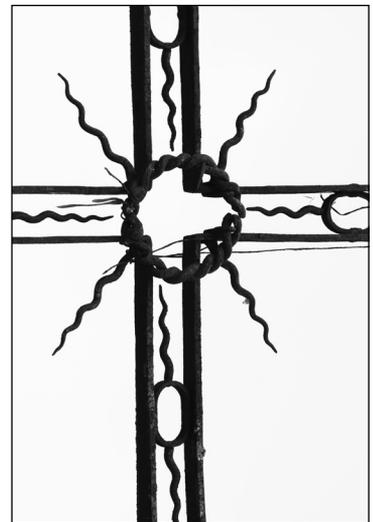


Fig. 8. Gloire rayonnante.

sur la branche supérieure, le *titulus*, posé en biais et emboîté, est composé d'une bande de fer plat en forme de lame de faux sur laquelle sont gravées les initiales *INRI* (fig. 9).

Chaque extrémité des bras et de la branche supérieure est prolongée par un élément décoratif formé de deux plaques de tôle soudées en équerre et découpées en forme de fleur de lys (fig. 10). Celle du sommet est prolongée



Fig. 9. *Titulus*.



Fig. 10. Fleur de lys.



Fig. 11. Girouette.



Fig. 12. Volutes.



Fig. 13. Plaque reliant les volutes.



Fig. 14. Vis boulonnée serrant les plaques des volutes.

par une plaque de tôle fixée à un axe cylindrique vertical qui semble être une girouette, immobilisée par la rouille, représentant un coq (fig. 11).

La base est scellée dans la table et fixée par quatre volutes en fer forgé scellées sur la table en diagonale et rivetées par paires latérales à des plaques de fer plaquées contre la base de la croix et serrées entre elles, à travers la croix, par une tige filetée et boulonnée (fig. 12, 13 et 14). L'effet de serrage est obtenu grâce à l'entretoise signalée précédemment.

Le fer est protégé par une peinture noire. C'est un très beau travail de maçonnerie et de forge dont on pourrait penser qu'il a été conçu et réalisé pour une destination plus prestigieuse qu'une place de village.

Nous ne disposons que de très peu d'informations sur l'histoire de cette croix. Elle est datée de 1786. Les recherches effectuées aux Archives départementales, pour cette époque antérieure à la création des communes, ne fournissent aucune information.

L'abbé Brugière, dans *L'ancien et le nouveau Périgord*, indique simplement qu'il y a de nombreuses croix dans cette paroisse.

Les archives de la commune (délibérations du conseil municipal) auraient nécessité une recherche plus complète. Elles ont été dépouillées pour la période de 1885 à 1907 et ne fournissent aucune information. Les bulletins municipaux (n° 5 de décembre 1972 et n° 6 de 1973) révèlent qu'il a été décidé de déplacer cette croix de quelques mètres vers le nord en 1973, probablement parce qu'elle gênait la circulation des véhicules (fig. 15). C'est pour cette même raison que la halle avait été démontée vers 1950 (fig. 16).

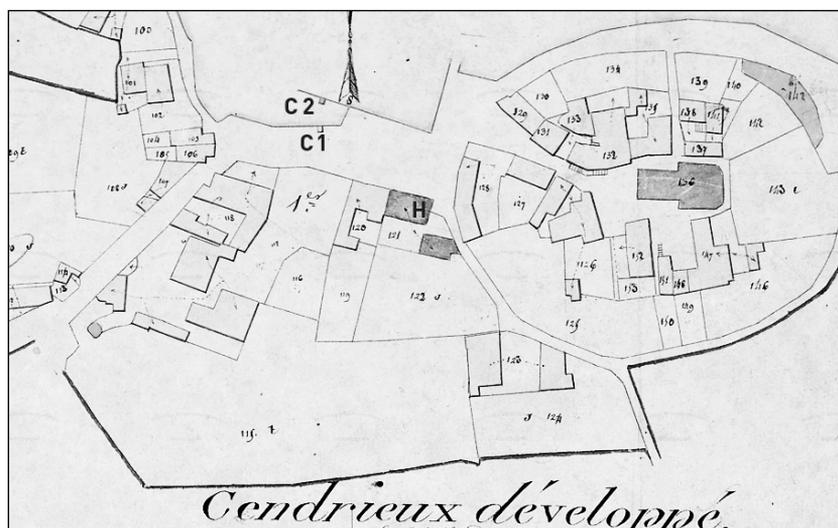


Fig. 15. Positions successives de la croix. C1 : position initiale de la croix.
C2 : position actuelle de la croix. H : halle
(d'après cadastre napoléonien, coll. Archives départementales de la Dordogne).



Fig. 16. Croix et halle, début du XX^e siècle.

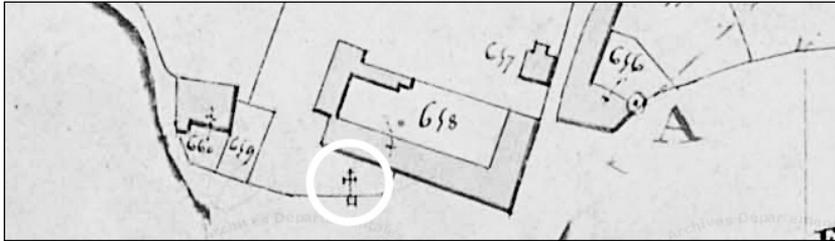


Fig. 17. Cadastre napoléonien (coll. Archives départementales de la Dordogne), extrait de la feuille B3 où apparaît la maison Brou de Laurière et la croix en limite du jardin dans sa position d'origine. Elle est actuellement près du mur de la maison.

La croix a été installée à son emplacement actuel sur une parcelle donnée par le docteur de Brou de Laurière, maire de la commune (fig. 17). C'était un ancien jardin potager, comme l'indique le cadastre actuel.

M. Rémy Bousquet, très informé de l'histoire de la commune, ne dispose pas de plus d'informations et confirme que la croix a été déplacée en 1975.

L'ouvrage de Mireille Lasserre traitant de l'histoire du bourg, intitulé *Cendrieux, mon village, mes racines*, ne dit rien au sujet des croix.

L'édifice est en très bon état. Bien que situé en bordure d'une place publique, il est protégé d'un éventuel choc d'un véhicule par la largeur et la hauteur de son emmarchement. Une réfection de la peinture des parties métalliques (fer forgé) serait souhaitable à moyen terme.

NOTES DE LECTURE

1940 en Dordogne, année de ruptures

Catherine et François Schunck

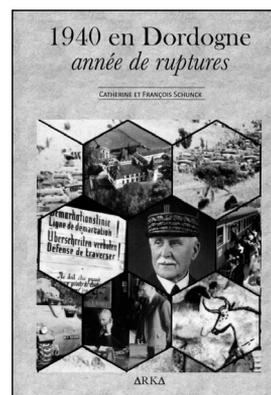
éd. ARKA, 2015, 142 p., ill., 20 €

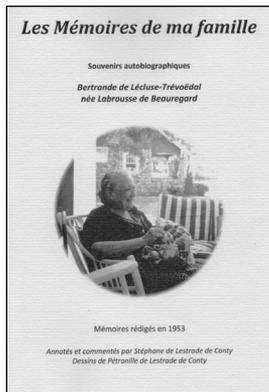
Le nouvel ouvrage de nos collègues Catherine et François Schunck est consacré à l'année 1940 en Dordogne depuis la déclaration de la guerre en septembre 1939 jusqu'aux premières semaines de 1941. Il retrace l'arrivée des évacués alsaciens des zones frontalières, la « Drôle de guerre », l'effondrement militaire de mai-juin 1940, avec l'afflux de réfugiés et d'innombrables difficultés de tous ordres dues notamment aux réquisitions et à l'absence des hommes jeunes, mobilisés et prisonniers de guerre, issus en majorité du monde rural, l'armistice, la mise en place du régime de Vichy, avec l'adhésion de la majorité de la population et ses premiers opposants. Située presque entièrement en zone libre, au contact direct de la zone occupée, la Dordogne devient rapidement une terre de refuge et de passage.

Les auteurs sont particulièrement sensibles au sort des Alsaciens et des Lorrains. Considérés par le Reich comme *Volkdeutscher*, les premiers furent invités à rentrer dans une Alsace *de facto* annexée par les autorités allemandes qui facilitèrent leur retour. À l'inverse, de nombreux Mosellans jugés indésirables en territoire annexé furent expulsés et vinrent rejoindre les réfugiés de la débâcle qui ne pouvaient retourner dans la zone déclarée interdite par l'occupant.

Au premier janvier 1941, on comptait dans le département 43 305 réfugiés, dont 13 315 Alsaciens-Lorrains et 6 800 étrangers. L'étude insiste sur les problèmes de ravitaillement, dans une Dordogne surpeuplée, résultant de l'inadéquation des ressources et des besoins.

Au total, une étude très riche, centrée sur les problèmes quotidiens et généraux d'une année tragique, véritable année de ruptures, mais qui n'omet pas la découverte en septembre 1940 de la grotte de Lascaux. ■ P. P.



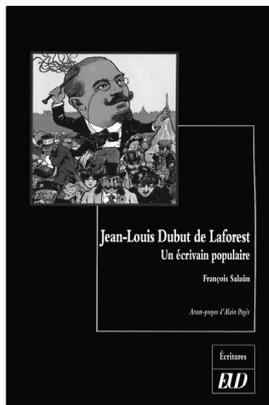


Les Mémoires de ma famille

Bertrande de Lécluse-Trévoëdal née Labrousse de Beauregard
(éd. Stéphane de Lestrade de Conty)

édition à usage familial, 2016, 110 p., ill. (renseignements : ss.delestrade@orange.fr)

M. S. de Lestrade de Conty publie les mémoires de son arrière-grand-tante. Pas nombriliste pour un sou, celle-ci n'évoquera que ses ancêtres et les anecdotes qu'elle en avait recueillies. Un père périgourdin (Labrousse de Beauregard), une mère strasbourgeoise (Boersch), une arrière-grand-mère (Hesse-Darmstadt) cousine pauvre de toutes les têtes couronnées d'Europe, l'éventail sera large. Sans oublier son oncle paternel, époux d'une Troubetzkoy, dont M. Boddart, dans cette livraison de notre *Bulletin*, détaille l'existence mondaine en Périgord. Autant dire que la mémorialiste, née en 1874, parcourant avec méthode son arbre généalogique, nous promènera sans fioritures ni sentiments dans les cercles les plus variés de ce que l'on nommait au XIX^e siècle la société. Son éditeur contrôle, complète et clarifie ses propos, par des notes précises et d'utiles tableaux de parenté. ■ C.-H. P.



Jean-Louis Dubut de Laforest : un écrivain populaire

François Salaün (avant-propos Alain Pagès)

éd. Éditions universitaires de Dijon, 2015, 310 p., 20 €

L'auteur, docteur en littérature française, consacre une étude approfondie à un écrivain bien oublié né en Périgord, à Saint-Pardoux la Rivière en 1853. Après une formation juridique, il entame une carrière de journaliste à *L'Avenir de la Dordogne* en 1873. Puis nous découvrons sa carrière parisienne de militant républicain très combatif à partir de 1880. Le succès littéraire arrive vite, dès 1885, avec le triomphe du « roman social ». La deuxième partie de l'étude analyse le contenu d'une œuvre écrite pendant plus de vingt années de succès et riche de plusieurs dizaines de publications, comme, par exemple, la série « Les derniers scandales de Paris », publiée de 1898 à 1900 et qui comprend trente-sept volumes ! Le succès littéraire et mondain (il dirigera le revue du « Chat noir ») s'accompagne de scandales, de polémiques et de duels. Il sera condamné en 1886 à deux mois de prison pour « outrage aux bonnes mœurs ». Cet écrivain prolifique et engagé se suicide en 1902 à l'âge de quarante-neuf ans. Le travail très complet de François Salaün nous révèle une personnalité et une œuvre qu'il était juste de sortir de l'oubli. ■ G. F.

Ont participé à cette rubrique : Patrick Petot, Claude-Henri Piraud, Gérard Fayolle.

Les auteurs et éditeurs, désireux de voir mentionnés dans les rubriques du *Bulletin* leurs ouvrages sur le Périgord sont invités à adresser un exemplaire de leur publication en service de presse au siège de la SHAP (18, rue du Plantier, 24000 Périgueux). Ainsi, l'ouvrage sera répertorié, chroniqué et inventorié dans notre bibliothèque.

COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES

par Brigitte DELLUC

VIE DE LA SOCIÉTÉ

- Le congrès de la Fédération historique du Sud-Ouest et de la Société historique et archéologique du Périgord a eu lieu les 10 et 11 septembre à Périgueux (voir *BSHAP*, 2016, p. 271-276). Le thème retenu est : *Les Écrivains en Aquitaine : personnes, œuvres et lieux*. Ce fut un rude travail de préparation pour les coordinateurs scientifiques, MM. Laurent Coste (FHSO) et Dominique Audrerie (SHAP) et pour les membres de notre compagnie impliqués dans l'organisation sur place (salles de réunion, restauration...). Mais tout ne s'est pas terminé les 10 et 11 septembre. En effet, selon les règles établies conjointement par la Fédération historique du Sud-Ouest et par notre compagnie, le jour de leur communication, les intervenants ont remis leur texte en vue de la publication. Il restera un gros travail de mise au point pour aboutir à la publication au terme du premier trimestre 2017. L'ouvrage se substituera à la deuxième livraison de notre *Bulletin*. Les rubriques mensuelles ordinaires seront décalées dans la troisième livraison du *Bulletin*.

- L'assemblée générale ordinaire, après report habituel pour cause de quorum non atteint en janvier, aura lieu le premier mercredi du mois de mars 2017.

- Tous les membres de la SHAP ayant fourni leur email au secrétariat sont régulièrement informés de toutes les activités (réunions mensuelles, activités diverses) par la lettre mensuelle envoyée 8 jours avant chaque réunion. En outre notre site (www.shap.fr) est régulièrement mis à jour.



Fig. 1.

COURRIER DES LECTEURS

- Le Dr Gilles Delluc (gilles.delluc@orange.fr), revenant sur une communication qu'il a présentée lors de la réunion mensuelle de notre compagnie le 5 février 2014, offre pour nos archives son dossier personnel sur le Dr Jean Faurel, originaire de Montignac, professeur agrégé à la faculté de Médecine de Paris et chirurgien chef de service à l'hôpital de Bicêtre. Ce jeune et éminent spécialiste des greffes vasculaires est mort accidentellement sur une route verglacée au tout début de mars 1965. Le dossier comporte de nombreuses coupures de presse (émanant de l'abbé Jean-Marie Bouron), 4 clichés pris par Jacques Lagrange lors de ses obsèques à Montignac, en présence d'une grande foule, précédée d'un cortège portant de magnifiques couronnes (fig. 1), et 5 pages de notes prises par lui-même (alors interne à l'hôpital de Bicêtre), lors du dernier cours sur les anévrismes aortiques par cet éminent chirurgien, quelques jours avant sa mort.

- M. Claude Ribeyrol (claude.ribeyrol@neuf.fr) nous signale la sortie de la *Lettre trimestrielle* du site www.guyenne.fr de mai 2016. Elle est consacrée au début de la publication du tome 181 du Fonds Périgord de la BNF. Les extraits publiés concernent trois communes de la vallée de la Dronne : Douchapt, Celles et surtout Saint-Victor entre 1240 et 1340. Les points principaux traités concernent : « la vallée de la Dronne apparemment plus boisée qu'aujourd'hui ; la culture de la vigne sur le versant sud de la vallée ; les ruisseaux et les moulins ; le servage et la transformation progressive des serfs en métayers ; les "féodalités" et "directités" (de quel(s) seigneur(s) dépendait telle ou telle propriété) ; la "main-mise" des Seguin ou Seguy, "bourgeois" de Périgueux, sur cette paroisse ». Pour plus d'informations sur la famille Seguy, M. Ribeyrol renvoie à l'ouvrage d'Arlette Higounet-Nadal *Familles patriciennes de Périgueux à la fin du Moyen Âge*, Paris, 1983. Il y a quelques années, Claude-Henri Piraud avait publié sur le site www.guyenne.fr un inventaire sommaire de la collection Taillefer à la Bibliothèque nationale, consultable sur Internet (http://www.guyenne.fr/ArchivesPerigord/BNF/Taillefer_V1.htm).

- M. Michel Robin (24480 Alles-sur-Dordogne), à la suite de l'article de Jean-Marie Védrenne sur « La congrégation du Sauveur et de la Sainte-Vierge » (*BSHAP*, 2016, 2^e livraison, p. 197-212), apporte des informations

sur un établissement de cette congrégation dans le petit village d'Alles-sur-Dordogne : Jeanne Laborie-Flaquière, en religion mère Marie-Constance (1837-1922), avait terminé son instruction dans un couvent du Sauveur à Terrasson. Elle embrassa la vie religieuse dans cette congrégation à Vigeas en Corrèze. En 1857, à la mort de son oncle, l'abbé Teyssandier, curé d'Alles, elle créa la communauté du Sauveur à Alles. On relève ensuite les noms de Marie-Joséphine de Grellet, de Catherine Laporte, en religion sœur François de Salles, qui vendit, le 2 septembre 1949, la propriété à une association présidée par Edmond Bayle, curé de Alles. »

- Un superbe buste, dû au sculpteur Tim Turner, a été inauguré le jeudi 18 août à Tourtoirac, par le prince Antoine IV d'Araucanie et de Patagonie, à l'occasion de la fête nationale du Royaume d'Araucanie et de Patagonie. Ce buste (don de l'ONG Auspice Stella) est érigé le long du mur méridional de l'église (fig. 2).

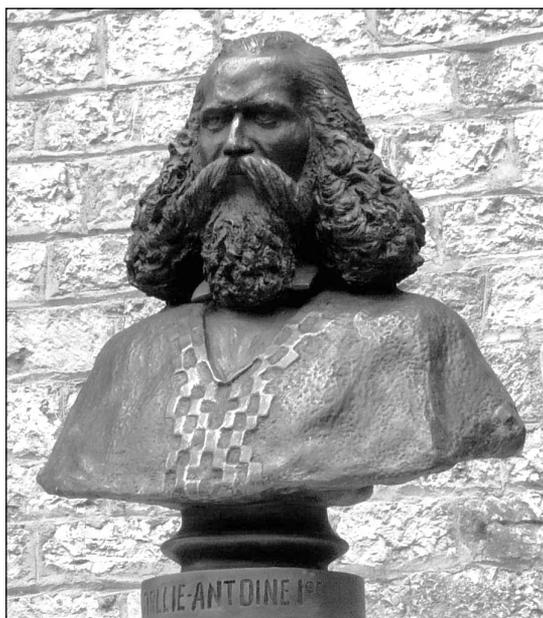


Fig. 2.

DEMANDES DES CHERCHEURS

- Le Dr Gilles Delluc (gilles.delluc@orange.fr) recherche des informations sur « l'excellent dessinateur Albert Guillaume (fig. 3) (1873-1942), qui fut l'un des grands maîtres humoristes de la Belle Époque à Paris.



Fig. 3.

On lui doit surtout d'innombrables dessins, souvent forts lestes, de la « vie parisienne » et de celle des militaires, publiés dans la presse d'alors (*Gil Blas, Le Rire, Le Frou-Frou...*) et dans plusieurs albums, ainsi que des tableaux consacrés à l'agréable Paris de ce temps (fig. 4, *Les Retardataires*, 1914, musée Carnavalet). Il exposa dans de nombreux salons. Pour l'Exposition universelle de 1900, il imagina de mettre en scène une série de marionnettes satiriques, sonorisées grâce à un phonographe. Mais pourquoi ce personnage si parisien se retira-t-il, à la fin de sa vie, dans l'humble village de Faux en Bergeracois ? C'est là qu'il mourut le 10 août 1942 à l'âge de 69 ans.



Fig. 4.

CORRESPONDANCE POUR

« COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES »

Pour insérer une demande de recherche ou pour communiquer une information, on peut écrire à M^{me} Brigitte Delluc, secrétaire générale, SHAP, 18, rue du Plantier, 24000 Périgueux ou utiliser son courriel : gilles.delluc@orange.fr (à l'attention de Brigitte Delluc).

Les illustrations photographiques doivent être communiquées sous forme d'un tirage papier ou numérisée en format JPG (en 300 dpi). Compter deux mois minimum de délai pour la publication dans cette rubrique.